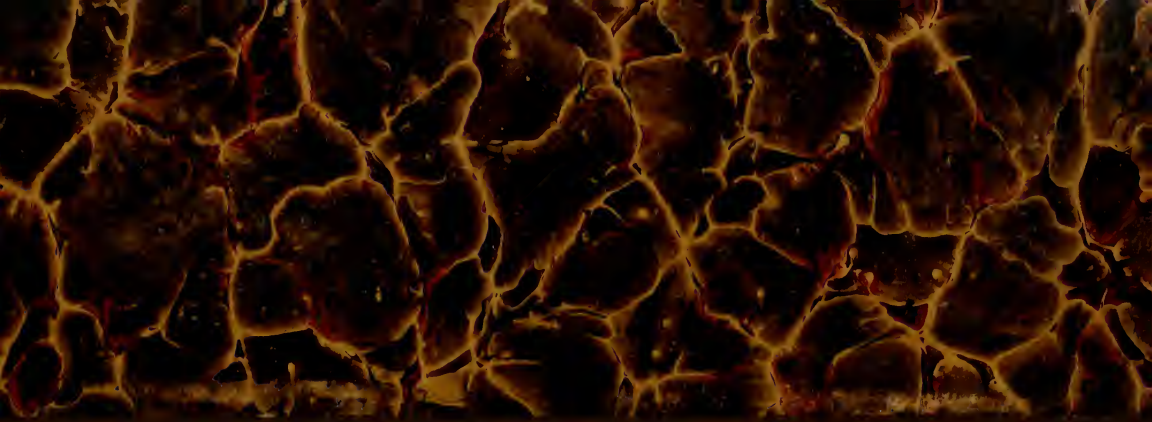


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PETIT RESERVOIR,

CONTENANT

UNE VARIETÉ DE FAITS HISTORIQUES ET CRITIQUES, DE LITTERATURE, DE MORALE ET DE POËSIES, &c.

Et quelques fois de Petites

AVANTURES

ROMANESQUES ET

GALANTES.

TOME SECOND. NUMERO XXI.

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M D C C L.

ersitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2
.P48
1750
v 2

Coll. of C.

PETIT RESERVOIR.

PARODIE DU PRINCE DE NOISY;

PERSONNAGES.

LE DRUIDE.
ALIE, *Fille du Druide.*
MOLINEAU, *Amant d'Alie.*
LE GRAND PRÊTRE.
Suite du Grand Prêtre.
Gnomes & Génies.

ACTE I.

Le Théatre repréſente l'endroit le plus épais d'une Forêt, orné de Monumens Antiques, entre leſquels eſt le Buſte de Cléopatre. On

voit le Chêne Sacré où l'on doit couper le Gui; au pied eſt un Autel ruſtique.

SCENE I.

Le Druide, Chœur de Gnomes.

LE DRUIDE.

„ ESPRITS qui commandez aux ombres,

ET que je force pourtant à paroître avec deux mots de Grimoire; ſortez du Sein de la Terre, & venez m'aider à faire la Converſation, car je n'aime point à parler ſeul.

CHOEUR DE GNOMES.

„ Sortons, accourons à ſa voix.

LE DRUIDE.

ET que Diable, Meſſieurs, je crois que vous avez réſolu de me rendre ſourd, en chantant tous à la fois; vous vous imaginez être encore à l'Opera, où le plus habile eſt celui qui crie le plus fort: parlez l'un après l'autre s'il vous plaît. Je ſuis dans le plus grand embarras du Monde: j'ai rêvé toute la nuit de Perles, d'Oeufs caſſés; ce matin en me levant j'ai renverſé une Salière; en ouvrant ma fenêtre j'ai vû deux Hiboux. Tout cela, comme vous voyez, me préſage quelque grand malheur.

„ Le

„ Le Ciel ſeroit-il le ſoûtien
„ Du perfide Ennemi qui me livre la Guerre?
„ Ce monſtre, le mépris & l'horreur de la Terre,
„ Verroit-il ſon Deſtin l'emporter ſur le mien?

UN GNOME.

„ D'un Oracle irrévocable
„ Obſerve les Décrets;
„ Crains un danger rédoutable,
„ Si tu mépriſe ſes Arrêts ".

LE DRUIDE.

SI vous n'aviez que cela à me dire, vous pouviez fort bien vous diſpenſer de parler; il y a vingt ans que je le ſais, & depuis ce tems je tiens en cage le pauvre Prince de Noiſy. Je le renferme vingt-trois heures chaque jour dans le Piédeſtal du Buſte de feu Cléopatre d'heureuſe Mémoire. N'eſt-ce pas lui faire acheter bien cher l'honneur d'être mon Gendre? Encore s'il m'étoit permis de lui faire connoître mes Deſſeins, je prendrois patience; mais non, il faut qu'il les ignore, & qu'il ne ſache pas même ſon nom, que j'ai changé par vos Conſeils en celui de Poinçon. Le pauvre Enfant! il me fend le Cœur, & me demande quelque-fois s'il n'eſt né comme un Champignon ſans Père & ſans Mère.

UN GNOME.

SEIGNEUR Druide, permettez-moi de vous repéter ce que vous nous diſiez il n'y a qu'un inſtant. Ce n'étoit pas la peine de nous appeller, ſi vous n'aviez que cela à

nous dire; nous savons cela par Cœur depuis vingt ans.

LE DRUIDE.

ET ne voyez-vous pas butord, que si vous savez toutes ces choses, le Parterre n'en sait pas un mot? Il seroit surpris de voir Poinçon sortir de sa Niche, sans savoir pourquoi on l'y a logé, & je l'allois dire justement lorsque vous m'avez interrompu. Supposez donc que vous ne savez rien, & apprennez que toute ma Puissance est attachée à la Possession d'un Glaive, que recèle ce Piédestal, & que le fidèle Poinçon le garde avec exactitude.

LE GNOME.

SUPPOSEZ aussi que vous avez oublié certaines Conditions, que l'Oracle a mis dans son marché; je vais vous les repéter en vers, car depuis qu'on m'a permis de parler ce sublime Langage, je crois me déshonorer quand je parle en Prose; c'est bien assez que je vous fasse grace de la Musique. Il s'agit comme vous savez de Poinçon & de votre Fille.

LE DRUIDE.

QUEL Galimatias! mais les Auditeurs en savent actuellement autant que moi; me sera-t-il permis de Pester un moment contre l'Oracle? S'il m'avoit permis d'enfermer ma Fille dans le Buste de Marc Antoine, je pourrois répondre de son Cœur: Mais non; cet impertinent Oracle m'ordonne de la laisser chaque jour une heure Tête-à-Tête avec Poin-

Poinçon: N'eſt-ce pas là ſe moquer d'un pauvre Diable d'Enchanteur, que d'attacher ſon Bonheur à de pareilles Conditions? (*) L'Oracle de la Fée Souveraine étoit cent fois plus Raiſonnable. Il eſt plus aiſé à une Femme d'aimer une belle Statue, que de ſe défendre d'aimer un Homme qui a l'Uſage de tous ſes Membres. N'importe; le Dé en eſt jetté: ces Enfans après tout ſont d'une ſimplicité, qui quelque fois m'étonne; il faut en profiter pour les défendre de l'Amour.

[*aux Gnomes*].

Vous pouvez vous rétirer, je n'avois beſoin de vous que pour expoſer le ſujet de la Pièce, à préſent vous ne m'êtes bons à rien.

SCENE II.

LE DRUIDE, ALIE.

ALIE, *en Courant.*

Et bon jour, mon Papa, à coup ſûr vous avez oublié de monter votre montre, car l'heure où j'ai coûtume de voir Poinçon eſt paſſée depuis long-tems.

LE DRUIDE.

Il eſt bien tems de penſer à Poinçon. Le plus grand danger nous menace, & vous vous

(*) *Cet Oracle avoit attaché le Bonheur du Prince charmant, au Secret de Plaire à une Princeſſe qui le croiroit Sourd, Muet, & Inſenſible.*

vous occupez d'un Marmouſet, qui pourroit bien devenir la Cauſe de nos Malheurs. Gardez-bien votre Cœur ma Fille; c'eſt la ſeule choſe qui doive vous embarraſſer; ſi malheureuſement vous veniez à connoître l'Amour, tout ſeroit perdu.

ALIE.

Ho! que je n'ai garde de chercher à le connoître [*à part*] c'eſt bien aſſez de le ſentir, vous me repétez toûjours la même choſe; quand ferez-vous venir Poinçon?

SCENE III.

LE DRUIDE, ALIE, POINÇON.

LE DRUIDE.

LE voici; ha! ça mes Enfans, je vous laiſſe enſemble; je ſuis Père commode, comme vous voyez; ſur-tout penſez à l'Oracle: je vais guetter mon Ennemi Molineau, pendant que vous préſiderez aux jeux.

ALIE *à part.*

J'ADMIRE la confiance du bon-homme.

SCENE IV.

POINÇON, ALIE.

POINÇON.

JE vous revois donc, charmante Alie, je vous jure que je me ſuis bien ennuyé en vous attendant. Avant qu'on m'eût chargé de l'im-

l'impertinent Personnage que je joue, & pendant que j'étois Bélier, j'avois au moins le Plaisir de la Promenade, & celui de faire à (*) Molineau des Contes qui n'avoient pas le sens commun; mais aujourd'hui mon sort est bien plus triste. Il me semble, ma belle Alie, que vous n'en êtes pas fort touchée; & qu'au milieu des Plaisirs qui vous environnent, vous oubliez facilement que le pauvre Poinçon se morfond dans un Cachot pour vos beaux yeux.

ALIE.

QUE vous êtes injuste, mon cher Poinçon. Je voudrois que vous fussiez témoin du dégoût que j'éprouve au milieu des Plaisirs que vous ne partagez pas.

POINÇON.

JE vous en crois sur votre Parole, mon sort est trop heureux.

ALIE.

A propos, Poinçon, ne nous parlons pas de l'Amour; vous savez que c'est un vaurien dont nous devons nous méfier; si nous nous amusions à lui dire des injures?

POINÇON.

C'EST bien penser. Il faut avouër que vous avez cent fois plus d'Esprit que moi; aidons-nous donc l'un & l'autre à le haïr.

ALIE.

(*) *Dans l'Ouvrage du Comte d'Hamilton, le Prince de Noisy Métamorphosé en Bélier, s'attache a Molineau son Rival, pour tâcher de prevenir les maux, que ce Géant veut faire au Druide.*

ALIE.

MAIS peut-être qu'il n'eſt pas ſi Diable qu'il eſt noir.

POINÇON.

REJETTEZ cela comme une mauvaiſe penſée, & croyons en notre Papa. Il ſeroit beau vraiment que vous vous aprivoiſiez avec ce petit Vaurien. Je ne puis être que votre Ami, & j'entends que vous n'ayez point d'Amant, puiſque je ne veux point de Maîtreſſe.

ALIE.

VOUS penſez préciſément comme moi. Il faut avouër que nous avons l'un pour l'autre une Drôle d'Amitié: croyez-moi, n'en examinons point trop ſcrupuleuſement la Nature. Allons, un petit Duo.

POINÇON, ALIE,

„ Porte ailleurs tes enchantemens,
„ Fuis, Amour, Tiran rédoutable.

POINÇON.

ET que Diable vient faire ici le Grand-Prêtre avec toute ſa Séquelle? Ne pourrons-nous jamais être ſeuls un heure en Repos?

ALIE.

QUE vous êtes ignorant, mon pauvre Poinçon; & où avez-vous vû un Opera, où l'on ne place, à propos ou non, un Divertiſſement à la fin de l'Acte!

POIN-

POINÇON.

JE l'avois ma foi oublié, mais l'occasion de celui-ci est assez Naturelle; c'est la fête du Gui Sacré.

SCENE V.

POINÇON, ALIE, LE GRAND-PRÊTRE *& sa* Suite.

POINÇON.

UN autre que moi prendroit de longs Détours pour venir au fait, mais je hais les Préludes. Cette Fête n'est qu'un prétexte pour déclamer contre l'Amour, & vous donner par-là Envie de le connoître; car cette fatale Connoissance est nécessaire pour amener la Catastrophe. Nous allons commencer; souvenez-vous de votre rôle.

LE CHOEUR.

„ Banniſſons de ce Boccage,

„ L'Amour, ce Tiran des Cœurs.

POINÇON.

MAIS Mr. le Grand-Prêtre on ne peut éviter ce que l'on ne connoit pas, apprenez-nous de grace à connoître ce fripon, que nous devons fuïr avec tant de soin.

LE GRAND PRÊTRE.

JE vais vous expliquer tout au plus juste ce que c'est que l'Amour. C'est un certain je ne sais quoi, qui vient je ne sais comment,

ment, & qui s'en va comme il eſt venu, ſans qu'on en puiſſe expliquer la Raiſon.

POINÇON.

IL faut avouër que cela eſt bien clair.

LE GRAND PRÊTRE.

EST-CE que vous n'êtes pas au fait?

POINÇON.

Tout comme ſi vous n'aviez rien dit.

LE GRAND PRÊTRE.

ATTENDEZ donc un peu, je vais me ſervir d'une comparaiſon. L'Amour eſt --- L'Amour eſt --- comme la Gale. Tout ainſi que le malheureux qui en eſt atteint, eſt dans une inquiétude perpétuelle, juſqu'au moment où il puiſſe ſe grater en Liberté. L'Amant éloigné de ſa Maîtreſſe, ne peut ſe tenir un moment tranquille; il va, il vient, il court, s'agite: & comme le galeux paye par les Douleurs les plus Cuiſantes, le Plaiſir qu'il s'eſt procuré en ſe gratant, l'Amant de même achette par les inquiétudes les plus cruelles, le moment qu'il a goûté auprès de ſa Maîtreſſe. M'entendez-vous à préſent?

POINÇON.

PARFAITEMENT. Si vos comparaiſons ne ſont pas nobles, au moins ſont-elles claires; mais, comme dit un Ancien, toute comparaiſon Cloche, & ſi vous voulez me permettre de vous dire ma penſée ---

LE GRAND PRÊTRE.

Vous pouvez parler librement.

POINÇON.

APRENEZ donc Mr. le Grand Prêtre, que vous raisonnez tout de Travers. Ou je ne suis qu'une bête, ou mon Amitié pour Alie est de l'Amour & de la meilleure espèce, puisque je sens les Agitations que vous m'avez dépeintes, lorsque je ne la vois pas, mais il n'est pas vrai que ce mal (si c'en est un) provienne du Plaisir que j'ai eû en la voyant. Au contraire, les douze premières heures que je passe dans mon Cachot, après l'avoir quittée, coulent avec rapidité, parce que je m'entretiens du Plaisir que m'a causé sa Présence; donc l'Amour n'est pas un aussi grand mal que vous avez voulu nous le faire croire. Qu'en pensez-vous, Alie?

ALIE.

JE n'en ai jamais été la Dupe. Mais je vois paroître un éclair, gare la Bombe.

[*Le Tonnere se fait entendre; le Bufle est brisé; on voit paroître le Glaive Sacré*].

LE GRAND PRÊTRE.

JE vous l'avois bien dit, Molineau triomphe; Adieu le Couteau.

POINÇON.

QUELQUE Sot le laisseroit prendre: mais j'ai autant d'Esprit dans la Parodie qu'à l'Opera, & ici comme Molineau avec toute sa Magie n'est qu'une bête, de faire tant de bruit pour un Couteau qu'il ne s'avise pas même de demander.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

MOLINEAU *seul.*

IL faut avouër que je joue ici le rôle d'une franche Buse. Je tiens le Druide dans les fers, il est vrai; mais qu'est-ce qui le soumet à ma Puissance? la perte d'un couteau qu'il peut recouvrer quand il lui plaît, puisque je ne m'informe pas de ce qu'il est devenu. Au-lieu d'ordonner aux Génies d'aller chercher Alie, mon prémier soin ne devoit-il pas être de les lâcher à la poursuite de ce maudit couteau, de qui mes destins dépendent? Tout beau, Mr. Molineau, vous en parlez bien à votre aise. Si vous aviez eu le sens commun dans cette occasion, qu'auroit fait l'Auteur de cette Pièce pour vous endormir, & parvenir à son dénouement? mais consolez-vous; s'il vous fait agir comme une bête, il vous fait parler comme un Virtuose.

„ Que le triomphe de l'amour,
„ Serve à celui de la vengeance ".

Peut-on rien dire de mieux tourné? Mais que me veulent ces gens-là, ils sont plaisamment fagotés.

Messieurs, Qu'y a-t-il pour votre service?

SCENE

SCENE II.

POINÇON, *& ſa Suite, déguiſés en Saltimbanques.*

Nous ſommes ici pour le vôtre, Monſeigneur. Notre Art eſt de ſéduire les Sots; vous plait-il que nous vous donnions un plat de notre métier ?

MOLINEAU, *en contrefaiſant* Poinçon.

NOUS ſommes ici pour le vôtre, Monſeigneur. Ce drole-là ſait vivre; voyons ce que vous ſavez faire.

POINÇON *à ſa Suite.*

ALLONS qu'on ſe dépêche; débitez-nous quelques lieux communs ſur l'Amour, pour donner occaſion au Seigneur Molineau de me faire ſon Confident.

MOLINEAU.

A propos vous avez raiſon, j'ai beſoin de quelqu'un à qui je puiſſe conter tout ce que je ſens pour Alie, cela eſt plus important que d'entendre vos Chanſons. Je te choiſis donc pour le fidèle Dépoſitaire de mes Penſées. Alie eſt une petite Pécore, que je me ſuis aviſé d'aimer; ne pourrois-tu point m'apprendre le moyen de la rendre ſenſible ?

POINÇON.

RIEN de plus ſimple, tachez de lui paroître aimable.

MOLINEAU.

PESTE ſoit du Butor; c'eſt préciſément de-

dequoi il eſt queſtion. Vois-tu, mon ami, je n'ai pas la fatuité de ces petits maîtres, qui ne ſont charmans qu'à leurs yeux ; je ſais bien que je ne ſuis pas fort aimable, & je te demande ce qu'il faut que je faſſe pour le devenir, ou du moins pour le paroître.

POINÇON.

„ Aimez & vous ſerez aimé ".

MOLINEAU.

CHANSONS d'Opéra. Si l'Amour pouvoit embellir, je reſſemblerois comme deux goûtes d'Eau à défunt Narciſſe. Ne pourrois-tu point vanter mon pouvoir à mon ingrate, & lui faire ſentir qu'elle doit craindre ma colère, ſi elle me préfère mon rival.

POINÇON.

Vous avez un Rival, Seigneur ; pourroit-on ſans trop de curioſité vous demander ſon nom?

MOLINEAU.

C'EST un petit freluquet, qu'on appelle le Prince de Noiſy.

POINÇON.

La déloyale.

MOLINEAU.

LE bon cœur d'Homme, comme il s'intéreſſe pour moi qu'il ne connoît que depuis un moment. Conſole-toi mon Ami ; je cours punir le Rival qui m'outrage, en attendant, prépare une Fête pour mon ingrate.

SCENE

PETIT RESERVOIR.

Suite de la Parodie du Prince de Noisy.

SCENE III.

POINÇON, *& sa Suite.*

LA sainte Mitouche, qui l'auroit jamais soupçonnée d'une infidélité ? Mais dois-je en croire Molineau sur sa parole ? Sans doute, cet Homme va son Droit chemin, & n'a point de Malice. Que doit faire en pareil cas un Amant qui a dû cœur ? La mort est son unique Ressource. Allons, courage Poinçon, n'en fais pas à deux fois, perce ce cœur - - - [*il tire son Epée*] - - - mais à quoi Diable vous amusez-vous, mes Gens ? Ces maroufles-là oublient qu'ils ne sont-là que pour m'empêcher de me tuer ; & si je n'étois pas Homme à réflexion, je me ferois dé-

déjà passé trois à quatre fois mon Epée au travers du Corps.

LE CHOEUR.

„ L'Amour est outragé, vivez pour la vengeance
„ Le Druide enchaîné ".

POINÇON.

PAR la mort je l'avois oublié. Vous avez raison mes Enfans, vivons pour la vengeance. J'aurai tout le tems de donner les étrivières au Prince de Noisy; commençons par dépêcher Molineau, allons - - - mais qu'est-ce que cela signifie, je crois que j'ai peur? Mais quand cela seroit, il n'y auroit pas grand mal, il n'est pas aussi facile qu'on se l'imagine de pourfendre un Magicien. Attendez - - - je pourrois le prendre par derrière: mais s'il venoit à se retourner, il pourroit bien me gâter la taille. Rêvons un peu - - - m'y voilà. J'ai deux moyens infaillibles pour l'endormir; vos Chants, & mon Couteau. Le voici, allons mes Amis, ne vous épargnez pas, je vous conjure.

SCENE IV.

MOLINEAU, POINÇON, SUITE.

LE CHOEUR.

„ Laissez-vous couronner
„ De ces fleurs qui parent nos Têtes ".

MOLINEAU *baillant.*

DOUCEMENT, Messieurs, en voilà assez pour me faire dormir vingt quatre Heures.

res. Ayez la bonté de vous taire jusqu'à mon réveil [Molineau *se couche à terre*, & Poinçon *après avoir examiné s'il est bien endormi, lui coupe la Tête & dit*,] L'affaire est faite : voilà ce que c'est d'avoir du cœur. Allons qu'on aille délivrer le Druide, & qu'on lui annonce mon Triomphe & ma gloire.

ACTE III.

SCENE I.

POINÇON.

PUISQUE je me trouve proche du Temple de la Vérité, je veux un peu m'instruire des faits & gestes d'Alie : mais la voici.

SCENE II.

Les Génies qui ont enlevé Alie, *la mettent vis-à-vis de* Poinçon.

OR ça, Messieurs, les Génies, vous avez changé de Maître, Molineau a reçu la récompense de ses forfaits; ayez pour moi la même déférence que vous aviez pour sa défunte Alteſſe.

„ Ou redoutez le sort de votre Maître ".

[*les Génies se prosternent.*]

ALIE.

HA! mon cher Poinçon! que j'ai de joye

de vous revoir! - - - Mais quelle mouche le pique? Comme il tourne les yeux.

POINÇON.

TAISEZ-VOUS, perfide. Vous croyez parler apparemment à votre Prince de Noisy?

ALIE.

EN vérité Poinçon, vous radotez; je n'ai jamais ouï prononcer ce Nom; & qui vous a mis cette belle fantaisie dans la Tête?

POINÇON, *d'un air grave.*

„ L'Enchanteur me l'a dit, son Art est infaillible ".

ALIE.

O Dieux! pouvez-vous le croire au préjudice d'une Amante, qui est la simplicité même.

POINÇON.

VERTU-CHOU quelle innocente! Alie, il ne faut point ici tant de Discours; consultons l'Oracle de la Vérité, il nous mettra d'accord à l'instant.

ALIE.

Je vous trouve plaisant avec votre Oracle; une Fille comme moi doit en être crue sur sa parole.

POINÇON.

NAGE toûjours & ne t'y fie pas.

ALIE.

NE vous imaginez pas que je craigne rien, mais votre soupçon m'offense. Vous ne répondez rien? Vous voulez donc interroger

ger l'Oracle, parlez, une fois, deux fois, trois fois; - - - j'y vais de ce pas.

POINÇON.

ELLE me paroît bien réſolue, quel tapage elle va faire, ſi ce maudit Enchanteur m'a menti? Attendez, Alie, je crois qu'en effet je ferai mieux de vous en croire ſur votre parole.

ALIE.

NON, non, vous l'avez voulu; nous allons voir beau jeu. Mr. l'Oracle, ayez la bonté de juſtifier une pauvre Fille qu'on calomnie. - - - J'entens la Simphonie, écoutons.

L'ORACLE.

„ L'Amant qu'Alie a choiſi
„ Eſt le Prince de Noiſy ".

[POINÇON *regardant Alie qui baiſſe les yeux.*]

IL faut avouër que je faiſois une grande injuſtice en vous ſoupçonnant. Eh bien! Alie, vous ne répondez rien?

ALIE.

QUE voulez-vous que je vous diſe? Cet Oracle n'a pas le ſens commun. Je n'aime que vous, je ne connois d'autre Homme que vous & le Druide; croyez-moi ſi vous voulez, je n'ai jamais entendu nommer ce Prince, je vous l'ai déjà dit.

POINÇON.

QUE le cœur eſt foible! Eh bien, Alie, je veux bien croire que l'Oracle a fait un *qui pro quo*, je vous crois fidèle, je crois que

vous le ferez toûjours, mais ſi jamais vous ceſſiez de l'être.

„ Hélas! du moins que cela m'arrive
„ Sans le ſavoir ".

ALIE.

VOUS auriez auſſi bien fait de me croire d'abord. Mais voici mon Papa; il eſt bien auſſi habile que l'Oracle, interrogez-le un peu.

SCENE III.

POINÇON, LE DRUIDE, ALIE, SUITE.

LE DRUIDE.

Que pourrois-je dire, Alie? je ſuis trop poli, pour démentir l'Oracle: J'ajoûterai pourtant pour la conſolation de Poinçon, qu'il eſt le Rival de lui-même, puiſque lui & le Prince de Noiſy ſont la même Perſonne.

POINÇON.

Je reſpire; mais, charmante Alie, me pardonnerez-vous mes injuſtices?

LE DRUIDE.

Je répons pour elle; vous pouvez reprendre votre Nom, & le faire porter à Alie. Qu'un nœud ſacré vous uniſſe; mais ſouvenez-vous que pour être heureux en Amour comme en Himen, il ne faut jamais pouſſer la curioſité trop loin. Eſprits ſoumis à mon Empire, faites éclater par vos Chants la joye que me donne cet Himen.

POIN-

POINÇON.

GARDEZ cela pour un autrefois s'il vous plaît; j'ai des soins plus importans que ceux de préſider à la Fête; & ſi vous m'en croyez, nous bannirons cette foule d'importuns, pour commencer à goûter enſemble le doux Plaiſir d'être réünis pour toûjours.

ANECDOTES LITTERAIRES.

Suite de ce qui a paru à Londres.

A *ſure Guide to Hell; by Belzebub.* C'eſt-à-dire, *Le vrai Guide de l'Enfer; par Belzebut. Brochure in* 8°.

VOICI la troiſième Edition de cette Brochure; le petit nombre d'honnêtes Gens que ce Titre extravagant avoit révoltés, n'eſt donc pas comparable à celui des curieux, qui ont voulu connoître par eux-mêmes un Ouvrage annoncé d'une manière ſi extraordinaire, & qui ne peut-être juſtifiée. Ce Titre ſembloit ménacer d'un Aſſemblage monſtrueux de choſes également contraire à la Réligion, aux bonnes Mœurs, & à la Bienſéance; on eſt agréablement trompé en trouvant un Traité de Morale, où l'on craignoit de trouver des horreurs; mais il reſte toujours une certaine répugnance pour ce Titre affreux, & l'on a peine à ſe perſuader qu'il ſoit permis de pouſſer l'Ironie auſſi

loin, dans un Païs habité par des Chrétiens.

CET Ouvrage eſt une Imitation des *Avis* du Doyen Swift *aux Domeſtiques*, mais il s'en faut beaucoup que notre Auteur approche du talent qu'avoit pour l'Ironie, celui qu'il prétend imiter; il compenſe ce défaut par la Solidité des Avis qu'il donne. Cet Ouvrage eſt diviſé en ſept Sections; la première contient des *Avis aux Parens ſur l'Education de leurs Enfans;* la ſeconde des *Avis à la Jeuneſſe;* la troiſième eſt addreſſé à ces favoris de Satan, les *Envieux*, les *Méchans* & les *Traîtres*, &c. la quatrième contient des *Avis aux Rois;* la cinquième *aux Premiers Miniſtres;* la ſixième *au Clergé;* la ſeptième *aux jeunes Dames.* Dans chacun de ces Articles, Belzébut en indiquant à ceux auxquels il parle, la conduite qu'ils doivent tenir pour mériter infailliblement une Place en Enfer, ouvre les yeux de quantité de Perſonnes, qui marchent avec ſécurité dans la route qui conduit à ce ſéjour affreux; il y a lieu d'eſpérer, que l'horreur qu'on concevra pour le maître qui débite une Pareille Doctrine, influera ſur les Avis qu'il donne.

Memoirs of Fanny Hill. C'eſt-à-dire, *Mémoires de Fanny Hill*, *Volume in* 12*mo.*

C'EST un Roman en forme de Lettres écrites par une Courtiſanne qui a abjuré le vice: elle décrit en gémiſſant à une Amie, les différens pas qu'elle a faits dans le chemin du Crime, & qui l'ont enfin conduite au fond de l'Abyme de ce malheureux genre de Vie, qui eſt la ruine & l'opprobre de plu-

plusieurs Personnes d'un Sexe aimable, fait pour plaire par la Modestie, qui semble moins être une Vertu qu'elles doivent acquerir, que conserver. Dans les Scènes obscènes sur lesquelles elle lève le Rideau, elle paroit n'avoir en vûe que d'en dégoûter son Amie; & en cela l'intention de l'Auteur est louable; mais l'expérience n'a que trop appris le danger de ces récits; & le meilleur Roman dans ce genre, sera toûjours proscrit chez les Personnes prudentes & vertueuses. Celui-ci renferme des Portraits bien travaillés, & qui font voir que l'Auteur a beaucoup de Connoissance du Monde. Il finit son Ouvrage en faisant conclure à son Héroine, qu'une Vie sobre & vertueuse est préférable aux faux charmes du Vice qu'elle vient de peindre, & il paroit vouloir porter sincérement ses Lecteurs à la même Conclusion. Quand à moi, je le souhaite plus que je ne l'espère.

ON vient de représenter une Tragédie de Mr. WHITEHEAD intitulée le *Père Romain*. C'est une imitation des *Horaces de Corneille*. Cette Pièce a eû un grand succès d'abord; l'on prétend aujourd'hui qu'elle ne le méritoit pas tout-à-fait, & que l'Impression, en séparant la Pièce du Jeu des Acteurs, n'a pas laissé à la première tout le Mérite qu'on lui croyoit. C'est ce que le tems justifiera, lui seul est le vrai Juge des Pièces de Théatre, & j'ai peine à croire que l'illusion des yeux, ait pû prêter des beautés réelles à une Pièce qui n'en auroit eû que d'apparentes.

LE Sçavant Docteur Berkley, Evêque de Cloyne en Irlande, déjà connu par un Traité sur l'Eau de Goudron, vient de publier une Brochure in 8°. intitulée *The Queriſt*: c'eſt-à-dire, *Le Queſtioneur*, contenant 595. Queſtions de Politique & de Commerce. Il y a joint une Exhortation au Clergé Romain d'Irlande pour l'engager à ſe ſervir du pouvoir qu'il a ſur l'Eſprit de ceux de ſa Communion, pour les porter aux choſes qui peuvent procurer le Bien public & leur Avantage particulier.

THE *Actor*: *A Treatiſe on the Art of Playing; interſperſed with Theatrical Anecdotes, critical Remarks on Plays, and occaſional Obſervations on Audiences.* C'eſt-à-dire. *Le Comédien, ou Traité ſur l'Art de répréſenter & de déclamer ſur le Théâtre; avec des Anecdotes Dramatiques, des Remarques Critiques ſur la Comédie, & des Obſervations ſur les Spectacles, in* 12mo.

L'AUTEUR qui trouve à propos en cette occaſion de céler ſon nom, dédie ſon Ouvrage aux Directeurs du Théatre Anglois. Le Deſſein de cette Pièce eſt ſeulement de rendre Service au Public & de l'amuſer.

CET Ouvrage renferme tout ce que Mr. de St. Albine a écrit ſur ce Sujet, & comme il a eû le bonheur de réformer le Théatre François, on a tout lieu d'eſpérer que nos Acteurs Anglois ne ſeront pas moins dociles à ſe corriger ſur les points que notre Auteur leur a ſi judicieuſement déſignés.

PENSÉES *diverſes dédiées à Mademoiſelle la Marquiſe de Pampadour, par Mr. Ange Gou-*

Goudard. 12°. Cet Ouvrage, écrit en François, vient d'être imprimé à Londres; l'Auteur a suivi la Méthode de la Bruyere. Ses diverses Penſées & Réflexions ſont expoſées de telle façon, qu'elles ſont indépendantes de ce qui les précède & de ce qui les ſuit. Cette Méthode eſt admirable pour le Lecteur négligent & inappliqué, qui peut commencer & finir où & quand il lui plait, ſans crainte de perdre le fil du Diſcours. Les Portraits que Mr. Goudard a touchés ſont reſemblans, & les obſervations qu'il fait ſur l'Eſprit, les Femmes, l'Amour, l'Amitié, la Compagnie, la Converſation, la Vérité, les Vices, la Grandeur, la Fortune, la Politique & les Hommes; ſont Curieuſes & Amuſantes.

TURNUS & DRANCES. *Being an Attempt to ſhow who the two real Perſons were that* Virgil *intended to repreſent under thoſe two Characters.* C'eſt-à-dire, TURNUS & DRANCES, *Eſſay dans lequel on examine qu'elles étoient les perſonnes dont* Virgile *a voulu nous donner le caractère en nous peignant Turnus & Drances; Imprimé chez W. Owen.*

L'AUTEUR de cette Brochure tâche de prouver que ſous le caractère de Turnus, Virgile a eû intention de nous repréſenter Marc-Antoine; & Cicéron ſous celui de Drances. Cette petite Diſſertation eſt Ingénieuſe & Amuſante.

DE Lunden *en* Scanie. *Mr.* Niels Hollſtröm *nous a donné*: Meletema Philoſophico-Hiſtoricum de immortalitate mentis ad Doctrinam

trinam Hyperboreorum, *où il dit, que les anciens* Goths *& habitans du Nord, avoient de tout tems enſeigné l'Immortalité de l'Ame. On lit dans l'*Edda *que Dieu a créé le Ciel, la Terre & l'Air, & ſur-tout l'Homme avec un Corps corruptible & une Ame immortelle. Ils croyoient, que l'Homme ſeroit recompenſé ſelon ſes Oeuvres après cette Vie. Ils nommoient l'endroit des méchants* Niflheim, *où* Narſtrond, *dont ils donnoient une Idée hideuſe. Le Nom de la Déeſſe, qui en avoit l'Inſpection eſt* Hell, *qui étoit affreuſe à voir. L'Endroit deſtiné pour les vertueux, étoit* Wallhall *ou* Gimle. Wallhall *étoit la Réſidence d'*Odin, *le prémier d'entre leurs Dieux. Celui-ci ne recevoit pas toutes les Ames en général, mais ſeulement celles qui étoient d'une haute Naiſſance, & s'étoient ſignalées à la Guerre. Le Peuple avoit pour patron le Dieu* Thor, *& n'étoit pas admis dans le* Wallhall. *Le Nom des Ames, qui entroient dans ce dernier Lieu, étoit* Einherias; *ceux-ci ſe réjouiſſoient par de bons Repas & de magnifiques Tournois. L'*Edda *nous en donne une Idée convenable aux Mœurs des anciens* Goths; *elle leur promet toûjours du Lard frais & du meilleur Hydromèle, pour s'ennivrer, lequel leur ſera verſé par de belles Vierges. De pareilles Idées nous paroiſſent viſibles & contraires au bon Sens, mais elles étoient dans ce tems-là fort utiles pour inſpirer de la bravoure, ſelon* Bartholin, *puiſque ceux, qui mouroient les Armes à la main, entroient comme des Héros dans le* Wallhall, *& ceux, qui finiſſoient leurs jours*

jours sur le Lit par des maladies, étoient au-contraire regardés comme des Poltrons & entroient dans le Niflheim *&* Narstrond.

ON *nous écrit de* Genève, *qu'on y a établi une nouvelle Ecole pour apprendre le Dessein sous l'Inspection du fameux Graveur* Soubeyran: *on y prendra jusqu'à* 50 *Ecoliers, qui imiteront les Desseins la première Année, la seconde ils dessineront eux-mêmes, & la troisième ils s'occuperont à ce qui appartient plus particuliérement à la vocation, à laquelle ils se destinent, soit à la Peinture, Gravûre, Ouvrages en Or, ou Joyaux &c. La République fournit les Fraix nécessaires pour cet Etablissement. La* France *a tiré de très grands Avantages de cet Art dont la perfection se voit dans ses Etofes, où règne un goût exquis, qui hausse de beaucoup leur Prix, & que les autres Nations ont de la peine à* imiter, *ou* atteindre. *Mr.* Soubeyran *a travaillé avec éloge pendant* 20. *Ans comme Graveur à Paris & sur-tout pour l'Académie des Sciences. En se chargeant de la Direction de cette nouvelle Ecole, il sacrifie son propre Intérêt à celui de sa Patrie; c'est ce qui mérite de très grandes Louanges. Et de* Vienne, *on nous dit aussi que Sa Majesté Impériale a donné Ordre d'établir dans cette Capitale une Académie, où l'on n'enseignera que les Langues Orientales, & il n'y aura qu'un certain nombre d'Etudians du Païs, qui y seront admis.*

ON *apprend de* Paris, *que Mr.* Louis, *Chirurgien de l'Hôpital à la Salpétriere, nous a donné une Dissertation sur la Question*, comment se fait la transmission des Maladies Héréditaires.

L'Au-

L'Auteur la rejette entiérement, & prétend, que la Maladie Vénérienne eſt tranſmiſe de la Mère aux Enfans, non par Hérédité, mais par la Communication & Mixtion des Humeurs de la Mère au Fétus; il attribue la Pierre & la Goute à la manière de vivre, en laquelle les Parens & les Enfans ſe reſſemblent fort ſouvent. Si ces Maladies ſont héréditaires d'où vient, dit-il, qu'elles ne ſe manifeſtent ordinairement qu'à l'Age de 45. où 50. Ans. Selon lui la Phtiſie n'eſt pas non plus héréditaire mais contagieuſe; l'Epilepſie ne l'eſt jamais, & les Péres, & Méres boſſus mettent au Monde des Enfans d'une belle Taille. Il fait un extrait du Livre du D. Lyonnet, *ſur la même matière, qui a été de même Sentiment avant lui. L'Auteur croit de pouvoir conſtater ſon Siſtéme par l'exemple de Louïs XIV. Roi de France, qui fut robuſte & a atteint un grand Age, malgré que ſon Père Louïs XIII. fût infirme & maladif.*

De Bourdeaux. *On marque qu'un* Récolet *de l'Ordre de St. François a fait quelques Expériences, qui l'ont mené a une Invention curieuſe & utile. Il s'agit de déterminer la Viteſſe & la Direction des Courants, qu'on trouve dans les Mers. Voici comme il s'y prend pour réſoudre ce Problème. Il ſoûtient qu'un Corps plongé dans l'Eau eſt emporté par le Courant avec une double Viteſſe à celle d'un Corps, qui ne fait que ſurnager. C'eſt en conſéquence de ce Raiſonnement, qu'il attache deux Boules à une même Corde, l'une pour être plongée, & l'autre pour ſurnager. La dernière doit être trouée de telle manière, qu'el-*

qu'elle ſe puiſſe tourner autour de la Corde. La Viteſſe, avec laquelle une de ces Boules s'éloigne de l'autre, donnera la Viteſſe du Courant, & la ligne droite d'une Boule à l'autre donnera la Direction.

LE SONGE INTERROMPU.

ODE.

LE Dieu, qui des Amans ſeul adoucit la Peine,
Morphée avoit ſur moi répandu ſes Pavots,
Leur Douceur ſuſpendoit les Maux
Que me fait ſouffrir l'inhumaine,
Dont les Apas Divins m'ont ravi le Repos.

Si le Dieu que j'implore
N'étoit ſenſible à mes Malheurs,
La Nuit comme l'Aurore,
Seroit Témoin des Pleurs
Que me font verſer les Rigueurs
De celle que j'adore.

Dieux!

Dieux ! quel Objet ! que vois-je ! Iris n'eſt plus cruelle ;
Elle entend mes Soupirs ; j'embraſſe ſes Genoux.
Ses Yeux dépoſant leur Courroux
Semblent annoncer à mon Zèle
Un fortuné moment. . Mais quelle Voix m'apelle ?
Cruels, pourquoi m'éveillez-vous ?

Depuis que ſous ſon Empire
Iris me tient enchaîné,
Mon Amour d'un ſeul Sourire
Ne fut jamais couronné.
De ſa longue Indifférence,
Un Songe alloit me venger.
J'eſpérois... un Bruit léger
A détruit mon Eſpérance.
Dieux ! pouvez-vous envier
Un Bonheur imaginaire ?
Ou croyez-vous trop payer
Les Rigueurs de ma Bergère ?

PETIT RESERVOIR.

LA PISTOLE.

SAPHO, qui recevez de mille Endroits divers,
Tant de Proſes galantes & d'agréables Vers,
Jettez les Yeux ſur cet Ouvrage;
De grace daignez le ſouffrir;
Quand j'eus Deſſein de vous l'offrir,
Votre ſeule Bonté m'en donna le Courage.
Ainſi, rare Sapho, l'Ornement de nos Jours,
Sans chercher de plus longs Détours,
Ni ſans m'excuſer davantage,

NE vous imaginez point, Mademoiſelle, que ce que je vais vous conter, ſoient des Nouvelles particulières de la Cour; bien que j'y ſois depuis quelque-tems, je n'en ſçai pas davantage. Les Gens auſſi peu conſidérables & auſſi peu empreſſés que moi, la ſui-

vent assez ordinairement sans la voir, ou la voyent bien souvent sans la connoître. L'autre jour m'étant retiré de meilleure Heure qu'à l'ordinaire, dans l'Oisiveté où je me trouvai, m'amusant à conter ce qui me restoit d'Argent pour mon Voyage, il me tomba dans la Pensée, que si tant de Piéces différentes que je tenois, avoient du Sens & de l'Intelligence dans la Tête dont elles étoient marqués, il n'y auroit présque rien qu'elles ne pussent m'apprendre; & que l'Or & l'Argent ayant de tout Tems gouverné le Monde, on pourroit sçavoir par leur moyen des Nouvelles de tous les Siécles. A peine avois-je eû cette Pensée, qu'une Pistole d'Italie, que j'avois séparée des autres, prenant brusquement la Parole pour toutes, me parla de cette sorte.

COMME je te connois discret,
Je t'avertis en Confidence;
Mais n'en dit rien, car c'est un grand Secret,
A tort vous nous croyez manquer de Connoissance:
La plûpart des Hommes sont foux,
Car bien que nous sçachions nous taire;
Nous voyons ce qu'ils font pour nous,
Et sçavons ce qu'ils nous font faire.

JE fus fort épouvanté d'une Nouvauté si extraordinaire, bien que je n'ignorasse point que les Pistoles se mêloient de beaucoup de choses, je ne sçavois pas encore qu'elles sçussent parler. Mais enfin m'étant un peu rassûré, je lui répartis; & quoi as-tu bien assez

assez d'Esprit pour répondre à toutes les Questions que je te ferai?

ALORS, avec ardeur, reprenant la Parole,
Je dirai d'Or, repliqua la Pistole.

VRAIMENT, lui dis-je, tu ne te contente pas de parler, tu fais des vers, & qui pis est, tu fais des pointes: mais puisque te voilà de si belle Humeur, je suis prête à t'écouter. Je ne serais pas le prémier, qui me serai engagé dans des Dialogues extraordinaires. En tout cas puisqu'il y en a dans Lucien d'aussi surprenans, il sera mon Garant. Sur-tout si tu me veux plaire, entretiens-moi de diverses choses, dont tu peux avoir Connoissance: conte m'en des galantes, autant qu'il te sera possible. Mais au moins que je ne sçache rien de certaines Avantures, qui ne méritent pas le Nom de Galanterie, & dans lesquelles les Piéces de moindre valeur que toi peuvent avoir cours.

SUR cet Article par avance
J'impose un éternel Silence,
Aux Ecus d'Or, autant qu'aux Ecus blancs.

NE crains point, interrompit gravement un Double-Louïs, qui mouroit d'envie de parler: si nous avions à t'entretenir de quelque chose, qui approchât de l'Amour, ou l'Intérêt peut avoir quelque Lieu, nous ne traiterions pas cette matière si grossiérement. Je ne te parlerois que de ces Dons utiles & secrets, que l'on appelle Générosité & Gran-

deur d'Ame ; que de ſes Perſonnes Bien-faites & Bien-faiſantes qui, pour donner courage à leurs Galans, travaillent à leur Etabliſſement, & à leur Fortune, ou de ces Galans induſtrieux, qui ſçavent faire des Libéralités ſi à propos, qu'on ne ſçauroit les refuſer, enfin de tous ceux qui employent leurs Richeſſes pour l'Utilité, ou pour le Plaiſir des Perſonnes qu'ils aiment.

Qui ſçait de ſes grands Biens faire un parfait Uſage,
Eſt magnifique en Equipage,
Fait tout avec Profuſion,
Tâche à donner ſouvent Bal, ou Colation :
Et, s'il peut engager en quelque Promenade,
L'Objet, dont les beaux yeux l'ont ſçû rendre malade,
Son Caroſſe attelé de ſix Chevaux de prix,
Fait trembler ſous ſes pas le Pavé de Paris :
Il ſe met en Campagne, & ſans reprendre Haleine,
En d'agréables Lieux il conduit l'Inhumaine.
Là l'aimable Muſique & les Mets délicats
Par des Soins diligens ont dévancé leurs Pas.
Cependant ce Train magnifique.
Tous ces Mets délicats, cette aimable Muſique.
Ce qui dévance, ou ce qui ſuit,
Et qui gâgne le Cœur des plus Indifférentes,
Ce n'eſt que de l'Argent traduit
En cent manières différentes.

En effet, pourſuit le Louïs, recevoir, ou donner de l'Argent, eſt une choſe égale-

lement honteuſe : même après l'avoir donné, quelques-uns tâchent de le ratraper. Une Dame de ma Connoiſſance en uſa de cette ſorte aſſez plaiſamment, il y a quelque tems. Après avoir fait un Préſent conſidérable à ſon Amant, Elle le pria, deux jours après, de lui prêter tout ce qu'il auroit d'Argent en ſon Pouvoir, pour une Affaire de Conſéquence qui lui étoit ſurvenue.

Le Cavalier ſurprit d'entendre ces Paroles,
De ſa mourante Bourſe arracha ſes Piſtoles :
Et confus autant qu'interdit.
Les croyant prêter, les rendit.

Toutefois, continua le Quadruple, ſi tu voulois être entiérement ſatisfait; il te faudroit parler à tous ceux que tu viens de remettre dans ta Bourſe. Quand nous ſommes ſeuls, comme je ſuis préſentement, nous ne ſommes pas propres à grande Choſe, ni ne ſommes point d'un fort grand entretien. Cependant beaucoup de nous enſemble, faiſons tous les jours des choſes incroyables : & c'eſt en grande Compagnie que nous avons contribué au Gain de pluſieurs Batailles, à la priſe de pluſieurs Villes imprénables, & à mille Conquêtes amoureuſes. Il m'avertit même de Bonne-foi, que le plus ſouvent la Vertu des Gens ordinaires n'alloit que du plus au moins.

Que leur grand nombre avoit des charmes ſi puiſſans,

Que ſouvent la plus prude, ou bien la plus habile,
Qui peut réſiſter à deux cens,
Se laiſſe emporter à deux mille.

JE crois fort aiſément ce que tu dis, lui repondis-je ; mais quoiqu'il en ſoit, j'aime à ne m'engager en Converſation qu'avec toi ſeul, de peur d'embrouiller la choſe. Tu n'as pas tant de tort, me dit-il. Si nous étions plus de deux, nous voudrions peut-être parler tous à la fois, comme font aſſez ordinairement les Hommes, quand ils ſe trouvent pluſieurs enſemble. Ecoute-moi donc tout ſeul, je t'en conjure, & ſois perſuadé que je te ferai ſçavoir des choſes aſſez curieuſes. Comme je ſuis d'un Or le plus ancien qu'on puiſſe trouver, je pourrai te conter mes Avantures. Car afin que tu ne t'y trompe pas, j'ai conſervé le même Sens & la même Intelligence que j'ai préſentement, dans toutes les formes différentes, ſous leſquelles j'ai paru. Je fus tiré de la Mine ſous le Règne du dernier Darius, & j'ai vû tout le Bouleverſement de ce grand Empire. Cependant, ſans te rien dire de toute la ſuite de l'Hiſtoire, & dont je te fais Grace, quoique je te pourrois la conter ici, s'il m'en prenoit fantaiſie, il me ſuffira de t'apprendre qu'en ce tems-là je portois la Figure du Conquérant, qui renverſa le Trône des Perſes: & je me contenterai de te faire ſçavoir, en paſſant, quelque choſe des Amours de ce Siécle-là, qui étoient tout à fait différentes de celles de celui-ci. Les Langeurs, les Plaintes, & les Déſeſpoirs n'étoient point

en

en usage parmi les Courtisans de ce grand Prince. Comme c'étoient tous Gens accoûtumés à de promptes & grandes Expéditions ils avançoient bien plus en un Jour, qu'on ne fait maintenant en une Année. Pour te confirmer cette Vérité, souviens-toi de la Reine des Amazones:

RAPPELLE un peu dans ta Mémoire,
De Talestris la mémorable Histoire,
Qui pour se délivrer de ce mortel Ennui,
Qu'on a toujours de trop attendre,
Arriva le matin dans le Camp d'Alexandre,
Et coucha le soir avec lui,
Mais depuis est venu le Règne des Fleurettes
Véritable Chicane en matière d'Amour.
L'on ne fait qu'en dix ans, ce qu'on fit en un Jour,
Encore dans ces Amourettes,
Ou l'on se brûle à petit Feu.
Si l'on trouve jamais la Coquette cruelle;
Ce n'est qu'un pitoyable Jeu,
Et tout se passe en Bagatelle.

MAIS pour te conter par ordre mes Avantures, il faut que je te dise, que longtems après la mort d'Alexandre je tombai entre les Mains d'un Avare, qui ne se contenta pas de m'enfermer avec plusieurs de mes Compagnons; il nous enterra, ce misérable, dans les fondemens d'une vieille Tour, & mourut enfin sans s'être servi de son Argent, ni sans l'avoir enseigné. Nous demeurames-là plusieurs Siécles, jusques à ce

qu'on nous déterra par hazard, en creusant pour avoir les Pierres des Murailles, sous lesquelles nous étions. Nous fûmes ainsi de nouveau remis au Jour, mais nous n'y fûmes pas plûtôt, que nous trouvâmes une grande Différence dans le Monde.

DEPUIS ce long Enterrement
Le Monde avoit changé de Forme & de Figure:
L'on y parloit différemment,
Tout étoit d'une autre Nature.
Nous n'étions même plus à l'Usage de tous,
Puisqu'enfin en sortant de sous cette Muraille.
Jusques à la moindre de nous
Parvint à la grandeur d'Antique & de Médaille.

AUSSI fûmes-nous récherchés avec soin des Curieux qui nous firent valoir un Prix excessif, & qui nous montroient comme le plus rare Ornement de leurs Cabinets. Je pense que je serois encore entre leurs Mains, si mon dernier Maître, qui se mêloit de Chimie, me jugeant d'un Or très-pur, ne m'eût voulu multiplier. Je ne sçache point de Tourment qu'il ne me fît endurer, il essaya toutes choses inutilement; il me fit passer plusieurs fois par le Feu.

MAIS il ne fit que s'y morfondre,
Il eut beau me fondre & réfondre,
Le bon Homme fut confondu,
Car je ne fus rien que fondu.

Je ne demeurai pourtant pas longtems en cet état ; je fus donné à un Orfèvre, qui m'employa à mettre en œuvre plusieurs Diamans de Prix, & fit une Boëte de Portrait magnifique. A peine étoit-elle achevée, qu'un jeune Romain l'achetta pour mettre le Portrait de sa Maîtresse. Au-reste, comme l'on ne conte jamais d'Histoire pareille à celle-ci ne sans qu'il soit à propos de se souvenir de quelques Vers, il faut que je t'en dise, qui ont été traduits en François, & que j'entendis reciter à notre Cavalier, un Jour qu'il regardoit le Portrait de sa Maîtresse, & qu'il se parloit à lui-même, suivant la louable Coûtume des Amans.

MALGRÉ la Rigeur de l'Absence.
L'Amour, qui sçait charmer la plus forte Douleur,
Vient au Secours de ma Constance.
Et tient ce doux Propos dans le fond de mon Cœur :
Vis en repos, Tircis, ta divine Princesse
Partage en ce Moment ta profonde Tristesse,
Et par mille Transports, secondant tes Desirs,
Elle te rend avec Tendresse
Et Douleur pour Douleur, & Soupirs pour Soupirs.
Alors dans l'excès de ma Joye,
Je sens dans mon Esprit tant de Charmes secrets,
Qu'en quelque Rang que je la voye,
J'abandonne mon Cœur aux plus hardis Souhaits.
Amour, qui prend le Soin d'une Flâme si belle ;
Afin de la rendre Immortelle,
A nos Cœurs amoureux donne une même Loi,

Que je ne vive que pour elle,
Qu'elle ne vive que pour moi !

Tu jugeras par ces Vers, que c'étoit un Simple Cavalier, qui aimoit une perſonne fort au-deſſus de lui; & je ne t'en dirai pas davantage. Car en matière de Digreſſions, comme en folies, les plus courtes ſont les meilleures: Auſſi ſans m'arrêter à cette Hiſtoire, je t'apprendrai que je paſſai entre les Mains d'un autre Maître, qui m'employa d'une manière bien différente quoiqu'à un même Uſage. Il me fit ſervir à cinq, ou ſix Portraits, en moins de rien, & j'eus le Divertiſſement de voir que tantôt la Blonde chaſſoit la Brune, ſelon que la Blonde, ou la Brune, regnoit dans ſon Cœur. J'avois pourtant bien du Dépit de ce qu'il en quittoit quelque-fois une Belle pour une Laide. Car il ne lui importoit, pourvû qu'il changeât. Il ne laiſſoit pas avec tout cela d'avoir des Momens bien amoureux. Il me ſouvient qu'un Jour qu'il attendoit ſa derniére Maîtreſſe, il dit pluſieurs fois d'un Air aſſés languiſſant, paſſionné & chagrin.

Qu'une Impatience Amoureuſe.
Eſt un Suplice rigoureux !
Qu'une Heure qu'on attend, & qui doit-être heureuſe
Cauſe de Momens malheureux.
Quoi Climène n'eſt point venue !
Cette Ingrate ne m'aime pas :

Que

Qui pourroit l'avoir retenue.
Si l'Amour conduiſoit ſes Pas?

ENFIN ce galant Homme ſe laſſa de celle-ci comme des autres, & quelques tems après l'avoir quittée, comme il étoit changeant en tout, il fit faire de ſa boëtte de Portrait deux Tables de Diamans. Nous fûmes enſuite au ſervice d'une Dame, qui nous donna bien du Plaiſir avec ſes Façons. Elle avoit deux Galans, dont l'un étoit fort riche & fort ſot, mais faiſant grande Dépenſe: l'autre étoit bien fait, plein d'Eſprit & de Cœur, mais marchant à fort petit Train,

AUSSI pour adoucir cette fière inhumaine.
Ecrire juſte & parler bien
Ne lui purent ſervir de rien:
Il perdit ſes Pas & ſa Peine;
Car par un Silence éloquent,
L'autre ſans dire mot, lui contoit de l'Argent.

CEPENDANT le Règne de cette Belle finit en moins de rien. L'un ſe laſſa de ſouffrir, & l'autre de payer; & je fus ſéparé des Diamans avec leſquels j'avois été depuis long-tems, pour être employé à mille Uſages différens. Je fus tantôt en Bague, tantôt en Montre, tantôt en Chaîne; mais ſur toutes choſes je devins un des plus jolis Cachets du Monde: je portai la Figure d'un petit Amour, qui, au-lieu d'avoir ſon Bandeau ſur les yeux, l'avoit ſur la Bouche, qui

& qui marchant comme à la dérobée & fort doucement, tenoit une de ſes Mains devant ſon Flambeau, pour en cacher la Clarté: ces cinq Paroles étoient écrites autour. *Ni le Bruit, ni l'Eclat.*

JE pourrois bien te conter ici mille choſes ſi je voulois: mais ma Qualité de Cachet m'en empêche: & je te puis même aſſûrer que jamais perſonne n'a rien ſçû des Miſtères, dont j'ai été Dépoſitaire.

MON Empreinte toûjours heureuſe.
Ne ferma jamais de Poulet,
Ni ne ſervit à de Lettre Amoureuſe
Qui vit éventer ſon Secret.

IL falut pourtant changer de Condition avec le Tems je fus encore fondu pluſieurs fois, & j'ai ſervi à pluſieurs Statues; j'ai été employé tantôt à celle d'un Héros, d'un demi-Dieu, d'une Déeſſe, d'un Homme, & tantôt à celle d'Animal. Mais à la vérité bien que j'aye été dans tant de Conditions différentes, je n'ai jamais pû devenir Or potable, quelques ſoins qu'on y ait apporté. Je ſuis revenu en Monnoye pluſieurs fois; & il n'y a point d'Uſage où je n'aie été mis. Tantôt j'ai été employé pour payer, tantôt pour prêter, tantôt pour donner, rarement pour honorer la Vertu, mais plus rarement encore pour la Récompenſe d'un Poëte. Les choſes magnifiques & flatueuſes qu'ils diſent de tous ceux qui leur peuvent faire du Bien, leur ſont préſque toûjours inutiles.

LEUR

LEUR Mérite eſt toûjours connu,
Mais les grands Seigneurs ſont étranges,
Et qui ſubſiſte de Louanges
Vit avec peu de Revenu.

MAIS pour ne m'arrêter pas davantage, il faut que je t'apprenne que j'ai préſque couru toute la Terre; que j'ai été Séquin en Turquie, Mouton à la grande Laine, Noble à la Roze, & Jacobus en Angleterre, double-ducât en Eſpagne; & que je te pourrois conter mille ſortes de choſes; mais j'aime bien mieux qu'on m'accuſe d'avoir oublié beaucoup, que d'avoir trop dit. Il me ſuffira donc de t'apprendre, qu'après toutes ces Avantures, comme je ſemblois être deſtiné au ſervice des Dames, je fus remis en Oeuvre, & fus employé en une Paire de Pendans d'Oreilles. Je ne fus pas plûtôt en cet état, que je béniſſois ma bonne Fortune, m'imaginant que je ne pourois manquer d'être du Secret de la Perſonne que j'allois ſervir: & je crûs que tous ces petits Mots qu'on diſoit ſi bas, étoient des choſes ſi agréables, que j'aurois un Plaiſir extrême à les entendre. Je fus pourtant bien attrappé quand je connus que ce n'étoit le plus ordinairement que des Secrets que tout le Monde ſçavoit, que de fauſſes Confidences, & que des Sottiſes dites avec précaution. Je m'aviſai même qu'il y avoit certains Galans qui parloient à ma Maîtreſſe de cette ſorte, pour faire les Importans, ou pour faire croire

re à ceux qui les voyoient, qu'ils n'étoient point mal avec une Dame auſſi bien faite. Cependant comme celle-ci étoit fort Coquette & qu'elle écoutoit à droit & à gauche, chacun de nous n'avoit que la moitié de ſon Secret. Ce n'eſt pas que la plûpart du Tems ce ne fût la même choſe. Car ce qui entroit par une Oreille, ſortoit par l'autre: ſur-tout pour les Réprimandes d'une Vieille Dame, qui lui faiſoit ſouvent des Leçons. Enfin, je n'aurois jamais achevé, ſi je voulois te dire tout ce qu'on entend à l'Oreille d'une Coquette, & tout ce que j'appris au ſervice de celle-là. Elle l'étoit ſi fort, qu'après avoir trompé tout le Monde, tout le Monde la quitta.

Vous, qui penſez avec Adreſſe
Fourber & coquetter ſans ceſſe,
Même choſe vous viendra,
Autant vous en pend à l'Oreille,
Et quiconque coquettera,
Craigne une Avanture pareille

ENFIN après m'être beaucoup ennuyé avec la Belle, dont je viens de parler, je faillis a périr abſolument, car une Démoiſelle ſuivante nous vola, & me ſépara des émeraudes avec leſquelles j'étois depuis un Tems ſi fâcheux, ſi bien que je fus briſé en mille pièces, & mis au Billon avec quelque Paſſements d'Argent. Je ne fus pas plûtôt en cet état, qu'il ne tint préſque à rien que je ne fuſſe donné à ces Hommes impitoya-

toyables & cruels, qui, à force de Coups de Marteaux, mettent l'Or en Feuille, ou en Couleur. J'étois anéanti si cette dernière Avanture me fût arrivée; & je te laisse à penser le grand Plaisir que j'aurois eû, ou quel Avantage ce doit-être, de servir à la Dorure d'un Plancher, d'être appliqué au derrière d'un Carosse, ou de finir malheureusement sa Vie en Papier doré. Ma bonne Fortune me garantit de tous ces malheurs, & je suis parvenu à la Dignité, & en l'état où tu me vois, dans lequel je souhaite de durer à jamais; car ni l'Image de tant de Princes que j'ai portée, ni la Figure du grand Alexandre que j'ai conservée durant tant de Siécles, ne m'embelissoit point tant, que celle du jeune Héros que je porte aujourd'hui qui, avec toutes les Vertus qui manquoient à l'autre, & avec encore plus de Courage que lui, s'il ne venoit de donner la Paix, auroit trouvé la Conquête de tout le Monde aisée.

Aux Lauriers immortels qui couronnent sa Tête,
Jules vient de mêler les Mirthes de l'Amour.
Un Calme bien heureux succède à la Tempête
La Discorde est rentrée dans son triste Séjour.
Nons ne verrons former nos heureuses Années
Que de baux & paisibles Jours.
De nos cruelles Destinées
Jules vient d'arrêter le pitoyable Cours.

CEPENDANT il est tems que je finisse, de peur de t'ennuyer, & que je te laisse en Repos

Repos pour ce ſoir, s'il te prend fantaiſie d'en ſçavoir davantage, tu n'as qu'à t'informer à d'autres Pièces, à qui il ſera arrivé des choſes d'une Nature différente.

NOTRE Dialogue finit ainſi, & le Louïs n'eut pas plûtôt ceſſé de parler, que je pris la Réſolution d'avoir quelques jours après une pareille Conférence avec les autres: à quoi je n'aurois pas manqué, ſi toute cette bonne Compagnie ne ſe fût bientôt ſéparée, & ſi je n'euſſe vû avec un déplaiſir tout-à-fait ſenſible, qu'il m'étoit impoſſible de faire de longues Converſations, & de retenir long-tems mon Argent avec moi.

EPIGRAME.

UN jeune Ruſtre à l'Avocat Chopin
Faiſoit un jour cette belle Harangue:
J'ai ſçû, Monſieur, qu'étiez un grand Latin
Et qu'à plaider vous aviez bonne Langue.
Or deſirant avoir Enfans d'eſprit,
Bien humblement du meilleur de mon Ame
Viens vous prier d'en faire un à ma Femme.
Le bon Chopin à ce diſcours ſourit.
Ami, dit-il, onc en ce ne fut maître,
Car mes Enfans ſont tous de Francs Niais.
En dà, Monſieur, répond l'Homme champêtre,
Ce n'eſt pas vous qui les avez donc faits!

PETIT RESERVOIR.

L'ORIGINE DE LA CRITIQUE.

ALLÉGORIE.

LA *Critique*, de l'autorité de laquelle tous ceux qui portent leur Jugement sur les Auteurs, dérivent le Droit qu'ils prétendent en avoir, étoit la *Fille aînée* du *Travail* & de la *Verité*. Aussi-tôt qu'elle fut née, ils la confièrent aux Soins de la *Justice*, qui l'éléva dans le Palais de la *Sagesse*. Ses rares Qualités la firent bien-tôt distinguer par les Habitans des Cieux. On la donna pour Gouvernante à l'*Imagination*, & elle fut chargée de battre la mesure dans le Cœur des Muses, toutes les fois que cel-

les-ci chantoient devant le Trône de Jupiter. Quand les Muſes ſe reſolurent à viſiter ce bas Monde, la *Critique* les accompagna. En deſcendant de ſa Région natale elle reçut de la Juſtice un Sceptre, qu'elle devoit porter dans la main droite ; l'un des Bouts duquel avoit été trempé dans l'Ambroiſie, & étoit orné d'un Feuillage d'Or, d'Amaranthes & de Lauriers. L'Autre Bout, mouillé de l'Eau du Fleuve d'Oubli, étoit entouré de Pavôts, de Feuilles de Cyprès. De la main gauche la *Critique* tenoit une Torche inextinguible, Ouvrage du *Travail* &c., allumée par la *Verité*. Cette Torche avoit pour propriété de répandre ſa Lumière ſur chaque Objet, d'une façon qui le faiſoit appercevoir ſous ſa Véritable Forme, quelque déguiſé qu'il fût pour des Yeux ordinaires. Tout ce que l'Art avoit pû envelopper, tout ce que la Folie avoit pû confondre, ſe montroit à la première Lueur du Flambeau de la *Verité*, dans ſes parties diſtinctes & dans ſa Simplicité originelle. La Clarté de ce Flambeau perçoit dans les divers Labirinthes de la Sophiſtiquerie, & découvroit en même tems toutes les Abſurdités, auxquelles ils ſervoient de Réfuge. Elle pénétroit au travers de tous les Ornemens que la Réthorique ne vend que trop ſouvent à la Diformité, & faiſoit appercevoir la Diſproportion des Parties, quelque cachée qu'elle fût par des Voiles artificiels.

Ainſi munie pour remplir ſa Charge, la *Critique* deſcendit ſur la Terre, afin d'avoir Inſpection ſur les Productions de ceux qui

ſe

se dévouoient aux Muses ; & les examinant toutes à la constante Lueur du Flambeau de la *Verité*, elle touchoit de celui des Bouts de son Sceptre, qui étoit entouré de Lauriers, celles, où les Loix de l'Art d'écrire avoient été exactement observées, & les consignoit à l'Immortalité.

CEPENDANT il arrivoit plus fréquemment que dans les Ouvrages présentés à son Examen, on avoit travaillé à en imposer à quelqu'égard, qu'on avoit industrieusement jetté de fausses Couleurs sur quelques Parties, qu'il se trouvoit quelque Disproportion cachée entre les Expressions & les Sentimens, ou quelque Dissemblance entre les Idées & leurs Origineaux, ou bien qu'on avoit associé des Parties discordantes, ou enfin que quelques-unes n'avoient d'autre Usage que de donner plus d'Apparence au tout, sans contribuer en rien à le rendre plus beau, plus solide, ou plus utile.

PARTOUT où la *Critique* appercevoit de ces Défauts (& elle ne manquoit jamais de les appercevoir dans les Ouvrages où ils se trouvoient) elle refusoit de donner la Touche, qui conféroit l'Immortalité ; & sur ceux, où ces Défauts étoient nombreux & sensibles, tenant son Sceptre à l'envers, elle faisoit tomber des Pavôts, des Feuilles de Cyprès, & quelques Goutes de l'Eau du fleuve Léthé ; Goutes fatales qui commencoient aussi-tôt à ronger l'Ouvrage jusqu'à ce qu'il fût entiérement détruit.

Il se trouvoit souvent que les Productions qu'on lui apportoit, exposées à tout l'Eclat du Flambeau de la *Verité*, decouvroient

un mêlange si égal de Beautés & de Défauts, que le Sceptre balançoit dans la main de la Critique, sans qu'elle vît si elle devoit faire Usage de l'Eau d'Oubli, où bien de l'Ambroisie. A la fin le nombre des Productions de cet Ordre augmenta si fort, que lasse d'avoir à décider des cas si douteux, & craignant de ne pas faire un Usage convenable du Sceptre de la *Justice*, elle commit au Tems le soin de prononcer sur ces Causes embarassantes.

Les Procédures du Tems, quoique très-lentes furent, a quelque peu de Caprices près, conformes à la *Justice*, & plusieurs virent leurs Productions périr sous sa Faulx, lorsque se fondant sur sa courte Indulgence, ils triomphoient déjà, dans l'Espérance de les transmettre à la Postérité. Il est remarquable que quelques-uns de ces Ouvrages furent détruits à la longue & peu à peu, & d'autres au-contraire d'un seul coup & pour jamais.

La *Critique* ayant long-tems tenu les Yeux fixement attachés sur le Tems, fut enfin si satisfaite de sa Conduite, qu'elle quitta la Terre avec *Astrée* sa Protectrice, & laissant le Préjugé & le Faux-goût, de concert avec la Fraude & la Malice, la ravager au long & au large, elle se contenta depuis de repandre de loin ses Influences sur quelques Esprits choisis, que la Science & la Vertu avoient rendus propres à les recevoir.

Avant son Départ, elle brisa son Sceptre, dont les Morceaux trempés dans l'Ambroisie furent ramassés par la *Flaterie*. La *Malice* ne s'empara pas moins vite de ceux qui

qui avoient été infectés des Eaux du Fleuve Léthé. Les Partisans de la *Flaterie*, à qui elle avoit distribué les Morceaux du Sceptre qui lui étoient tombés en partage, sans avoir le Flambeau de la *Verité*, & sans s'embarrasser de sa Lumière, se contentoient de toucher indifféremment tout ce qui leur étoit présenté par le *Pouvoir* ou par *l'Intérêt*. Mais les *Furies* donnèrent aux Suppots de la Malice, une Torche qui, semblable à la Lumière infernale, ne jettoit son éclat que sur les Vices.

Les Esclaves de la Flatterie & de la Malice équipés de cette manière, se mirent en marche par le commandement de leurs Maitresses, pour conférer l'Immortalité, ou condamner à l'Oubli. Mais le Sceptre ayant maintenant perdu sa Vertu, le Tems, sans se mettre en peine de leurs Décisions, prononce à loisir la sentence des Ouvrages, quand il le juge à propos.

LES FLECHES D'AMOUR.

par Mr. de Fontenelle.

L'Amour n'avoit jadis que des Flèches d'Acier,
Ce n'étoit pas faire grande Dépense ;
Mais cela suffisoit pour un Siècle grossier,
Où tous les Cœurs se rendoient sans Deffense.

Le Temps changea; plus de Simplicité,
Les Traits d'Acier devinrent inutiles;
Et l'Amour eut Affaire à des Gens plus habiles,
Qui de les repouſſer prenoient la Liberté.
S'ils bleſſoient, la Bleſſure étoit bien-tôt guerie,
Perſonne ne s'en trouvoit mal;
Quel Remède? il falut changer de Batterie,
Il les fit d'un autre Métal,
Ce fut d'Or; à l'Amour la Victoire étoit ſûre.
Quels Ennemis, grands Dieux, n'auroit-il pas défaits?
Auſſi, quoiqu'il parût d'abord ſe mettre en Fraix.
Il regâgna ſes Fraix avec Uſure.
A chaque Flèche qui voloit
Une Foule de Cœurs couroit au devant d'elle;
Quoique la Playe en fût mortelle,
N'étoit pas bleſſé qui vouloit.
L'Amour ne lançoit plus ſes Flèches que par Grace,
Heureux les Cœurs ſur qui tomboient des Traits ſi doux!
Souvent de les percer ſa main ſe trouvoit laſſe,
Lorſqu'ils ne l'étoient pas de recevoir ſes Coups,
Chacun d'eux eût reçû vingt Flèches, au-lieu d'une;
Chacun eût volontiers épuiſé le Carquois;
Se faire bleſſer pluſieurs fois
C'étoit aſſez pour faire ſa Fortune.

Cet-

Cette Mode n'a point changé,
Les Flèches d'Or sont toûjous en Usage,
Et pour peu qu'on s'en serve, il n'est Cœur si Sauvage,
Qui sous les Loix d'Amour ne soit bien-tôt rangé.

ANECDOTES LITTERAIRES.

On nous marque de Paris ce qui suit.

„ *L'Auteur des Lettres de* NINON *de* „ *l'*ENCLOS, *adressées au Marquis de* „ SÉVIGNÉ *est toûjours inconnu. Il a la dou-* „ *ble Satisfaction d'en voir une Nouvelle E-* „ *dition, & qu'on les attribue à ce qu'il y a* „ *de plus célèbre dans la Littérature. Celui* „ *qui vient de dénoncer ces Lettres au Tri-* „ *bunal de l'Amour, dans la petite Pièce qui* „ *suit, est également ignoré.*

PRENS ton Carquois, Dieu de Cythère,
Contre l'Auteur d'un Ouvrage Nouveau;
Il déchire ton voile, il lève ton Bandeau,
Il veut t'enlever ton Mystère,
Et le reduire à ton Flambleau.
Sur les mortels soumis au pouvoir de ses Armes,
On ne peut ouvrir le Rideau
Sans ôter à tes feux la moitié de leurs Charmes.

D'un Philosophique Traité,
Avec une jeune Beauté,

Il nous faut au moins l'Aparence,
Si l'on veut conserver l'Aimable Volupté;
Et de la froide Indiférence
Eloigner l'Insipidité.

On sent fort bien, quand on y songe,
Qu'en Amour tant de Pureté,
Tant de Délicatesse, & de Simplicité,
Ne forment pour nous qu'un beau Songe:
Mais c'est un si joli Mensonge,
Qu'il sert mieux qu'une Verité.

Je m'abstiens, & je me défie
D'une Raison contraire aux vrais Plaisirs des Cœurs.
Eh! de grace, grands Raisonneurs,
Gardez votre Philosophie,
Elle vaut moins que nos Erreurs.

VOICI, *par Echantillon, deux de ces Lettres; si elles paroissent sérieuses, elles n'en sont pas moins naïves & sincères. D'ailleurs elles ne se ressemblent pas toutes. On pourra en juger par la suite* (B. Gibert *les Imprimeurs toutes in* 8°.) *mais en général on y découvre une parfaite Connoissance du Cœur Humain.*

LETTRE XIV.

„ NON, Marquis, la curiosité de Ma-
„ dame de Sévigné ne m'a point of-
„ fensée. Je suis au-contraire fort aise qu'el-
„ le ait voulu voir les Lettres que vous
„ recevez de moi. Elle croyoit sans dou-
„ te

„ te que s'il y étoit queſtion de galanterie, „ ce ne pourroit être que pour mon compte, elle a vû le contraire. Elle connoîtra „ que je ſuis moins frivole qu'elle ne ſe l'étoit imaginé, & je la crois aſſez équitable „ pour prendre déſormais de Ninon une autre „ idée que celle qu'elle a eue juſqu'à préſent. „ Car je n'ignore point qu'elle ne parle pas „ de moi trop avantageuſement (*). Mais „ ſon injuſtice n'influera jamais ſur mon „ amitié pour vous. Je ſuis aſſez Philoſophe pour me conſoler de ne pas obtenir „ le ſuffrage des perſonnes qui me jugent „ ſans me connoître. Quoi qu'il en puiſſe „ arriver, je continuerai à vous parler avec „ ma franchiſe ordinaire. Et je ſuis ſûre „ que Madame de Sévigné, malgré ſa grande délicateſſe, ſera au fond plus ſouvent „ de mon avis qu'elle ne le paroîtra. Je „ viens à ce qui vous regarde.

„ EH bien, Marquis, après des peines „ & des ſoins infinis, vous croyez donc enfin avoir attendri ce cœur de rocher? „ J'en ſuis enchantée; mais je ris de vous „ voir interpréter, comme vous le faites, „ les ſentimens de la Comteſſe. Vous partagez avec tous les hommes une erreur dont

(*) Madame de Sévigné dans ſes Lettres paroit en effet n'avoir pas eû de Mademoiſelle de Lenclos une idée auſſi favorable, que celle que tous les Auteurs de ſon tems, qui en ont parlé, nous en donnent. Cela vient peut-être de ce qu'elle lui atrribuoit la diſſipation dans laquelle le Marquis de Sévigné a paſſé les premieres années de ſa vie.

„ dont il faut vous détromper, quelque fla-
„ teuse qu'elle soit pour vous. Vous croyez
„ tous tant que vous êtes, que votre mérite
„ seul allume les passions dans le cœur des
„ femmes, & que les qualités du cœur &
„ de l'esprit sont les seules causes de l'a-
„ mour qu'elles prennent pour vous. Quel-
„ le erreur! vous ne le croyez, il est vrai,
„ que parce que votre orgueil y trouve son
„ compte. Mais examinez sans prévention,
„ s'il est possible, quel est le motif qui
„ vous détermine, & vous reconnoîtrez
„ bien-tôt que vous vous trompez, & que
„ nous vous trompons, que tout bien con-
„ sidéré, vous êtes la dupe de votre vani-
„ té & de la nôtre; que le mérite de la
„ personne aimée n'est que l'occasion ou
„ l'excuse de l'amour, & non pas sa véri-
„ table cause: enfin que tout ce manège su-
„ blime, dont on se pare de part & d'autre,
„ rentre toûjours dans le désir de satisfaire
„ le besoin, que je vous ai donné d'abord
„ pour premier mobile de cette passion. Je
„ vous dis là une vérité dure & humiliante,
„ mais elle n'en est pas moins certaine.
„ Nous autres femmes, nous entrons dans
„ le monde avec ce besoin d'aimer indéter-
„ miné, & si nous prenons l'un plutôt que
„ l'autre, disons-le de bonne-foi, nous cé-
„ dons moins à la connoissance du mérite
„ qu'à un instinct machinal, & présque toû-
„ jours aveugle. Je ne veux pour preuve
„ de cela que les passions folles, dont nous
„ nous enyvrons quelquefois pour des incon-
„ nus, ou du moins pour des hommes que

„ nous

„ nous ne connoiſſons point aſſez à fond,
„ pour que notre choix ne ſoit pas tou-
„ jours imprudent dans ſon origine; ſi nous
„ rencontrons bien, c'eſt un pur hazard.
„ Nous nous attachons donc toujours ſans
„ un examen ſuffiſant: & je n'ai pas tort
„ de comparer l'amour à un appétit qu'on
„ ſe ſent quelquefois pour un mets plutôt
„ que pour un autre, ſans en pouvoir ren-
„ dre la raiſon. Je diſſipe bien cruelle-
„ ment les chimères de votre amour pro-
„ pre; mais je vous parle vrai. Vous êtes
„ flatté de l'amour d'une femme, parce que
„ vous croyez qu'il ſuppoſe le mérite dans
„ l'objet aimé: vous lui faites trop d'hon-
„ neur, diſons mieux, vous avez trop bon-
„ ne opinion de vous. Croyez que ce n'eſt
„ point pour vous-même que nous vous ai-
„ mons; il faut être ſincère, en amour nous
„ ne cherchons que notre propre félicité.
„ Le caprice, l'intérêt, la vanité, le tem-
„ péramment, la fuite du *Meſaiſe* qui nous
„ inquiéte quand notre cœur eſt ſans affai-
„ re: voilà la ſource de ces grands ſenti-
„ mens que nous voulons diviniſer. Ce ne
„ ſont point les grandes qualités qui nous
„ touchent: ſi elles entrent pour quelque
„ choſe dans les raiſons qui nous déterми-
„ nent en votre faveur, ce n'eſt point le
„ cœur qui en reçoit l'impreſſion, c'eſt
„ la vanité; & la plûpart des choſes qui
„ nous plaiſent en vous bien appréciées,
„ vous rendent très-ſouvent ridicules ou mé-
„ priſables. Mais que voulez-vous? nous
„ avons beſoin d'un adorateur qui nous en-

„ tre-

„ tretienne dans l'idée de notre excellen-
„ ce; il nous faut un complaisant qui essuye
„ nos caprices; nous avons besoin d'un
„ homme. Le hazard nous présente l'un
„ plûtôt que l'autre, on l'accepte, mais on
„ ne le choisit pas. En un mot, vous cro-
„ yez être les objets d'affections désintéres-
„ sées; je le repéte, vous croyez que les
„ femmes vous aiment pour vous-mêmes.
„ Pauvres dupes! vous n'êtes que les ins-
„ trumens de leurs plaisirs, ou les jouets
„ de leurs caprices. Il faut cependant leur
„ rendre justice: ce n'est pas que vous soyez
„ tout cela de leur aveu. Les sentimens
„ que je développe ici ne sont pas bien é-
„ claircis dans leur tête; au-contraire, de
„ la meilleure foi du monde elles imaginent
„ n'être déterminées & conduites que par
„ les grandes idées dont leur vanité & la
„ vôtre se nourrissent; & ce seroit une injusti-
„ ce criante de les taxer de fausseté à cet
„ égard; mais sans le sçavoir, elles se trom-
„ pent, & vous trompent également.

„ Vous voyez que je vous révèle ici les
„ secrets de la bonne Déesse; jugez de mon
„ amitié, puisqu'aux dépens de mon pro-
„ pre Sexe je travaille à vous éclairer. Mieux
„ vous connoîtrez les Femmes, moins elles
„ vous feront faire de Folies.

LETTRE XV.

„ EN vérité, Marquis, je ne comprens
„ pas comment vous pouvez supporter
„ le ton sérieux avec lequel je vous écris

„ quel-

„ quelquefois. Il ſemble que je n'aie d'au-
„ tre but dans mes Lettres que de vous en-
„ lever d'agréables illuſions, pour y ſubſti-
„ tuer des vérités mortifiantes. Il faut ce-
„ pendant que je me défaſſe de la manie de
„ dire des choſes réfléchies. Je ſens mieux
„ que perſonne qu'on plaît plus par d'aima-
„ bles menſonges que par des propos trop rai-
„ ſonnés; mais mon caractère perce mal-
„ gré moi. Je me ſens même encore au-
„ jourd'hui un accès de Philoſophie, & il
„ faut vous réſoudre à eſſuyer la bordée
„ de morale que je vous prépare. Dans
„ la ſuite je vous promets plus de gaye-
„ té. Je prends donc votre Lettre, & j'y
„ réponds.

„ Non, je n'en rabattrai rien. Vous me
„ ferez la guerre tant qu'il vous plaîra ſur
„ la mauvaiſe opinion que je vous ai paru
„ la dernière fois avoir de mon ſexe. Eſt-
„ ce ma faute à moi s'il me fournit des vé-
„ rités déſagréables à dire? Au reſte ne
„ ſçavez-vous pas, Marquis, que l'être du
„ monde qui penſe le plus mal des femmes,
„ c'eſt une femme?

„ Je veux cependant me juſtifier très-ſé-
„ rieuſement ſur les idées que vous avez pri-
„ ſes de ma façon de penſer. Je ne ſuis ni
„ envieuſe, ni injuſte. Si j'ai nommé mon
„ ſexe plutôt que le vôtre dans ma dernière
„ Lettre, ne croyez pas que mon deſſein
„ ſoit de déprimer les femmes. J'ai voulu
„ par-là vous faire connoître que, ſans être
„ à cet égard plus coupables que les hom-
„ mes, elles étoient plus dangereuſes, par-

„ ce

„ ce qu'elles ſont accoûtumées à cacher
„ mieux que vous leurs véritables ſentimens.
„ En effet, vous avouerez bien plûtôt quel
„ eſt votre objet en amour, qu'elles n'en
„ conviendront. Cependant lorſqu'elles
„ vous aſſûrent que leur penchant pour vous
„ n'a d'autre ſource que la connoiſſance de
„ votre mérite & vos bonnes qualités, je
„ vous l'ai déja dit, je ſuis très-perſuadée
„ qu'elles ſont ſincéres. Je ne doute pas
„ même que, quand elles appercevroient
„ moins de délicateſſe dans leur façon de
„ penſer, elles ne fiſſent tous leurs efforts
„ pour ſe le diſſimuler à elles-mêmes. Mais
„ les motifs dont je vous ai parlé n'en exiſ-
„ tent pas moins au fond de leurs cœurs:
„ ils n'en ſont pas moins les vraies cauſes
„ du penchant qu'elles ſentent pour vous;
„ & quelques efforts qu'elles faſſent pour
„ ſe croire déterminées par des cauſes tou-
„ tes ſpirituelles, leur deſir ne change rien
„ à la nature des choſes. Elles ſe diſſimu-
„ lent leur difformité à cet égard, avec au-
„ tant de ſoin qu'elles en prendroient à ca-
„ cher des dents qui défigureroient un vi-
„ ſage d'ailleurs parfait. Même étant ſeu-
„ les, elles craindroient d'ouvrir la bou-
„ che, & à force de dérober aux autres la
„ connoiſſance de ce défaut, & de ſe le
„ cacher à elles-mêmes, elles parviendroient
„ à l'oublier, ou du moins à le compter
„ pour rien. Au reſte, j'en conviens avec
„ vous, vous y perderiez trop ſi les fem-
„ mes & vous, vous vous montriez toujours
„ tels que vous êtes. Le monde eſt con-

„ venu

„ venu de jouer la Comédie, & faire paroî-
„ tre ſes véritables ſentimens, ce ne ſeroit
„ pas être Acteur, ce ſeroit ſubſtituer le ca-
„ ractère réel à celui qu'on eſt convenu de
„ feindre. Jouiſſons donc de l'enchante-
„ ment ſans chercher à connoître le char-
„ me qui nous amuſe, & qui nous ſéduit.
„ Anatomiſer l'amour, c'eſt vouloir s'en
„ guerir. Pſiché le perdit pour avoir vou-
„ lu le connoître. Et je ſuis tentée de croi-
„ re que cette Fable eſt une leçon pour
„ qui veut analiſer les plaiſirs.

„ Je veux donc me corriger. Si je vous
„ ai dit que vous aviez tort de vous ennor-
„ gueillir du choix des femmes, & de leurs
„ ſentimens pour vous; ſi j'ai dit que les
„ motifs qui les déterminent ne ſont rien
„ moins que glorieux pour les hommes:
„ J'ajoûte ici qu'elles ſe trompent également,
„ ſi elles imaginent que les ſentimens dont
„ vous leur faites un ſi pompeaux étalage,
„ ſoient toujours produits par la force de
„ leurs charmes, on par l'impreſſion de leur
„ mérite. Combien de fois arrive-t-il que
„ ces hommes qui les attaquent d'un air ſi
„ reſpectueux, qui leur étalent des ſenti-
„ mens ſi délicats, ſi flatteurs pour leur va-
„ nité, qui ne paroiſſent en un mot reſpi-
„ rer que par elles, que pour elles, n'avoir
„ d'autre déſir que de faire leur bonheur:
„ combien de fois, dis-je, ces hommes,
„ qui ſe parent de ſi beaux ſentimens, ſont-
„ ils déterminés par des raiſons toutes con-
„ traires. Etudiez, pénétrez ces bonnes
„ ames, & vous ne verrez dans le cœur de
„ celui-ci, au-lieu de cet amour ſi déſinté-
„ reſſé,

„ reſſé, que des deſirs ; dans celui-là, ce
„ ne ſera que le deſſein de partager votre
„ fortune ; que la gloire d'avoir une fem-
„ me de votre rang. Dans un troiſième,
„ vous trouverez des motifs encore plus
„ humilians pour vous : vous ſervirez à don-
„ ner de la jalouſie à une autre femme qu'il
„ aime réellement. Il n'aura paru s'attа-
„ cher à vous que pour ſe faire un mérite
„ auprès d'elle de vous quitter avec éclat.
„ Que vous dirai-je enfin ? le cœur eſt une
„ énigme inſoluble. C'eſt un compoſé bi-
„ ſarre de tous les contraires. Nous cro-
„ yons connoître ce qui s'y paſſe : nous
„ voyons l'effet, nous ignorons la cauſe.
„ Qu'il exprime ſes ſentimens avec ſincéri-
„ té, cette ſincérité même ne doit pas nous
„ raſſûrer. Peut-être ſes mouvemens ont-
„ ils des cauſes toutes contraires à celles
„ qu'il croit ſentir. Auſſi les hommes, les
„ femmes ne ſçavent-ils préſque jamais au
„ juſte ce qui les fait vouloir ou ſentir de
„ telle ou de telle autre façon. Mais après
„ tout ils ont pris le bon parti : c'eſt d'ex-
„ pliquer tout à leur avantage, de ſe dédom-
„ mager par l'imagination de leur miſère
„ réelle, & de s'accoûtumer, comme je
„ crois vous l'avoir déjà dit, à diviniſer tous
„ leurs ſentimens. Comme tout le monde
„ y trouve le compte de ſa vanité, perſon-
„ ne ne s'eſt aviſé de vouloir réformer cet
„ uſage, ni même d'examiner ſi ce n'étoit
„ point une erreur. Adieu. Si vous voulez
„ venir ce ſoir, vous trouverez chez moi
„ gens qui par leur gayeté vous dédomma-
„ geront du ſérieux de mes propos.

PETIT RESERVOIR.

DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA POËSIE.

PAR MR. DE FONTENELLE.

ALEGORIE.

CET Empire est un grand Païs très peuplé. Il est divisé en haute & basse Poësie, comme le sont la plûpart de nos Provinces.

LA haute Poësie est habitée par des Gens graves, mélancoliques, réfroignés, & qui parlent un Lengage, qui est à l'égard des autres Provinces de la Poësie, ce qu'est le bas Breton pour le reste de la *France*. Tous les Arbres de la Haute Poësie portent Leurs Têtes Jusques dans les Nues. Les

Chevaux y vallent mieux que ceux qu'on nous amène de Barbarie, puiſqu'ils vont plus vite que les Vents; & pour peu que les Femmes y ſoient belles, il n'y a plus de comparaiſon entr'elles & le Soleil. Cette grande Ville, que la Carte vous répréſente au-delà des hautes Montagnes, que vous voyez, eſt la Capitale de cette Province, & s'appelle le Poëme Epique. Elle eſt bâtie ſur une Terre ſabloneuſe & ingrate, qu'on ne ſe donne préſque pas la peine de cultiver. La Ville a pluſieurs journées de chemin, & elle eſt d'une Etendue ennuiyeuſe. On trouve toûjours à la ſortie des Gens qui s'entretuent; au-lieu que, quand on paſſe par le Roman, qui eſt le fauxbourg du Poëme Epique, & qui eſt cependant plus grand que la Ville, on ne va jamais juſqu'au bout ſans rencontrer des gens dans la joye, & qui ſi préparent à ſe marier.

LES Montagnes de la Tragédie ſont auſſi dans la Province de la Haute Poëſie; ce ſont des Montagnes eſcarpées, & où il y a des Précipices très dangereux. Auſſi la plûpart des Gens bâtiſſent dans les Vallées & s'en trouvent bien. On découvre encore ſur ces Montagnes de fort belles Ruïnes de quelques Villes Anciennes, & de tems en tems on en apporte les Matériaux dans les Vallons, pour en faire des Villes toutes nouvelles, car on ne bâtit préſque plus ſi haut.

LA baſſe Poëſie tient beaucoup des *Païs-Bas*; ce ne ſont que Marêcages; le Burleſque en eſt la Capitale. C'eſt une Ville ſituée

tuée dans des Etangs très bourbeux. Les Princes y parlent comme les Gens de néant, & tous les Habitans en sont Tabarins nés. La Comédie est une Ville dont la Situation est beaucoup plus agréable, mais elle est trop voisine du Burlesque, & le Commerce qu'elle a avec cette Ville lui fait tort.

REMARQUEZ, je vous prie, dans cette Carte les vastes Solitudes, qui sont entre la haute & la basse Poësie; on les appelle les Deserts du bon Sens. Il n'y a point de Ville dans cette grande Etendue de Païs, mais seulement quelques Cabanes assés éloignées les unes des autres. Le dedans du Païs est beau & fertile, mais il ne faut pas s'étonner de ce qu'il y a si peu de gens qui s'avisent d'y aller demeurer; c'est que l'Entrée en est extrêmement rude de tous côtés, les Chemins étrois & difficiles, & on trouve rarement des Guides qui puissent y servir de Conducteurs.

D'AILLEURS ce Païs confine à une Province, où tout le monde s'arrête, parcequ'elle paroit très agréable, & on ne se met plus en peine de pénétrer jusque dans les Deserts du Bon Sens. C'est la Province des Pensées fausses. On n'y marche que sur des Fleurs, tout y rit, tout y paroit enchanté; mais ce qu'il y a d'incommode, c'est que la Terre n'en étant pas solide, on y enfonce partout, & on n'y sauroit tenir pied. L'Elégie en est la principale Ville. On n'y entend que des gens plaintifs, mais on diroit qu'ils se jouent en se plaignant. La Ville est toute environnée de Bois & de Rochers, où

les Habitants vont se promener seuls; ils les prennent pour Confidens de tous leurs Secrets, & ils ont tant de Peur d'être trahis qu'ils leur recommandent souvent le Silence.

Deux Rivières arrosent le Païs de la Poësie; l'une est la Rivière de la Rime, qui prend sa Source au pied des Montagnes de la Rêverie; ces Montagnes ont quelques Pointes si élevées, qu'elles donnent presque dans les Nues; on les appelle les Pointes des Pensées sublimes. Plusieurs y arrivent à force d'efforts sur naturels, mais on en voit tomber une infinité, qui sont longtems à se relever, & dont les Chutes attirent la Raillerie de ceux qui les ont d'abord admirés, sans les connoître. Il y a de grandes Esplanades qu'on trouve presque au pied de ces Montagnes, & qui sont nommées les Terrasses des Pensées basses. On y voit toûjours un fort grand nombre de Gens, qui se promenent. Au bout de ces Terrasses sont les Cavernes des Rêveries creuses. Ceux qui y descendent, le font insensiblement & s'ensévelissent si fort dans leurs Rêveries, qu'ils se trouvent dans ces Cavernes sans y penser. Elles sont pleines de Détours qui les embarrassent, & on ne sauroit croire la Peine qu'ils se donnent pour en sortir. Sur ces mêmes Terrasses sont certaines Gens qui ne se promenant que dans des Chemins faciles, qu'on appelle les Chemins des Pensées naturelles, se moquent également de ceux qui veulent monter aux Pointes des Pensées sublimes, & de ceux qui s'arrêtent sur l'Esplanade des Pensées basses. Ils auroient raison,

son, s'ils pouvoient ne point s'en écarter; mais ils succombent présque aussi-tôt à la Tentation d'entrer dans un Palais fort brillant, qui n'est pas fort éloigné; c'est celui de la Badinerie. A peine y est ont entré, qu'au-lieu de Penſées naturelles, qu'on avoit d'abord, on n'en a plus que de rampantes. Ainsi ceux qui n'abandonnent point les Chemins faciles, sont les plus raisonnables de tous. Ils ne s'élèvent qu'autant qu'il faut, & le bon Sens se trouve toûjours dans leurs Penſées.

OUTRE la Rivière de la Rime, qui nait au Pied des Montagnes dont je viens de faire la Déscription, il y en a une autre nommée la Rivière de la Raison. Ces deux Rivières sont assez éloignées l'une de l'autre, & comme elles ont un Cours très différent, on ne les sauroit communiquer que par des Canaux qui demandent un fort grand Travail; encore ne peut-on pas tirer ces Canaux de Communication en tous Lieux, parcequ'il n'y a qu'un bout de la Rivière de la Rime, qui réponde à celle de la Raison, & de là vient que plusieurs Villes situées sur la Rime, comme le Virolai, la Ballade, & le Chant Royal, ne peuvent avoir aucun Commerce avec la Raison, quelque Peine qu'on y puisse prendre. De plus il faut que ces Canaux passent par les Déserts du Bon Sens, comme vous le voyez par la Carte, & c'est un Païs présque inconnu.

LA Rime est une grande Rivière dont le Cours est fort tortueux & inégal, & elle fait des sauts très dangereux pour ceux qui se hazardent à y naviger. Au contraire le

Cours de la Rivière de la Raiſon eſt fort égal & fort droit, mais c'eſt une Rivière qui ne porte pas toute ſorte de Vaiſſeaux.

Il y a dans le Païs de la Poëſie une Forêt très obſcure, & où les Rayons du Soleil n'entrent jamais. C'eſt la Forêt du Galimatias. Les Arbres en ſont épais, touſus, & tous entrelaſſés les uns dans les autres. La Forêt eſt ſi ancienne, qu'on s'eſt fait une eſpèce de Religion de ne point toucher à ſes Arbres, & il n'y a pas d'apparence qu'on ôſe jamais la défricher. On s'y égare auſſi-tôt qu'on y a fait quelques pas, & on ne ſauroit croire qu'on ſe ſoit égaré. Elle eſt pleine d'une infinité de Labirinthes imperceptibles, d'où il n'y a Perſonne qui puiſſe ſortir. C'eſt dans cette Forêt que ſe perd la Rivière de la Raiſon.

La grande Province de l'Imitation eſt fort ſtérile, & ne produit rien. Les Habitans en ſont très pauvres, & vont glaner dans les Campagnes de leurs Voiſins. Il y en a quelques-uns qui s'enrichiſſent à ce métier-là.

La Poëſie eſt très froide du côté du Septentrion, & par conſéquent ce ſont les Païs les plus peuplés. Là ſont les Villes de l'Acroſtiche de l'Anagrame & des Bouts-rimés. Enfin dans cette Mer qui borne d'un côté les Etats de la Poëſie, eſt l'Iſle de la Satyre, toute environnée de Flots amers. On y trouve bien des Salines, & principalement de Sel noir. La plûpart des Ruiſſeaux de cette Iſle reſſemblent au Nil ; la Source en eſt inconnue ; mais ce qu'on y remarque de particulier, c'eſt qu'il n'y en a pas une d'Eau douce.

Une

UNE partie de la même Mer s'appelle l'Archipel des Bagatelles. Ce sont quantité de petites Isles semées de côté & d'autre, où il semble que la Nature se joue comme elle fait dans la Mer Egée. Les principales sont les Isles des Madrigaux, des Chansons, & des Impromptus. On peut dire qu'il n'y a rien de plus léger, puisqu'elles flotent toutes sur l'Eau.

LE DIVORCE DE L'AMOUR ET DE L'HYMENÉE.

VOUS, qui des loix de l'Hymenée
Sçavez si bien tous les Malheurs,
Et qui souvent parmi vos Pleurs
Avez maudit la Destinée,
Qui vous fit choisir un Epoux,
Malgré l'Amour, & Malgré vous:
Belle IRIS, les malheurs des autres
Doivent vous consoler des vôtres;
C'est un Destin commun à tous;
L'AMOUR & l'HYMEN en querelle,
Depuis long-temps sont séparés.

Liſez-en dans cette nouvelle
L'Hiſtoire que vous ignorez.
Jadis l'AMOUR & l'HYMENÉE
Etoient Frères & bons Amis.
Trop heureux, dans leur Deſtinée,
Où, parmi les Nœuds les plus doux,
Une Ardeur toûjours mutuelle,
Toûjours tendre, & toûjours fidelle,
Confondoient l'Amant & l'Epoux.
Si-tôt que l'AMOUR dans une ame
Avoit fait naître quelque Flâme,
HYMEN venoit la couronner.
Ces Dieux ainſi d'Intelligence,
Eux deux ſeuls y faiſoient regner.
La Paix, la Joye, & l'Innocence.
Mais l'union de deux Enfans,
Egaux en Attraits, en Puiſſance,
Ne devoit pas durer long-temps:
Ce fut aux Noces d'ELIZENE
Qu'épouſoit l'amoureux ISMENE,
Qu'on les vit la dernière fois
Unir leur Pouvoir & leurs Droits.
Cette Noce fut d'importance;
Deux Rois, Pères des deux Amans,
Pour montrer leur Magnificence,
Célébrèrent leur Alliance
Par mille Divertiſſemens.
Pour faire honneur à la Couronne,
L'AMOUR & l'HYMEN en perſonne
Vinrent pour ſerrer les beaux Nœuds
Qui lioient ces Amans heureux;

Ja-

Jamais leur Amitié fidelle
Ne parut tant que dans ce jour;
Et jamais la voyant si belle,
On n'eût crû qu'HYMEN & l'AMOUR
Pussent jamais être en querelle.
Lors qu'on mena les deux Epoux
Pour assister au Sacrifice,
Dont l'effet heureux & propice
Aux Cœurs des Amans est si doux;
Ces jeunes Dieux, pleins d'allégresse,
Charmèrent, par cent tours d'adresse,
Les yeux du Peuple & de la Cour.
Tantôt HYMEN tenoit ISMENE,
Laissant ELIZENE à l'AMOUR;
Et tantôt lui-même, à son tour,
Folâtroit avec ELIZENE.
Quelquefois tous deux embrassés,
L'Air enfantin, la Tresse blonde,
Changeant d'Armes & de Flambeau,
Ils trompoient si bien tout le monde.
Par un Spectacle si nouveau,
Que cent fois dans cette journée
On prit l'AMOUR pour HYMENÉE,
Et cent fois dans ce même Jour
On crut qu'HYMEN étoit l'AMOUR.
Le vieux Roi, Père d'ELIZENE,
Ravi de voir sa Fille Reine,
Et que ces Dieux, si bien unis,
La combloient de Biens infinis;
Songeant à sa dernière Fille,
PSICHÉ, l'Honneur de sa Famille,

Le soir, quand on fut au Festin,
Il les prit tous deux par la main;
Il fit entr'eux asseoir la Belle,
Croyant par ce Préſage heureux
Les obliger d'être pour elle
Encore mieux unis tous deux.
PSICHÉ brilloit de mille charmes,
Tous les Cœurs lui rendirent les Armes,
Et la voyant en ce moment,
Chacun devenoit son Amant.
AMOUR, sujet au Badinage.
Folâtroit, parloit, la baisoit.
HYMEN, plus discret & plus sage,
La regardoit, & se taisoit.
Leur Flâme commençoit à peine,
Que l'on en remarqua l'Ardeur,
Et menant coucher ELIZENE,
On s'apperçut de leur Froideur.
L'Epouse marchant la première,
Ils regardoient toûjours derrière
Pour trouver les yeux de PSICHÉ;
Et laissant la Cérémonie,
Si-tôt que l'Epoux fut couché,
Ils se faussèrent Compagnie.
Ainsi de deux Frères amis,
LA BEAUTÉ fit deux Ennemis.
D'abord leur Ame fut saisie;
Et de Haine, & de Jalousie;
Et se voyant Rivaux tous deux,
Chacun songea, faisant Mystère,
Aux moyens de se rendre heureux,

Sans

Sans en dire mot à ſon Frère.
HYMEN, rempli de bonne-foi,
Crut, s'adreſſant au Parentage,
Que demandant PSICHÉ, le Roi
Conſentiroit au Mariage.
Et l'AMOUR s'aſſûrant du Cœur,
Fier de ſes Traits & de ſes Charmes,
Crut auſſi que tout ſon Bonheur
Ne dépendoit que de ſes Armes.
HYMEN, rempli de ſon Deſſein,
Voit le Roi dès le lendemain,
Et demanda PSICHÉ pour Femme.
Le Roi le voyant ſans l'AMOUR,
Et craignant leur rivale Flame,
Les remit à la fin du jour,
Afin qu'un Oracle fidelle
Terminât bien-tôt leur Querelle.
Au milieu de tous les Plaiſirs,
Sur l'Aîle des jeunes Zéphirs,
Elle fut doucement portée;
Et c'eſt dans cet heureux Séjour
Que ſans Parens, ſans HYMENÉE,
Seule, contente, & fortunée,
Elle ſe rendit à l'AMOUR.
Le Dieu dans ce Lieu ſolitaire
Goûtant le plaiſir du Myſtére,
S'apperçut de tout ſon Pouvoir;
Et s'étonna de ſa Foibleſſe,
D'attacher toûjours ſa Tendreſſe
Aux loix d'HYMEN & du Devoir.
La Nuit, leur ſeule confidente,
Cacha leurs Feux d'un Soin diſcret:

Mais

Mais PSICHÉ se voyant contente,
Ne put pas garder le Secret.
Voulant que sa Sœur ELIZENE
Fût témoin de tant de Grandeur,
Elle fit venir cette Reine,
Et lui déclara son bonheur,
Ignorant encor son Vainqueur.
HYMENÉE, à cette nouvelle,
Commence de voir son Erreur;
Et par un Conseil plein d'Horreur,
Il fit tant que par elle
Il fut assûré que l'AMOUR
Voyoit PSICHÉ dans ce Séjour.
D'abord, il avertit sa Mère
Que son Frère s'étoit caché.
VENUS, instruite de l'Affaire,
S'en prit à la seule PSICHÉ;
Par plus d'un Tourment effroyable
Elle veut la faire mourir.
Le pauvre AMOUR inconsolable,
Gémissoit de la voir souffrir!
Et plein d'une juste Colère
Jura le STIX, Serment des Dieux,
Qu'il n'iroit plus avec son Frère,
Et qu'il la suivroit en tous Lieux.
Dans un état si dangereux,
Sans décider lequel des deux
PSICHÉ devoit prendre pour elle,
On lui déclare que la Belle,
Pour remettre la Paix entr'eux
Ne seroit à pas un des deux.
AMOUR, averti de l'Affaire,

Ches

Chés APOLLON se transporta,
Tant d'Amitié lui protesta,
Qu'il l'engagea dans le Mystère:
Et ce Dieu, pour plaire à ses Vœux,
Rendit cet Oracle fameux:
Que PSICHÉ, *cet Objet aimable,*
Conduite en un Endroit affreux,
Attendroit un Monstre effroyable,
Que tous les Dieux, dans leur courroux,
Avoient choisi pour son Epoux.
Le Roi, comme pieux & sage,
Obéït, quoiqu'outré de Rage.
PSICHÉ, dans la fleur de ses Ans,
Fut conduite en triste Equipage
Dans les bras du Dieu des Amans.
HYMEN, affligé de l'Oracle,
Respectant le Décret des Dieux,
La perdit, sans y faire obstacle,
La suivant les larmes aux yeux.
Et l'AMOUR, caché dans la presse,
Rioit des Pleurs & des Soupirs
Qu'HYMEN donnoit à la Princesse,
Qu'il alloit combler de Plaisirs.
Ah! que ce Dieu trouva de Charmes,
A voir l'HYMEN. plein de Douleur,
Qui donnoit à PSICHÉ des Larmes,
Qu'il ne devoit qu'à son Malheur!
La Nuit vint, PSICHÉ fut laissée
Avec la cruelle Pensée,
Qu'un Monstre l'alloit dévorer;
Mais l'AMOUR en des Lieux si sombres,
Parmi le Silence & les Ombres,

Prit

Prit le Soin de la raſſûrer.
Dans une Demeure enchantée,
D'un autre côté, l'HYMENÉE,
Et plus modeſte, & plus diſcret,
Voyant ſa triſte Deſtinée,
Ne jura pas moins en Secret,
Et ſe promit par ſa Vengéance,
De tourmenter & défunir
Tous ceux qu'AMOUR par ſa Puiſſance
Prétendroit joindre à l'avenir.
Auſſi-tôt la Troupe immortelle
Inſtruite de cette Querelle,
Mariant l'AMOUR à PSICHÉ,
Croyoit raccommoder l'affaire :
Mais les Dieux ne le pouvoient faire.
Le mot de STIX étoit lâché.
De ce Serment inviolable
AMOUR prétexta ſon Courroux ;
Et démeurant inébranlable,
Il ne voulut point être Epoux.
PSICHÉ demeura ſa Maîtreſſe,
Jamais Epoux, toûjours Amants,
Unis par leur ſeule Tendreſſe
Ils eurent de ſi doux Moments,
Qu'Amour pour tenir ſa Promeſſe
N'eut plus beſoin d'aucuns Sermens.
Il commença lors de connoître
Le doux Plaiſir d'être ſeul Maître,
Et de regner ſeul dans les Cœurs ;
Et flatté de tant de Puiſſance,
Il ne goûta plus de Douceurs
Que celles de l'Indépendance.

HY-

HYMEN d'abord dans ſon Courroux
Crut ſe rendre bien redoutable,
Donnant de ſa main un Epoux
Pour rendre un Amant miſérable.
Mais quand il vit les plus beaux Jours
Marqués de Soupirs & de Larmes,
Et que l'AMOUR venoit toûjours
Y mêler de triſtes Alarmes;
Il connut que les plus doux Nœuds,
Lorſque l'AMOUR ailleurs engage,
N'avoient que le triſte Avantage
De faire bien des Malheureux.
N'ôſant leur montrer ſa Foibleſſe,
Afin d'avoir toûjours la preſſe
A ces triſtes Solemnités,
Il ſçut inventer par Adreſſe
Ces folles Inégalités
De Rang, d'Eclat, & de Richeſſe;
Et mit encore à ſes côtés
La Raiſon, l'Honneur, la Sageſſe.
Mais l'AMOUR, malgré tant d'Appui,
Fut ſeul encor plus fort que lui.
Il rit de leurs folles Intrigues,
Dédaignant l'HYMEN & ſes Brigues,
Et loin d'en être plus ſoûmis,
Il ſe flatte de plus de Gloire
A remporter ſeul la Victoire
Sur tant de puiſſans Ennemis.
Voilà la Source infortunée
D'où nâquit la Diviſion
Qui rompit la belle Union
De l'AMOUR & de l'HYMENÉE.

Le Tems n'a fait que l'augmenter;
Tous deux appliqués à se nuire,
Et travaillant à se détruire,
Se plaisent à se tourmenter.
On ne les voit jamais ensemble.
Les Epoux que l'HYMEN assemble,
Sont à peine unis un seul jour.
AMOUR les quitte & les sépare;
Et l'HYMENÉE aussi barbare,
Si-tôt qu'il peut avoir son tour,
Sépare ce qu'unit l'AMOUR.

Que d'Ennuis, de Maux & de Plaintes,
Que de Tourmens & de Contraintes
Leur Querelle nous coûte à tous,
Et que ces Dieux par leurs Caprices
Causent de rigoureux Supplices
Aux Amans, ainsi qu'aux Epoux!

Mais HYMEN, quoiqu'il puisse faire,
Est toûjours le plus malheureux;
Tout le monde maudit ses Nœuds,
Parce qu'AMOUR leur est contraire;
Sans ce Dieu, les plus doux momens
Sont pleins de Troubles & d'Alarmes,
Et l'AMOUR seul avec ses Charmes
Suffit au Bonheur des Amans.

Profitez de cette Querelle,
Vous, que l'HYMEN fit tant souffrir
Que l'on vous vit prête à périr
Sans sa Loi pénible & cruelle;
Et pour vous venger des ce Jour,
Prenez le parti de l'AMOUR.

PETIT RESERVOIR.

LETTRE DE CESAR-AUGUSTE,

Aux Hommes mariés de la Ville de Rome.

LA petiteſſe de votre Nombre à proportion de la vaſte Etendue de notre Ville, & la quantité de ceux que des Sentiments oppoſés aux vôtres rendent dignes de Blâme, vous donnent un Droit légitime à mon Amour, à ma Reconnoiſſance, & à mes Applaudiſſements. En effet plus il y a de vicieux, plus la Vertu eſt rare, plus auſſi y a-t-il de Mérite à en ſuivre les Loix, plus ſe rend-on illuſtre en la pratiquant.

Vous seuls avez respectémes Décrets, vous seuls avez travaillé à donner à la Patrie des Citoyens, & c'est à vous seuls par conséquent que la Postérité sera redevable, si l'Empire Romain ne devient pas la proye du premier Usurpateur qui tentera de l'envahir. Animés par les mêmes Principes qui vous font agir, ses Fondateurs ont élevé la Gloire du Peuple de Rome au dessus de celle de toutes les autres Nations, par leurs soins non-seulement à le rendre vertueux, mais aussi à le multiplier. Ce n'est que par sa Durée que la Vie d'un Romain différe de celle des Dieux. Mais vous, marchant sur les Traces de vos Ancêtres, vous faites cesser en quelque sorte la Mortalité de notre Nature, en vous rendant immortels par nos Enfans. Par là sans contredit vous répondez au but de ce premier & grand Etre qui nous a tous formés; & qui ayant partagé en deux Sexes tout le Genre Humain, leur a donné un fort & mutuel Penchant à s'unir, & recompense ceux qui le suivent d'une Fertilité qui confère à notre Race cette Immortalité que le Destin a refusé à nos Personnes. Bien plus, s'il m'est permis de prouver l'Excellence du Mariage par un Argument tiré de notre Théologie Traditionelle, cet état a eû des Charmes pour les Dieux mêmes: puisque, n'en ayant pas besoin pour perpétuer leur Etre, ils en ont cependant fait Usage par nous donner une forte Preuve de l'Excellence & des Douceurs de l'Union Conjugale. Prenant donc ainsi pour Modèles les Dieux & vos Ancêtres,

les

les mêmes Honneurs que vous rendez à ceux-ci, vous les recevrez de la Postérité, parce que vous lui transmettrez l'Empire Romain, dans un état aussi glorieux que vous l'avez reçû de ceux dont vous descendez. Et quelle Ombre d'Argument, je vous prie, les Ennemis du Mariage pouroient-ils alléguer pour m'empêcher de soûtenir qu'une Epouse douce & modeste est le plus grand de tous les Biens de ce Monde, & le plus digne Objet de nos Désirs? Par ses Soins par son Oeconomie elle prévient le Dépérissement de nos Affaires Domestiques: Elle est une tendre & soigneuse Nourice pour nos Enfans: Elle est notre Joye dans la Santé: Elle nous assiste & nous soulage dans la Maladie: Elle partage notre bonne Fortune, & nous console dans la mauvaise: Elle modère & adoucit la Fougue de notre Jeune Age: Elle tempère la Gravité chagrine de notre Vieillesse. Oseroit-on nier que le Plaisir d'être Père ne soit un des plus doux que l'on puisse goûter? Y en a-t-il de plus vif que celui d'élever des Enfans, Images vivantes de nos Corps, & Tableaux de nos Ames, en qui pour ainsi dire nous nous voyons revivre? N'est-il pas bien satisfaisant, au moment que nous allons payer le Tribut à la Nature, de pouvoir remettre à un Fils les Dignités & les Biens qui appartiennent à notre Maison & que nous avons reçû nous-mêmes de nos Parens? Dans tout ce que je viens de dire je n'ai parlé que de ce que le Mariage a d'avantageux pour chacun de ceux qui le contractent; mais le Bien qui en

réſulte à cet égard, n'eſt rien au prix de celui que le Public en retire. Or n'eſt-il pas d'une Perſonne bien née de ſacrifier au Bien public ſes propres Inclinations & ſes Intérêts parculiers, ſur-tout quand ce Bien eſt ſi évident & ſi conſidérable? Le Mariage rendant un Peuple nombreux, les Terres ſont cultivées, le Commerce s'étend, les Arts & les Sciences fleuriſſent, & ceux qui meurent pour la Défenſe ou pour la Gloire de leur Patrie ſe trouvent continuellement remplacés. Recevez donc, ô HOMMES & PÈRES (car étant mariés, vous méritez ſeuls le premier de ces titres; & c'eſt avec Plaiſir qu'en vous donnant le ſecond, je partage avec vous celui qui me revient en conſéquence de ma Dignité) recevez ô HOMMES & PÈRES, les Honneurs & les Recompenſes que j'ai réſolu de vous conférer, & dont il ne reviendra pas un léger Avantage à vous, & à vos Enfans. Quant à ceux de mes Sujets qui ne ſe mariant pas, ſuivent ſi mal vos Traces & celles de leurs Ancêtres, je vais leur écrire d'un Style bien différent (*), & je me propoſe de leur faire ſentir de Parole & d'Effet combien je les déſapprouve: ce qui vous convaincra d'avantage encore de la Préférence que je vous donnerai toûjours ſur eux. ADIEU.

(*) Cette Lettre paroitra dans la Feuille ſuivante, page 437.

LE

LETTRE

Ecrite par une jeune Demoiſelle Allemande, dans laquelle elle examine lequel eſt préférable, de

L'ESPRIT SANS LA BEAUTÉ,

OU DE LA

BEAUTÉ SANS L'ESPRIT.

EST-IL poſſible, ma chère Amie, que vous vous adreſſiez à quelqu'autre, pour décider une queſtion que perſonne ne peut reſoudre avec plus de facilité que vous? Il s'agit d'examiner, lequel ſeroit préférable, de l'Eſprit ou de la Beauté, ſi l'un de ces avantages excluoit néceſſairement l'autre. Mais qui peut être mieux que vous au fait de la valeur de ces deux biens? Vous les connoiſſez par expérience, & vous ſavez en quoi conſiſtent leurs différens avantages; pourquoi donc ne pas prononcer? Je vois bien ce qui vous arrête; vous craignez avec raiſon de n'avoir pas ſur ces articles toutes les lumières néceſſaires, puiſque l'Eſprit & la Beauté ſont des Biens dont on connoit mieux le prix par l'abſence, que par la poſſeſſion. Comment avec votre aimable phiſionomie vous figurer le déſagrément que

procure un visage défiguré? Avec cette pénétration, cette vivacité qui vous anime, pourriez-vous concevoir combien il est fâcheux d'avoir un Esprit bouché, borné, stupide. Non, ma chère, il n'est presque pas possible que vous imaginiez combien il est fâcheux d'être privée de l'un ou de l'autre de ces biens. Vous auriez beau nous dire que la Beauté compense la stupidité, ou que l'Esprit raccomode une figure désagréable; qui pourroit ajoûter foi à votre décision? L'on regarderoit avec raison votre sentiment sur ce sujet, comme celui de Sénèque qui Prêchoit toûjours la pauvreté; il étoit dans l'abondance, & ne pouvoit avoir une idée juste de la misère; aussi cette abondance dans laquelle il a toujours vécu, a-t-elle rendu ses discours fort suspects: Comme lui, vous parleriez trop à votre aise pour persuader. Pour moi qu'on ne recusera pas par ce motif, je vais vous dire ce que je pense sur ce sujet. La Beauté est certainement un bien souhaitable; aussi est-il généralement souhaité; elle prévient tout le monde en notre faveur, & la prévention fait tant chez les hommes! Les yeux recommandent au cœur; l'on s'intéresse pour une belle personne & le desir de lui trouver de l'Esprit, persuade qu'elle en a; l'on est disposé à remarquer tout ce qui peut confirmer dans cette idée & à passer légérement sur ce qui en feroit rabattre. La plûpart du tems on ne s'apperçoit point combien on lui fait grace, parce que réellement ces fautes échapent. Les yeux satisfaits rendent les oreilles moins délicates, & il est

fort

fort aisé alors de contenter ceux qui nous écoutent. Il faut être extrêmement bête pour la paroitre avec un joli visage; l'expérience le prouve tous les jours.

APRÈS cela qui ne conviendroit que la Beauté est un grand article? Oui sans doute c'en est un; mais aussi avec elle s'évanouissent les illusions qu'on se faisoit sur notre compte; & elle dure si peu, tant de choses l'altèrent, le chagrin, les maladies, & le tems infailliblement. Souvent quelques années l'effacent si parfaitement qu'il faut avoir bonne mémoire pour se souvenir de ce qu'à été un joli visage: & mieux l'on a été partagé de ce côté là, plus la perte en est sensible; & puis quelle ressource? Si vous n'avez que de la Beauté vous perdez tout avec elle: Hé! voudroit-on pour le printems de l'age sacrifier le reste de la vie? Encore dans ce printems l'illusion ne sauroit durer, si vous n'avez du moins quelque chose qui ressemble à de l'Esprit; c'est-à-dire un certain jargon auquel on se fait dans le Monde, des complimens répétés mille fois, une bonne provision de lieux communs. Tout cela assaisonné d'une physionomie séduisante, d'un sourire charmant, d'une réverence placée à propos & faite de bonne grace, peut bien en imposer & faire voir de travers: gare pourtant une connoissance plus particulière. Oui assurément je me trompe, malgré cet étalage éblouissant, il ne faut point se laisser voir trop souvent pour en imposer: On s'accoûtume au beau visage, & l'on ne s'accoûtume point à lui voir manquer de pa-

role; il promettoit de jolies penſées il ne tient rien, cela eſt impardonnable : D'ailleurs il y a des occaſions où l'on eſt obligé d'écrire, & alors, adieu les graces empruntées d'un extérieur aimable ; au-lieu que beaucoup d'eſprit fait ſouvent oublier que l'Extérieur eſt déſagréable, on n'y prend pas garde ; d'heureuſes ſaillies détournent de cet examen. Il eſt vrai que toutes les préventions ſont contre vous ; il faut quelque choſe de ſupérieur pour pénétrer au travers d'une figure déplaiſante il faut du tems pour s'apprivoiſer avec elle : mais à la longue, l'extérieur beau, ou laid, ne fait plus tant d'impreſſion. De plus la Beauté ſans Eſprit ne ſera jamais préférée chez les gens qui ont quelque goût ; & doit-on rechercher l'approbation des autres ? Mais à propos, ma chére amie, je ſonge que j'ai accordé à ma Beauté dequoi ſe ſoûtenir dans les prémieres entrevuës ; ne ſeroit-il donc pas équitable de ſuppoſer ma Spirituelle, ſans ces défauts qui choquent les moins difficiles ; rien d'aimable j'y conſens, mais rien auſſi de trop rebutant. Cela poſé je me déclare en faveur de ce dernier partage ; ce qui me confirme dans ce choix, c'eſt que les plaiſirs que procurent l'Eſprit ſont de tous les tems, ils ne dépendent point des circonſtances, & c'eſt pour la vie : il n'en eſt pas de même de nos Charmes, leur régne eſt de courte durée, & pour en joüir il faut qu'ils ſoient vus & admirés : êtes-vous avec des gens que leurs ſoucis occupent, ou qui ont quelqu'autre objet dans l'imagination ; vous perdez le fruit de cette

Beau-

Beauté ſi chérie : ſuppoſez encore qu'il faille vivre à la Campagne, dans quelque lieu ſolitaire, quel profit en retirerez-vous? Mais ſur-tout ce qui m'a déterminée, c'eſt qu'il eſt doux alors de ſavoir penſer, lire, réfléchir; que je plains ceux qui n'ont jamais goûté le plaiſir de s'entretenir avec eux-mêmes, & qui ont toûjours beſoin de compagnie pour vivre ſans ennui! C'eſt pourtant là le cas de toutes celles qui ne ſont que belles; elles ne connoiſſent d'autre félicité que celle de ſe montrer, & comme il n'eſt qu'un tems pour briller par là, elles courent riſque de paſſer triſtement les deux tiers de leur vie.

LA *Préférence* DE LA VERTU *ſur les* RICHESSES

IMITATION D'HORACE.

Nullus argento color eſt &c.

DEs Métaux eſtimés qu'enſerre
Le Centre avare de la Terre,
Ennemi toûjours déclaré;
CRISPE, L'Argent, aux yeux du Sage,
Brille ſeulement par L'Uſage,
Qu'en ſçait faire un Cœur modéré.

Les Cent Voix de la Nymphe aîlée,
Par tout vanteront PROCULÉE;
Et L'Amour vraiment paternel,
Qu'au fort des plus grandes Miſères,
En lui reconnurent ſes Frères,
Rendra ſon Honneur éternel.

Celui qui, Maître de ſon Ame,
En bannit L'avarice infâme,
Règne plus ſouverainement,
Que ſi de ſes Loix redoublées,
L'Europe & l'Afrique domptées,
Portoient le Joug docilement.

En vain de la Soif qui le preſſe,
L'Hydropique, en buvant ſans ceſſe,
Eſpère calmer la Rigueur;
Il ne fera qu'aigrir ſes Peines.
Tandis qu'il aura dans les Veines,
Le Principe de ſa Langueur.

PHRAATE eſt remis ſur le Trône,
Mais de l'Eclat qui l'environne,
La Vertu connoiſſant le Prix,
Bien différente du Vulgaire,
Pour le Bonheur imaginaire,
N'aura jamais que du Mepris.

Libre

Libre d'une Baſſeſſe indigne,
Et toûjours intègre, elle aſſigne
Les vrais Honneurs, les premiers Rangs,
A ceux qui doués de Sageſſe,
Peuvent regarder la Richeſſe
Avec des Yeux indifférens.

LE TRIOMPHE D'APOLLON.

ODE.

TOI, dont la puiſſante Harmonie,
Me captive au Sacré Vallon,
Ranime mon foible Génie,
Puiſſante Lyre d'Apollon.
Venez, Yvreſſe téméraire,
Tranſports ignorés du Vulgaire,
Venez, rallumez mon Ardeur.
Raiſon, témoin de leurs Miracles,
Reſpecte les Sacrés Oracles
De la plus ſublime Fureur.

Ouï, tout cède, charmant Délire,
Tout obéït à tes Tranſports;
Tout de tes Sons, ſçavante Lyre,
Revère les puiſſants Accords.
Envain le Maître du Tonnerre,
Veut, malgré toi, frapper la Terre,
De ſes Carreaux étincellans;
Par ta Douceur enchantereſſe,
Bientôt la Foudre vangereſſe,
S'exhale en Eclats impuiſſants.

Que

Que dis-je? La Foudre s'arrête;
Tu ſçais en éteindre les Feux:
L'Oiſeau, qui porte la Tempête,
Tombe aux Pieds du Maître des Dieux.
Je le vois de ſes vaſtes Aîles,
Couvrir les Armes immortelles;
Je le vois vaincu par les Airs,
Au lieu de tout réduire en Poudre,
Dormant à l'ombre de la Foudre,
Laiſſer reſpirer L'Univers.

Connu dans les Royaumes ſombres,
Ton Pouvoir s'étend ſur les Morts;
Dans les Enfers je vois les Ombres
Prêter L'Oreille à tes Accords.
Je vois les coupables Furies,
Par tes Sons vainqueurs attendries,
Laiſſer tomber leur Feu vangeur;
Sur leurs Têtes étincellantes;
Je vois leurs Couleuvres ſanglantes,
Oublier leur noire Fureur.

ANECDOTES LITTERAIRES.

De HALLE en SAXE.

MR. MEIER *Profeſſeur en Philoſophie nous a donné un nouveau Syſtême touchant l'Ame des Bêtes, dans lequel il prouve l'Utilité de l'Examen de cette Matière; il y traite quatre queſtions.* 1. *Si*

1. *Si les Bêtes ont une Ame.*
2. *Quelles Facultés & Vertus on leur peut attribuer avec certitude.*
3. *S'ils ont de la Raison?*
4. *S'ils l'ont déjà pendant cette Vie, ou s'ils l'auront après la Mort.*

QUANT *à la première Question, Mr.* Meier *l'affirme, & refute à cette occasion* Descartes *& ses Disciples.*

IL *croit par rapport à la seconde demande, que les Bêtes ont des facultés inférieures à celles, dont les Ames des Hommes sont douées.*

QUANT *à la troisième Question, l'Auteur dit qu'il y a des Bêtes, qui montrent un certain dégrè de Raison dans leurs Actions, mais qu'on ne peut pas dire, qu'elles la possedent toutes généralement.*

IL *tâche à ce sujet de rendre probable l'Hypothese, dont il a déjà fait mention dans un autre Traité: Que les Ames des Bêtes n'ont pas une Connoissance distincte & générale des choses, mais qu'on doit les distinguer en différentes classes par rapport aux dégrés de Raison qu'on peut leur attribuer.*

EN *traitant la quatrième Question Mr.* Meier *avance qu'elles sont sujettes à plusieurs Changements & Transmutations sur la Terre, & qu'elles parviennent par la Mort dans un état de Perfection qui mérite le nom de véritable Esprit.*

De PARIS.

MR. *de* Voltaire *à fait bâtir un Théatre dans une Sale de la Maison, qu'il occupe*

cupe, où il peut assister environ cent Personnes, pour y faire jouër ses Pieces les plus nouvelles. On a commencé par Mahomet. *Mlle.* Denis, *sa Nièce, Mr. de* Thibouville *& autres y jouent.*

VERS *à Mr. de* VOLTAIRE *& à Mlle.* DENIS.

PAR l'Artifice & l'Imposture
Mahomet séduisit les Cœurs.
Par de plus flateuses Erreurs,
Heureux Rival de la Nature,
VOLTAIRE les enchante, & fait couler nos Pleurs.
C'est à toi, digne Sang de ce Mortel illustre,
De prêter désormais à son divin Talent,
Un nouveau Charme, un nouveau Lustre:
De ranimer plus vivement
Ces tendres Feux, cet Interêt puissant,
Qu'en ses Ecrits & sur ses Traces
Font par-tout à l'envi naître le Sentiment,
Le Savoir, le Goût, & l'Amour & les Graces.
Pour moi, qui porte un Cœur toûjours prompt à sentir,
Je ne veux que vous voir, admirer, applaudir,
Et dans le transport qui le guide
Offrir à Ciceron, Zulime, Adelaïde
Le même Encens, & les mêmes Tributs
Qu'à Mahomet il a rendus.

LA *Tragédie de* Cléopâtre *est imprimée. L'Auteur dit en avoir vendu le Manuscrit* 2000 *liv. Tant pis pour l'Imprimeur.*

EPI-

EPIGRAMME *aux* MOUSQUETAIRES, *qui ont applaudi à cette Pièce, à tout rompre.*

QUAND sous le nom de CLEOPATRE
Je mis une Garce au Théatre
Messieurs, j'ai voulu plaire à vos Goûts délicats.
Aussi dois-je ma gloire à vos bruyants Eclats.
Mais pour étouffer les Cabales,
Que contre mes rares Talents,
Fomentent à l'envi l'Esprit & le Bon Sens,
Faites dans le Parterre apporter vos Timbales.

AUTRE EPIGRAMME *sur la même Pièce.*

Deux Artistes rivaux, MARMONTEL, VAUCANSON,
Font l'Honneur du Siecle où nous sommes.
Si l'un a fait siffler un *Serpent de Carton* (*),
L'autre a bien fait siffler les Hommes.

ON *trouve à* Berlin *chez* Jean Neaulme, *Libraire Privilégié du* Roy *les Livres Nouveaux Suivants:*

AVANTURES *du Chevalier de* Varvick, 2 vol. 12°. Paris 1750.

CALISTE, *où la Belle Penitente*, Tragédie Nouvelle qui a fait grand bruit, 12°. Paris 1750.

LE *Provincial à Paris*, *Comédie*, qui a fait de même grand bruit, 12°. Paris 1750.

L'HISTOIRE *du Droit Canonique*; 12°. Paris 1750.

LET-

(*) *Vaucanson a fait l'Aspic, qui empoisonne Cleopatre.*

LETTRES *ſur le Teſtament du Cardinal de Richelieu*, 12°. Paris 1750.

LES *Songes du Preintems*, 12°. Paris 1750.

LES *Amadis des Gaules reduit en Abrégé* 4 vol. 12°. Paris 1750.

LETTRES *Turques*, en 2 vol. 12°. Paris 1750.

L'HISTOIRE *Générale, Civile & Naturelle*, en 15 vol. 12°. Paris 1750.

J. Neaulme, *débitera inceſſament les* Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Brandebourg, *Seconde Partie, contenant le Regne de Fréderic I., Roy de Pruſſe, avec deux Diſſertations, l'un ſur la Réligion & l'autre ſur les Mœurs des Peuples du Brandebourg*, 12°. cette Edition ſera auſſi belle & auſſi correcte que la *Premiére Partie*.

Le même Libraire, donnera dans ce PETIT RESERVOIR. La Traduction d'une feuille PÉRIODIQUE que s'imprime à Londres intitulé, THE RAMBLER. Ouvrage charmant.

ERATA *dans l'Origine de la Critique.*

Pag. 374. lig. 11. *de pavôts, de feuilles de Cyprès*, liſez *& de feuilles de Cyprès.*

Ibid. lig. 13. *Ouvrage du travail &c., allumée*, liſez, *Ouvrage du travail & allumée.*

Pag. 375. lig. 22. *de ces défauts*, liſez, *quelqu'un de ces défaut.*

Ibid, lig. 29 & 30. *des pavôts, des feuilles de Cyprès & quelques goutes*, liſez, *des pavôts & des feuilles de Cyprès, quelques goutes.*

Pag. 376. *la ravager*, liſez, *ravager.*

PETIT RESERVOIR.

DISCOURS

sur le principe, & l'effet de la

POËSIE,

Prononcé

PAR MR. L'ABBE' YART,

de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Roüen.

LA Poëſie eſt un Art ſi connu, & ſur lequel on a tant écrit qu'on craindra peutêtre qu'un diſcours ſur cette matiére ne ſoit une répétition des ouvrages des anciens & des modernes, & ne ſerve qu'à multiplier nos écrits, ſans augmenter nos connoiſſan-

ces. Cependant on n'a point encore épuiſé ce ſujet, & parmi ce grand nombre de Poëtiques ſçavantes que chaque ſiécle a produites, il n'en eſt peut être pas une qui ait fixé le principe de la Poëſie.

Dire qu'elle eſt une imitation de la nature par les divers objets qu'elle peint, un plaiſir pour l'oreille par l'harmonie du langage qu'elle parle, & un encouragement à la vertu par les belles actions qu'elle célébre; c'eſt expliquer ſes plus brillantes qualités, ce n'eſt pas la définir elle même; c'eſt marquer ce qui peut contribuer à ſa perfection; ce n'eſt point aprofondir ſon principe.

Les uns l'ont fait conſiſter dans le génie, les autres dans l'enthouſiaſme. Les premiers ont dit que le génie eſt une diſpoſition naturelle, & une certaine aptitude à cultiver la Poëſie avec facilité & avec ſuccès; mais cette diſpoſition & cette aptitude ſont encore de ces qualités occultes dont on a obſcurci la Littérature, comme la Phyſique: cette facilité n'eſt point vraye; les plus grands Poëtes ont fait des Vers difficilement; ce ſuccès n'offre aucune idée claire, & préciſe à l'eſprit; comment donc connoître la Poëſie puiſque l'on ne connoit pas même le génie qui la produit?

Les autres ont ſoutenu qu'elle conſiſtoit dans un mouvement extraordinaire de l'ame, dans une eſpèce de fureur divine, en un mot dans l'enthouſiaſme; & que les Poëtes devoient être inſpirés comme les Sybilles: mais cet enthouſiaſme ne convient qu'à un très-petit nombre de Poëmes. Il n'y a au-

à aucun rapport entre les transports impétueux d'une imagination ardente, & la saillie légére d'une Epigramme, la naïveté d'une Fable, & les autres genres qui ne demandent qu'une foible émotion.

QUEL est donc ce feu créateur que la nature allume dans l'ame des Poëtes? Quel est ce principe intérieur qui porte la chaleur & la lumiére, dont ils sont animés, dans le cœur de ceux qui lisent leurs ouvrages?

HORACE a dit & tous ceux qui ont écrit sur la Poësie l'ont répété, que quand un Poëte veut émouvoir, il faut qu'il soit ému; que ce n'est pas assez que les Poëmes soient beaux qu'il faut qu'ils plaisent, & qu'ils se rendent maîtres des mouvemens de notre ame. Ces préceptes sont essentiels; mais les Sçavans les ont confondus avec des préceptes moins importans; aucun d'eux n'en a fait le principe fondamental de la Poësie & ne les a appliqués à tous ses genres.

C'EST de ces préceptes épars dans toutes les Poëtiques, que je tire la définition de la Poësie. Je dis d'abord que c'est un art sublime qui par un langage harmonieux représente des objets qui excitent les passions; mais pour en donner une idée plus juste, il faut distinguer le principe qui la fait naître de l'effet qu'elle produit; il faut la considérer dans l'ame des Poëtes qui parlent son langage, & dans l'ame de ceux qui l'entendent. Dans les uns le sentiment est le principe de la Poësie; & dans les autres, il en est l'effet: c'est-à-dire, que les Poëtes doivent être nés avec une ame susceptible des

passions que la nature les destine à peindre, & ne representer aucun objet de quelque genre de Poësie que ce soit, qui ne puisse exciter quelque passion.

Je laisse aux Physiciens le soin de rechercher dans la délicatesse des organes, dans la rapidité des esprits animaux, dans la vivacité & l'ardeur du sang, dans la température de l'air, les causes physiques des passions; quelles que soient ces causes, leurs effets sont constans: nous apportons tous en naissant le germe des passions auxquelles la nature doit nous assujettir pendant le cours de notre vie.

Ce germe se développe insensiblement à mesure que nous avançons en âge, & en connoissances. Les Poëtes plus sensibles, & plus animés que les autres hommes, sont susceptibles des passions les plus vives: quand l'ardeur de la jeunesse ne leur permet plus de les renfermer au fonds de leur cœur, ils sont impatiens de les produire au grand jour; la prose est trop languissante pour eux, ils begayent des Vers au sortir du berceau, comme un de nos grands hommes l'a dit de lui même (*).

Un jeune Poëte ne connoit pas toujours distinctement l'espèce de passions avec lesquelles il est né; quelquefois il ignore le genre le plus propre à l'exprimer. Le grand Corneille ne soupçonnoit pas qu'il fut Poëte avant qu'une beauté dont il fut épris lui eut inspiré des Vers. Racine s'égara d'abord en mar-

(*) *Mr. de Voltaire.*

marchant sur les pas de Corneille, en traitant l'espèce de Tragique auquel la nature ne l'avoit pas destiné. Quinault erra longtems sur le Parnasse avant de trouver la route qui devoit le conduire au sommet, & d'un des derniers Poëtes Comiques, il devint le premier des Lyriques.

QUAND un Poëte s'est connu lui même, quand il a découvert son genre, il s'y attache avec une joye qu'il n'avoit pas encore sentie; les travaux les plus pénibles ne lui coutent plus rien; il en est recompensé par le plaisir d'exciter lui même ses passions, de remuer son cœur, de se causer à lui même de la tendresse, de la joye, des allarmes, & de jouïr le premier de l'émotion qu'il prépare à ses Lecteurs.

VOILÀ ce que fait la nature; elle n'enfante point les Poëtes à proprement parler, puisque la Poësie est un art inventé par les hommes, mais elle leur donne la sensibilité qui fait les Poëtes.

IL n'en est point qui ne soit né avec quelque passion dominante; vous la distingués au naturel avec lequel elle est exprimée. Le langage du cœur est original. Tout Poëte qui décrit son caractere interresse. Tous les grands hommes se sont peints dans leurs Vers.

UN Auteur vraîment Chrêtien, si d'ailleurs il a acquis le talent de la versification, parle de la Religion avec une ardeur & un respect qui éleve l'ame. Un Poëte tendre peint l'amour avec les plus aimables couleurs. Un Poëte malin flatte la malignité

du cœur de l'homme. Un Poëte noble dans ſes ſentimens les reſpire dans tout ce qu'il écrit; ſes portraits, ſes caracteres, ſes héros ſont l'éloge de la vertu.

SI quelques Poëtes n'ont eu que de foibles ſentimens pour la Religion, & ſi cependant ils ont réuſſi dans des Odes, ou d'autres Poëſies ſacrées, ils travailloient ſur un fonds étranger; ils ornoient de rimes les Pſeaumes & les Cantiques des Prophétes. S'il y a eu des Poëtes tendres dans leurs Vers, & chaſtes dans leurs mœurs, ils n'en étoient pas moins paſſionnés; leurs paſſions étoient dans leur cœur, ils les ont conſervées pour leurs ouvrages. Si d'autres ſans être nés malins, ont fait des Satyres & des Epigrammes, ils n'ont fait que de vains efforts pour paroitre méchants. Enfin les Poëtes qui n'ont point eu dans l'ame des ſentimens nobles, & vertueux, n'en ont point eu de véritables dans leurs Poëmes; ils ont exprimé des ſentimens qui n'étoient point à eux; ils étoient peutêtre élevés; ils n'étoient point grands, ils n'étoient point originaux.

IL n'y a proprement de Poëtes originaux que ceux qui peignent leur fierté comme Corneille; leur ſenſibilité comme Racine; leur naïveté comme la Fontaine; leur haine du ridicule comme Molière; leur goût pour le plaiſir comme Chapelle & Chaulieu. Tous les Poëtes dont on ne connoit point l'ame dans leurs Vers, ſont rampans, ou précieux dans leurs ſentimens; imitateurs ſerviles, & froids verſificateurs.

CEPENDANT la nature ne ſe borne pas à agir

à agir sur les Poëtes immédiatement & par elle même; elle veut encore qu'ils l'étudient dans les Auteurs qui l'ont connuë; elle les invite secretement à ranimer leurs passions par l'étude des Poëtes, des Peintres, des Philosophes, des Historiens qui les ont représentées; elle leur ouvre les yeux sur le monde, sur ce théatre immense où elles jouent tant de rôles, où elles prennent tant de formes; sur ce tableau toujours renaissant, d'où l'on peut tirer des copies toujours nouvelles, toujours orginales; mais surtout elle les presse de rentrer en eux mêmes, d'étudier les mouvemens de leur cœur, de puiser dans cette source féconde, d'approfondir les causes, d'expliquer les ressorts des passions humaines, & d'en juger par leur sentiment, & par leur expérience. Leur cœur préparé par la nature, éclairé par l'étude, échauffé par la réflexion ne tardera point à s'enflammer; c'est de ce feu qui brule un Poëte au dedans de lui même, que sortent ces expressions vives, ces discours éloquens, ces caracteres animés avec lesquels il fait parler, & agir ses héros.

MOLIERE, né avec cette joye maligne que le ridicule de ses contemporains excitoit en lui, l'augmentoit encore par le commerce fréquent qu'il avoit avec eux, & par la lecture d'Aristophane, de Plaute, & de Terence.

BOILEAU nourissoit sa haine pour les mauvais Poëtes, & son envie extreme de donner des préceptes, dans les écrits d'Horace; il y fortifioit son caractere, il y puisoit

ſoit ſon talent. L'Art Poëtique & les Satyres du Poëte Latin ont contribué à l'Art Poëtique & aux Satyres du Poëte François.

LA ſenſibilité vive de Racine étoit ranimée par l'étude aſſidue des Poëtes Grecs, & des Ecrivains ſacrés; il ne pouvoit les lire ſans reſſentir un enthouſiaſme dont il n'étoit pas le maître; leurs traits ſublimes étoient autant d'étincelles qui tomboient dans ſon cœur, & qui y portoient le feu. Il devoit Andromaque & Phædre à Euripide; Eſther & Athalie aux Prophétes.

AVANT que Corneille eût peint la fierté Eſpagnole, & la grandeur Romaine, avec cette nobleſſe qui le caracteriſe, il avoit lû les Hiſtoriens Eſpagnols, & Latins; il avoit médité leurs Poëtes, & ſurtout Lucain & Senéque dans leſquels il retrouvoit ſon élévation & ſa force. Les grands hommes étendent autant leur cœur que leur eſprit, & multiplient leurs ſentimens comme leurs connoiſſances.

MAIS faut-il qu'un Poëte ſoit né avec toutes les paſſions qu'il repreſente? Falloit-il que Corneille fut à la fois le Cid, Cæſar, & Polieucte? que Racine fut Mithridate, Neron, & Britannicus? non ſans doute. L'ame des plus grands Poëtes eſt bornée, ils ne peuvent pas avoir dans le même degré toutes les paſſions; mais du moins ils doivent avoir une ſenſibilité générale, une ame ſouple, ſi j'oſe parler ainſi, & ſuſceptible de toutes les impreſſions que les objets que leur offre leur imagination peuvent faire ſur eux: s'ils ne ſont pas capables de s'elever aux

aux plus hautes vertus, ou de tomber dans les vices odieux qu'ils ont à repreſenter, ils doivent du moins être pénetrés d'eſtime pour les unes, & d'averſion pour les autres. Corneille n'avoit pas l'ame de Cornelie; mais l'admiration que ce grand Poëte avoit pour la vertu héroïque lui a fourni les ſublimes couleurs dont il a peint cette Romaine. Racine n'avoit pas le cœur de Narciſſe, mais l'horreur qu'il avoit pour le crime lui a ſuggéré les traits affreux dont il a caracteriſé ce corrupteur de Neron.

Aussi la ſenſibilité eſt-elle la mere de l'invention. Comme un homme animé par la vengeance ou l'amour, employe tous les moyens qui peuvent le conduire à ſes fins; un Poëte né ſenſible imagine toutes les reſſources que ſon art peut lui fournir, pour repréſenter ſous toutes leurs faces les paſſions dont il eſt ému.

La ſenſibilité eſt peutêtre le génie même, auquel on a donné tant d'éloges, & que l'on n'a encore connu que confuſément. Un Poëte qui n'a que des affections languiſſantes, des paſſions tranquiles, des idées fines, un jugement froid & peſant, qui ne peut que retourner les penſées des anciens, répéter les expreſſions des modernes, travailler ſur des plans uſés, qui n'offre rien de ſingulier, de nouveau, d'interreſſant, eſt, dit-on, ſans génie. N'eſt-il pas plus évident qu'il n'a point cette ſenſibilité qui tient plus du caractere, que du jugement; du cœur, que de l'eſprit; & de l'ame qui ſent, que de l'ame qui penſe?

QUAND les organes ſont ſouples, deliés, le ſang vif & ardent, les eſprits libres & rapides, la Poëſie eſt dans toute ſa force; quand les organes deviennent durs, le ſang refroidi, les eſprits embarraſſés, la Poëſie eſt ſans vigueur. Cependant le ſentiment n'eſt parfait, que dans un âge également éloigné des tranſports aveugles & impetueux d'une jeuneſſe trop vive, & des penſées timides & lentes d'une vieilleſſe trop tranquille; le ſentiment doit être proportionné aux objets qui l'excitent, & aſſujetti aux régles que la raiſon préſcrit; il eſt autant imparfait quand il néglige les préceptes de l'art, que quand il ne ſuit point les mouvemens de la nature. Commme il a ſon enfance, ſa maturité, ſa vieilleſſe dans chaque Poëte, il a auſſi ſes différens âges chez les peuples qui ont cultivé la Poëſie. Remontons à l'origine de cet art, ſuivons-le dans ſes progrès, conſiderons-le dans ſa fin, ſon hiſtoire eſt l'hiſtoire du ſentiment.

LES anciens habitans de la terre n'avoient ni le deſſein d'imiter la nature, ni le don d'inventer l'art, ni le projet de flatter l'oreille; leur langage n'étoit dépendant d'aucune meſure, ni aſſervi à aucune régle, & leur Poëſie ne conſiſtoit qu'en ſaillies qui n'étoient diſtinguées de la proſe que par leur vivacité.

LES premiers hommes ſortis des mains du Créateur firent éclater leurs tranſports à la vuë de ſes bienfaits; leurs priéres furent leur prémiere Poëſie, la Religion qui animoit leur cœur, étoit le ſeul ſentiment qui

les

les inſpiroit; la grandeur de ce ſentiment croiſſoit avec l'idée que Dieu leur donnoit de lui même.

LES paſſions égarerent enſuite les anciens peuples de l'Egypte, & de la Grece : Inſpirés par l'amour & le vin, abandonnés à leur yvreſſe, ils frappoient la terre de leurs pieds, ils pouſſoient des cris de joye dont le ſentiment formoit les ſons, & dictoit les paroles. Ainſi la Danſe, la Muſique, & la Poëſie eurent les mêmes commencemens. La Danſe n'étoit qu'une démarche vive, & précipitée; la Muſique une déclamation variée par des tons; la Poëſie une proſe rapide & coupée. La Danſe peignoit les paſſions par ſes geſtes, la Muſique par ſes ſons, la Poëſie par ſon langage.

MAIS enfin la Poëſie ſacrée, & profane, & tous les arts ſe perfectionnerent : les Moyſes, les Jobs, les Davids, les Prophetes pénétrés du feu ſacré de la Religion, repandirent ſur elle une lumiére plus majeſtueuſe; ils en ſoutinrent la dignité par une Poëſie noble dans ſes expreſſions, ſublime dans ſes penſées, pompeuſe dans ſes figures, grande dans ſes ſentimens.

LES Homeres, les Pindares, les Sophocles, joignirent à une ame féconde en ſentimens, toutes les graces de l'eſprit, toutes les beautés du langage, toutes les reſſources de l'art. Virgile & Horace plus animés, & plus ſenſibles que les anciens Poëtes Latins, mais plus ſages dans leurs expreſſions, & plus judicieux dans leurs idées, porterent à leur tour la Poëſie Latine à ſa perfection.

ENFIN notre Poëſie après avoir été long-

tems

tems imparfaite, devint ſous le regne de Louis XIV. le triomphe du ſentiment, mais du ſentiment épuré, ennobli, perfectionné; jamais on ne vit plus d'élégance dans les Vers, plus d'invention dans les ſujets, plus d'habilité dans l'exécution : mais jamais le ſentiment n'avoit parlé un langage plus touchant; l'eſprit ne fit que polir le Vers, le ſentiment les anima.

LA décadence de la Religion chez les Juifs entraina celle de la Poëſie ſacrée; la barbarie des Grecs, cauſée par la tirannie de leurs Rois, affoiblit leur ſenſibilité pour les beaux arts; la moleſſe des Romains enerva leur ſtile, & la corruption des mœurs cauſa la corruption du goût. Qu'il eſt à craindre aujourd'hui que l'art ne l'emporte encore ſur la nature, & que l'eſprit n'excluë bientôt le ſentiment. Le ſtile précieux, les penſées recherchées, les diſſertations Métaphyſiques s'emparent de notre Poëſie, & s'introduiſent dans tous les genres : le ſentiment qui devroit être partout ne ſe trouve nulle part. Oppoſons-nous à ce torrent qui commence à ravager la République des Lettres; joignons-nous au petit nombre des Ecrivains nobles, & naturels qui ſoutiennent encore le goût; vengeons le ſentiment par des critiques judicieuſes, par des préceptes, & ſurtout par des exemples.

IL ne s'agit point ici de louër ni de blâmer la Poëſie; elle eſt indifferente pour le bien, & le mal, le vice, & la vertu, pour la fauſſeté, ou la vérité des faits: ſon devoir eſt de peindre, celui du Poëte eſt de choiſir des images qui inſpirent le ſentiment.

QUAND

QUAND un Poëte eſt perſuadé, il perſuade; quand il eſt ému, il excite l'émotion, & la fait paſſer de ſon cœur dans l'ame de ceux qui recitent ou qui entendent reciter ſes Vers. „ Comme l'aimant attire „ une aiguille, & lui communique encore „ ſa faculté d'en attirer d'autres, ainſi, di„ ſoit Montagne, l'inſpiration ſacrée des „ Muſes ayant prémierement agité le Poë„ te à la colére, au deuil, à la haine, & „ hors de ſoi où elles veulent, frape encore „ par le Poëte l'Acteur, & par l'Acteur tout „ un peuple.

QUE ſeroit-ce en effet qu'une Tragédie qui ne cauſeroit ni tendreſſe, ni terreur, ni pitié; qu'une Comédie qui n'exciteroit point notre joye, par la repréſentation du ridicule; qu'une Ode qui ne nous raviroit point l'ame, par des tranſports ſublimes; qu'une Elégie qui ne nous feroit point verſer de larmes; qu'une Satyre qui ne nous communiqueroit ni indignation ni mépris pour les vices?

QUELQUE élégante que fut la verſification de ces Poëmes, quelque bien imaginé que fut leur deſſein, quelque bien conduit que fut leur plan, quelle impreſſion feroient-ils ſur nous? On les pourroit comparer à ces hommes ſans caractere, qui n'ayant ni vices ni vertus, n'affectent point notre amour propre, & ne font ſentir leur preſence que par l'ennui qu'elle cauſe. Telles ſont encore les perſonnes dont la beauté attire les regards, mais qui n'ayant aucun mérite réel font bientôt regretter le préjugé qu'on

qu'on avoit eu pour elles, & plaiſent d'autant moins qu'on s'attendoit qu'elles plairoient d'avantage.

LA Peinture qui frappe les yeux par un brillant coloris, une ordonance ingénieuſe, un deſſein correct, mais qui ne préſente aucun objet interreſſant par lui même, eſt admirée des connoiſſeurs. La Muſique dont les ſons harmonieux flattent l'oreille par la beauté des voix, & des inſtrumens, & par l'imitation des bruits inanimés qui ſe font dans la nature, ſans cependant porter dans l'ame aucune émotion, ſera écoutée attentivement des maîtres de l'art. Le premier mérite de la Peinture, & de la Muſique eſt de plaire, aux yeux par l'éclat des couleurs, & de flatter l'oreille par l'harmonie des ſons; mais il n'en eſt pas ainſi de la Poëſie, elle n'affecte pas les ſens autant que la Peinture & la Muſique, elle ne s'y borne pas, elle ne ſe ſert du plaiſir dont elle chatouille l'oreille, que comme d'un moyen plus ſûr de toucher le cœur.

LA Peinture, & la Muſique ne ſont jamais plus belles que lorſqu'en obſervant les régles de l'art elles font ſur nous des impreſſions profondes. La Peinture eſt admirable dans les Tableaux de le Brun; la Muſique eſt ſublime dans les Operas de Lully; parceque ces deux grands hommes n'ont employé les couleurs, & les ſons que pour inſpirer le ſentiment; ils ont atteint la perfection de leur art par la ſeule expreſſion des paſſions.

SI tous les beaux Arts ſemblent faits pour notre cœur, il n'en eſt point qui doive y faire

faire une ſimpreſſion plus profonde que la Poëſie; il eſt ſon unique objet, & ſon véritable juge. Un Poëme n'eſt parfait qu'autant qu'il l'émeut dans le degré précis dont il doit l'émouvoir.

LES Chanſons naiſſent de tous les plaiſirs, & les inſpirent tous.

LA Fable entre dans les paſſions que les actions des animaux font ſoupçonner en eux, & que les anciens donnoient aux Nymphes qu'ils diſoient être revetues de l'écorce des arbres. Nous reconnoiſſons, & nous ſentons nos paſſions dans celles des animaux, & des plantes; la cruauté du Loup nous inſpire de l'horreur pour les tirans, la douceur de l'Agneau nous attendrit pour les malheureux, la Grenouille qui s'enfle nous fait mépriſer la fierté.

LE Poëme Didactique interreſſe autant pour des Etres matériels & inanimés que pour des Etres animés, & vivans; il les perſonifie, il les rend ſenſibles; ainſi Virgile nous repréſente un eſſain d'abeilles comme une republique laborieuſe & floriſſante.

LE Poëme Epique raſſemble toutes les paſſions: c'eſt un édifice immenſe, où toutes les régles, & la beauté de l'art ſont obſervées; tout y eſt grand, & majeſtueux; toutes ſes parties ſont diſtribuées avec autant de proportion que de variété; elles offrent des ornemens toujours nouveaux qui ſe ſuccédent avec le plus bel ordre; les yeux ſont toujours ſatisfaits & l'admiration toujours ſoutenuë.

LES Odes ſacrées ne ſont jamais ſi touchantes,

chantes, ni si sublimes que quand le Poëte est pénétré des augustes vérités qu'il chante; il n'y a que le cœur qui puisse toucher le cœur; il n'y a que le cœur qui puisse l'élever jusqu'à Dieu.

LE sentiment prend la forme de tous les genres dans lesquels on le fait entrer; il est saillie dans l'Epigramme, délicatesse dans le Madrigal, naïveté dans la Fable, joye dans les Chansons, douleur dans les Elégies, sincérité dans la Satyre, enthousiasme dans l'Ode, religion dans les Poësies sacrées, terreur & pitié dans les Tragédies, malice & badinage dans les Comédies, émotion pour la beauté de la nature dans le Poëme Didactique, étonnement & admiration pour les plus grands objets dans le Poëme Epique.

HEUREUX les hommes qui sont capables de sentir tous les charmes de la Poësie; plus heureux les Poëtes qui employent le pouvoir suprême que leur art admirable leur donne sur le cœur humain, à la gloire de la Religion, à l'utilité de leur patrie, au profit des moeurs, & qui font aimer la Poësie pour faire aimer la vertu.

On trouve chez Jean Neaulme, *Libraire Privilegié du* Roi *à* Berlin, *une Comédie de* N. Destouche, *intitulé* l'Homme Singulier, *en cinq Actes en vers* 8°. *laquelle ne se trouve point dans ses Oeuvres en* 4 *vol.* 12°. *Le même Libraire, débite aussi les* Lettres de Ninon l'Enclos, 8°.

PETIT RESERVOIR.

LETTRE DE CÉSAR AUGUSTE,

A ceux de ROME qui ne sont pas mariés.

SEN vous adressant cette Lettre, je me trouve dans plus d'un embaras. D'un côté je ne sais de quelle manière vous qualifier, & de l'autre je me vois contraint de ne pas me livrer aux sentiments, que j'ai d'ordinaire quand je parle à des Romains. Dites-moi, je vous prie, comment vous voulez que je vous appelle? Vous traiterois-je d'*Hommes*? Mais par où prouvez-

vous que vous l'êtes? Vous nommerai-je *Citoyens?* Mais votre conduite tend à dépeupler cet Empire. Enfin, vous donnerai-je le nom de *Romains*? Mais vous semblez avoir pour but de l'abolir. Jugez d'ailleurs de la douleur que je dois ressentir, moi qui ai toujours aimé à haranguer des Assemblées de Romains, d'avoir aujourd'hui à écrire à un si grand nombre d'entr'eux, qui n'ont égard ni à la volonté des Dieux, ni à la reconnoissance qu'ils doivent à ceux qui, leur ayant donné la vie, leur ont imposé par-là même l'obligation de faire à d'autres le même présent, & de prévenir par ce moyen l'extinction de la posterité & tout à la fois du nom & de la gloire du Peuple de Rome. Car enfin, que deviendra, si tout le monde vous imitoit, la race entière du genre humain? Assurement, si tel étoit l'effet de votre mauvais exemple, vous seriez coupables d'un meurtre universel. Et prenez-y garde: c'est-là le succès le plus favorable que vous puissiez attendre de votre conduite insensée; puisque, si le contraire arrive, c'est-à-dire si personne ne veut vous imiter, (comme sans contredit aucune personne raisonnable ne le fera) vous deviendrez les objets de la censure & de la detestation du reste des hommes. Or comment justifier une conduite qui, si elle est suivie, détruit tout, & si elle ne l'est pas, attire une haine générale & un mépris universel? Nous punissons sévérement les Voleurs, les Sacrileges, & les Meurtriers: cependant le Vol, le Sacrilege, le Meur-

tre

tre, & tous les crimes les plus monstrueux perdent plus de la moitié de leur noirceur, quand on les compare aux votres. Vous êtes coupables d'une espèce de Parricide, en refusant de suivre les loix de la Nature qui vous pressent de perpétuer votre race. Vous êtes coupables d'impiété à l'égard de vos Ancêtres, dont vous travaillez à abolir la mémoire. Vous êtes coupables de Sacrilege envers les Dieux immortels. Vous les empêchez, autant qu'en vous est, de manifester leur pouvoir dans la production de vos semblables. Vous les privez de la plus excellente de leurs offrandes, de celle qui leur est la plus agréable, savoir la *Nature humaine*; & par ce seul acte vous renversez tous leurs Temples & tous leurs Autels, & vous detruisez entièrement leurs Villes qui sont composées d'hommes, & non d'édifices vuides & déserts. Avez-vous jamais songés à ce que le grand & bienheureux Fondateur de notre Empire, l'Illustre *Romulus*, doit penser de vous; à l'indignation que lui doit couter votre dessein de vivre dans le célibat s'il le compare avec sa naissance? Et que diront de vos principes, ceux qui lui aidérent à bâtir cette Ville, si les Vierges Romaines continuent à être les objets de vos mépris. Ils enleverent celles d'une Nation étrangère pour avoir par leur moyen de la postérité; & vous, ce qu'ils ne purent obtenir qu'en combattant, vous le refusez, quoiqu'il vous soit offert à Rome sans aucun risque. Ne devez-vous pas rougir en pensant au brave

Curtius qui expoſa ſa vie pour préſerver celle des femmes des Romains ? Pouvez-vous ſans honte vous rappeller *Herſilie*, qui ayant ſuivi ſa fille à Rome y inſtitua les rites ſacrés du Mariage ? Songez que, quand nous fimes la guerre aux Sabins pour conſerver nos femmes, ce furent ces femmes même conjointement avec leurs Meres qui s'interpoſerent entre les deux Nations ennemies, calmerent leur rage & les obligerent par de tendres inſtances à mettre bas les armes, & à s'aſtreindre par les ſermens les plus ſolemnels à ne faire plus déſormais qu'un ſeul peuple confédéré. Tous ces nœuds ſi étroits, tous ces engagements ſi ſacrés vous travaillez à les rompre & à les diſſoudre. Et ſous quels ſpécieux prétextes, par quelles puiſſantes raiſons, je vous prie ? Sans doute, pour pouvoir vivre à la maniere des Veſtales. Si cela eſt, penſez-y bien. En prenant leur chaſteté pour modèle, vous devez-vous ſoumettre, ſi vous la violez, à la même peine que ſubiſſent celles de ces Vierges qui enfreignent leurs Vœux (*). Ceci, je m'aſſure, vous paroitra beaucoup trop ſévere ; mais vous ſavez que dans des cas deſeſpérés, tels que celui dont il s'agit, un Chirurgien habile applique des Cauſtiques pour ſauver ſes patients. Si ce que je dis vous offenſe, mettez fin à une conduite qui me force à m'exprimer en termes ſi desagréables, & penſez que, ſi ma Lettre vous fait de la peine, votre procedé ne

(*) Elles étoient enterrées vives.

ne nous en fait pas moins à moi & à tous les vrais Romains. Que ſi au contraire j'ai réuſſi à vous toucher, repentez-vous & connoiſſant, comme vous le devez depuis longtems, mon humeur douce & facile, ceſſez d'être les objets de mes reproches, & devenez ceux de mes louanges. J'en appelle à vous mêmes. Ai-je jamais négligé aucun des moyens qu'un Legiſlateur ſage & équitable doit mettre en œuvre pour le maintien des loix. Je ne ſuis pas le premier qui ait pris ſoin que le Mariage ne fût point negligé. Les Loix Romaines ont fait une particulière attention à cet article, dès la fondation de la Republique. Il ſeroit long & ſuperflu de vous rappeller les divers Décrets que le Senat a fait depuis dans la même vuë. Quant à moi, j'ai aggravé les peines de ceux qui y contreviendront, & augmenté les recompenſes des Citoyens, qui aimeront aſſez la Patrie pour ſe ſoumettre à cet égard aux loix. Ces recompenſes & ces peines ſont telles deſormais que ce motif ſeul doit faire impreſſion quand il n'y en auroit aucun autre. Eſt-il poſſible que vous y ſoyiez inſenſibles, que vous oſiez continuer encore l'indigne train de vie que vous avez mené juſqu'à préſent, & agir toûjours comme ſi vous ne faiſiez point partie de la République? Ne croyez pas nous en impoſer; on ne ſait que trop, que vous ne vous ſervez du beau prétexte de Célibat que pour ſatisfaire plus librement votre incontinence, & que vous préferez les embraſſements trompeurs d'une Proſtituée, aux tendres &

sincères caresses d'une Epouse chaste & modeste. J'ai prévenu, dans mes Décrets, toutes les difficultés que l'âge ou la différence des Conditions pourroient faire naitre. Je vous ai permis de vous unir à des Vierges dans toute leur fleur. Je n'ai defendu qu'aux seuls Patriciens, d'epouser des filles d'Affranchis, afin que ces Mariages fussent autorisés par la Loi; si l'amour ou d'autres vuës portoient à en contracter de pareils. Vous qui vous vantez de devoir votre origine à l'ancienne tige des Romains; vous qui comptez parmi vos Ancêtres les *Valerius*, les *Quinctius*, & les *Julius*; voulez-vous abandonner la Ville à la possession des Grecs & des Barbares? Ou mettrai en liberté les Esclaves & appellerai-je nos Alliés pour la peupler, & pour nous donner cette Postérité que vous refusez de produire? J'ai honte, j'ai honte de le penser & beaucoup plus d'être obligé de l'écrire. Abandonnez donc enfin ces principes insensés & destructifs, qui ne peuvent tendre qu'à la ruïne totale de cette Ville, en faisant tarir la source qui renouvelle les habitans que la guerre & les maladies lui enlevent. Au reste, ne me dites pas que l'état, & les suites du Mariage sont accompagnés des soins d'embaras. Car où est le bien sans melange, & les plus grands ne sont-ils pas précisément ceux qui nous exposent aux chagrins les plus vifs? Sur ce pied-là il n'en est aucun que nous dussions rechercher, puisqu'il n'est pas possible d'arriver au moindre degré de bonheur ou de vertu sans bien des soins, pour le rechercher-

chercher, pour l'acquérir, & pour le conſerver. C'eſt ce qu'il n'eſt pas néceſſaire de prouver, outre que cela m'entraineroit dans une longueur que j'evite. Avoüant donc que le Mariage a ſes peines, je ſoutiens que, ſi on les compare aux avantages qu'il procure, on trouvera qu'ils l'emportent de beaucoup, outre ceux qui en reſultent naturellement, les prérogatives que j'y ai attachées, & pour une petite partie desquelles bien des gens riſqueroient leur vie, ces prérogatives doivent, ce me ſemble, vous engager puiſſamment à m'obéir. O mes Concitoyens! (car je me flatte qu'après ce que je vous ai dit, vous ne balancerez plus à vous rendre dignes de ce titre, de ceux d'Hommes, de Romains, & de Peres) O mes Concitoyens, ſi je me ſuis vû forcé à vous faire des reproches, ne les attribuez point à un motif de haine, enviſagez-moi au contraire comme un Ami affectionné, qui ne peut être ſatisfait que lorſqu'il verra des Copies Vivantes de vous mêmes dans des rejettons iſſus de vous, & que nos maiſons, remplies d'une nombreuſe lignée, vont vous approcher des Dieux avec vos femmes & vos enfans, nous vivrons tous enſemble étroitement unis, & contribuant chacun à l'avantage du Public, nous y trouverons le notre propre. Ne manquerois-je pas aux devoirs du Gouvernement qui m'eſt commis, ſi je ſouffrois que votre nombre diminuât ſans ceſſe? Me montrerois-je le Pere de la Patrie ſi je permettois que vous ne lui donnaſſiez point d'enfans? Si donc vous

voulez que je me perſuade que vous m'aimez ſincerement comme vous le prétendez, & que vous m'avez qualifié de Pere non par flatterie mais par reſpect, devenez, ſans tarder davantage, Epoux & Peres, afin que partageant ce nom avec moi, je puiſſe le porter avec juſtice & ſans en rougir. ADIEU.

ELOGE DE MARQUÈS

petit Epagneul, venu d'Eſpagne.

PAR MR. DE FONTENELLE.

SCAVEZ-VOUS avec qui, Philis, ce petit Chien
Peut avoir reſſemblance?
La choſe eſt aſſez d'importance.

POUR percer le Mistère, & vous y faire jour,
Examinez *Marquès*, ſon Humeur, ſa Figure;
Mais enfin cette Enigme eſt-elle trop obſcure?
Vous rendez-vous? Il reſſemble à l'Amour.

A l'A-

A l'Amour, direz-vous! la comparaiſon cloche,
Si jamais on a vû comparaiſon clocher,
Un Chien avec l'Amour! Et bien, il faut tâcher
D'en faire un Parallele exact, & ſans Reproche.

Marquès ſur vos genoux a mille Privautés,
Entre vos Bras il ſe loge à toute heure,
Et c'eſt-là que l'Amour établit ſa demeure,
Lors qu'il eſt bien reçû par vous autres Beautés.

On voit *Marquès* ſe mettre aiſément en colère,
Et s'appaiſer fort aiſément;
Connoiſſez-vous l'Amour? voilà ſon Caractère,
Il ſe fâche & s'appaiſe en un même moment.

Afin que votre Chien ait la Taille mieux faite
Vous le traitez aſſez frugalement;
Et le pauvre *Marquès*, qui fait toujours diète,
Subſiſte, je ne ſçai comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver de Subſiſtance,
Vous ne lui ſervez pas un ſeul Mets nourriſſant,
Et s'il ne vivoit d'Eſpérance,
Je crois qu'il mourroit en naiſſant.

Avec ce petit Chien vous folâtrez ſans ceſſe,
En folâtrant ce petit Chien vous mord :
On jouë avec l'Amour, il badine d'abord,
Mais en badinant, il vous bleſſe.

Loin de punir ce petit Animal,
Ne rit-on pas de ſes Morſures?
Encor que de l'Amour on ſente les Bleſſures,
A l'Amour qui les fait, on n'en veut point de Mal.

On veut qu'un Chien ſoit tel que, quand il vient de naître,
Et de peur qu'il ne croiſſe, on y prend mille ſoins :
Il ne faut pas en prendre moins
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous careſſez *Marquès*, parce qu'il eſt Petit;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable:
Un Petit Amour divertit,
S'il devient trop grand, il accable.

Mais j'entens que *Marquès* ſe plaint du mauvais tour
Que lui fait ma Muſe indiſcrete.

Ah!

Ah! vous me ruinez, vous gâtez tout, Poëte,
Dit-il en me faiſant reſſembler à l'Amour.

L'Amour n'eſt pas trop bien auprès de ma Maîtreſſe,
Si vous ne le ſçavez, elle l'a toûjours fui,
Et c'eſt aſſez pour perdre ſa Tendreſſe,
Que d'avoir par malheur du rapport avec lui.

En mon état de Chien j'ai l'ame aſſez contente,
Je ſuis heureux par cent bonnes raiſons;
J'ai bien affaire, moi, que vos Comparaiſons
Viennent troubler ma Fortune préſente.

Ah! mon pauvre *Marquès*, ce ſeroit grand Pitié,
Qu'après avoir quitté pour elle Père & Mère,
La Patrie, aux grands Cœurs toûjours aimable & chère,
Tu te viſſes diſgracié
Pour une cauſe ſi legère.

Non, cela ne ſe peut, fais valoir tes Appas;
Caraſſe-la, tiens toi ſans ceſſe entre ſes Bras,
Et loin qu'elle te ſoit cruelle,
Parce qu'avec l'Amour on te voit du Rapport,
Fais que l'Amour trouve Grace auprès d'elle,
Puiſqu'il te reſſemble ſi fort.

ANEC-

ANECDOTES LITTÉRAIRES DE PARIS.

LE *P. Jesuite* Patouillet *continuë, après la mort du P. du Halde, les* Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangéres. *Ce Pere ne cede en rien à son savant Prédécesseur, & le surpasse même.*

LA *nouvelle collection renferme six Lettres.*

LE *Jesuite* Attiret, *Auteur de la première Lettre & Peintre de l'Empereur de la Chine, dont il fait grand cas, fait l'Eloge d'une magnifique Maison de Campagne de son Maître, située dans le voisinage de* Pecking. *Selon lui il n'y a pas un Palais au monde comparable à celui-ci. Il se pourroit fort bien, qu'il ait un peu exagéré la matiére, car les P. Jesuites deviennent insensiblement Chinois dans ce Païs, par le long séjour qu'ils y font, ce que le P.* Attiret *avouë lui même dans la même Lettre p.* 32. Depuis que je suis à la Chine, *dit-il*, ma Vuë & mon Goût sont devenus Chinois.

LA *Seconde Lettre est du Jesuite* Margat, *qui nous donne une Idée des Eglises Françoises Catholiques dans l'Isle* St. Domingue. *Il nous apprend que la Colonie & le Commerce y sont devenus fort florissants depuis vingt ans.*

LA 3me *Lettre fait mention du Jesuite* FAUGRE, *qui fut fait prisonnier l'an* 1744. *par un Capre Anglois (dont on vante beaucoup*

*coup la Politesse & le bon Traitement) à la Prise & Destruction d'*Oyapoc *petite Forteresse Françoise à Cayenne.*

ON *trouve dans la* 4me *une Rélation circonstanciée de la Grande Persécution des Chrétiens à la Chine, qui commença l'an* 1746.

LE *Père de l'Empereur d'aujourd'hui avoit déjà défendû à ses Sujets, d'embrasser la Réligion Chrétienne, & envoya tous les Apôtres de la Religion Catholique à* Macao, *ne voulant les souffrir que dans la seule Capitale* Pecking; *mais ils sont rentrés clandestinement sous le Regne d'à présent dans toutes les Provinces de l'Empire.*

LE *Viceroi de la Province* Fokien *a recommencé la Persécution l'an* 1746. *sous prétexte que les Dominicains entretenoient une Correspondance dangéreuse avec les Espagnols dans les Isles Philippines, & aujourd'hui les Chrétiens sont haïs dans tout l'Empire ; on les cherche partout pour les mettre en prison, & les Prêtres doivent, ou se cacher, ou se sauver avec grand danger à* Macao, *où ils sont en sûreté sous la Protection des Portugais.*

ILS *ont décapité l'Evêque de* Mauricastro, *qui avoit prêché pendant* 30. *ans à la Chine; on a étranglé dans les Prisons* 4. *Dominicains l'an* 1746. *& deux Jesuites l'an* 1748. *Les Jesuites de la Cour, d'entre lesquels sont deux peintres, que l'Empereur estime infiniment ne peuvent pas arrêter le mal.*

LEUR *Chef le P.* Chalion, *qui avoit un grand Ascendant sur l'esprit de l'Empereur, mourut malheureusement dès le commencement de la Persécution. L'Empereur lui-même est tombé dans une fâcheuse Mélancolie, causée*

par

par la mort de l'Impératrice favorite & du Prince héréditaire, maladie qui le rend dur, fâcheux & sanguinaire; il ne se possede plus quand cette maladie prend le dessus, & signe sans reflexion tous les Arrêts de Mort, qu'on lui présente.

ON *laisse en repos les Jesuites, qui sont à* Peking *& à la Cour. Ils ont dans cette Ville trois grandes & magnifiques Eglises, & y font des Proselites tant qu'ils peuvent. La raison en est, que l'Empereur ne veut pas perdre ses Peintres, Horlogers, Fondeurs de canons, Architectes, Astronomes & faiseurs d'Almanac, qui sont tous Jesuites.*

LE *P.* Chauseaume, *Auteur de cette Lettre, ne perd pas le Courage en cette occasion. Le feu, dit-il, s'allume facilement à la Chine, mais on l'éteint plus aisément qu'en Europe. La Cour aura bien-tôt des autres affaires sur les bras, & laissera les Chrétiens en repos.*

LA 5me *Lettre, dont le P.* Cœurdoux *est Auteur, traite de la maniére de peindre les Toiles, chez les Indiens. Il y a ajoûté une Estampe qui répréjente la Plante* Chayaver, *dont ils se servent pour cet usage. Mr.* Poivre, *dont on a ajoûté la Lettre à celle du P.* Cœurdoux, *croit que c'est la même que* Tournefort *nomme* Gallium album vulgare; *mais le P.* Cœurdoux *en doute à cause que les Herboristes affirment que la plante* Chayaver *a des plus longues racines, que le Gallium.*

LE *P.* Lozano *traite dans la 6me Lettre du Tremblement de Terre, qui fut fatal à la Ville de* Lima *dans le* Pérou, *& au Port* Kallao *l'an* 1746. *Il ne resta de toute la Ville, que* 25. *Maisons, qui furent encore endommagées,*

gées, & Kallao *fut entiérement submergé. De* 7000. *habitans qui y demeuroient, il n'y en eut que* 100. *qui eurent la vie sauvée.*

LE *P. Jesuite* Patouillet, *qui nous a donné ces six Lettres, commence cet Ouvrage par une Lettre Préliminaire de sa façon qui mérite qu'on y fasse attention. Nous en rendrons compte une autre fois.*

DE LONDRES.

J. BARROW *vient de donner au Public un Ouvrage considérable in* 4to, *qui a pour titre :* Navigatio Britannica. *L'auteur enseigna autrefois les Mathematiques sur la Flotte. Il y comprend tout ce qui concerne la Navigation tant par rapport à la Théorie, qu'à la Pratique, comme la Geométrie plane & Sphérique, l'Astronomie, la Véritable figure de la terre, la Comparaison des Globes terrestres d'avec les Mappes Monde, la manière de faire des bonnes Cartes Marines, de la Nature des Cours & des Rivieres dans la Mer ; la Déclinaison de l'Aiguille Aimantée, & les difficultés, qui en résultent dans le calcul du Cours d'un Vaisseau, la manière d'y tenir le Journal sans confusion, une Description des Instrumens Nécessaires pour la Navigation, les moyens de trouver les Cycles, les Epactes, les Fêtes Mobiles, les heures du Flux, & la manière de faire une table Générale du Flux & du Réflux, l'Usage des Logarithmes, tangentes & secantes, &c.*

ALLEMAGNE.

IL *paroît depuis peu un brochure intitulée :* Reflexions philosophiques sur l'Origine des Animaux, *très digne enfant de son Pere Mr.* de

de la Mettrie. *L'Auteur pousse dans ce petit ouvrage les sentimens de Lucrece à son plus haut degré, & soutient hardiment, que l'origine de hommes, des animaux & des tous corps figurés, n'est que l'effet du hazard. Les hommes, dit-il, tirent leur origine de la terre: la raison, pourquoi elle n'en produit plus, est, qu'elle est trop vieille, de même comme une vieille poule ne pond plus des œufs.*

AU *commencement, la terre produisit les hommes très-imparfaitement, il leurs manquoit tantôt une partie, tantôt une autre; mais tous ces hommes imparfaits ne restérent pas en vie, on en trouve encore un reste dans les monstres, où ils manquent fort souvent des parties très considerables du corps humain. Mr. de la Mettrie dit, que la terre a été long tems en travail avant que de perfectionner l'œil; mais dès qu'il existoit, qu'en faire, si non que de s'en servir pour voir? Enfin le hazard est devenu si savant, qu'il a réussi à produire notre machine à penser, c'est-à-dire le cerveau.*

MAIS *la question est comment les premier homme, se sont-ils nourris? Notre Lucréce moderne se trouve un peu embaraſſé à repondre à cette question. Selon lui le premier homme avoit son œuf dans la terre, & s'en tira comme un enfant nouvellement né. L'Auteur dit, que l'homme étoit dans ce tems-là plus robuste, & qu'un animal le nourissoit. Plusieurs de cette race mourirent bientôt après, & il en restoit un très petit nombre en vie, qui multiplia l'espèce. Opinion impie & extravangante, qui ne merite pas d'être refutée.*

PETIT RESERVOIR.

ESSAI

DE

DAVID HUME

SUR LA

POLYGAMIE ET LE DIVORCE,

Traduit de l'Anglois.

LE Mariage étant un Engagement libre formé d'un consentement mutuel, dont le but est la propagation de l'espèce, il est évident, que les conditions de cet Engagement peuvent varier autant qu'en aucun autre Contract où ce même consentement mutuel sera requis, pourvû qu'aucune de

ces conditions ne soit contradictoire avec la fin principale.

L'HOMME en s'unissant à la femme, s'oblige envers elle, suivant les *termes* (*) de son Engagement, à procréer des Enfans: & il est obligé par les Loix de la Nature & de l'Humanité de pourvoir à leur subsistance & à leur education. S'il remplit ces deux devoirs, on ne le peut taxer, ni d'injustice ni d'offence. Et quant à son Contract de Mariage & à la méthode qu'il veut suivre pour pourvoir à la subsistance de sa famille, cela est absolument Arbitraire, & il faut être bien superstitieux pour s'imaginer que toute condition de Mariage puisse être uniforme & ne puisse admettre différentes formalités. Si les Loix humaines ne restreignoient pas notre liberté naturelle, chaque différent mariage differéroit autant l'un de l'autre qu'aucun autre contract ou marché quelconque.

COMME les circonstances varient, les loix doivent pareillement varier; & nous trouvons qu'en différent tems & en différens lieux elles ont imposé différentes conditions à l'important Engagement dont nous parlons. A Tonquin c'est l'usage des Matelots lorsque les Navires sont entré dans le port, de s'y marier pour le tems qu'ils y demeurent; & dans ces Engagemens précaires & de courte durée, ils sont assurés de la plus scrupuleuse fidélité de la part de leurs Epouses aussi

(*) Ces *termes* se trouvent dans la Liturgie Angloise.

aussi bien que de leur exactitude à remplir tous les autres devoirs du Mariage.

J'Ai lû, je ne me rappelle pas dans quel Autheur, que la République d'*Athenes*, ayant perdu beaucoup de monde par la Peste & par la Guerre, pour réparer plus promptement les désordres que ces deux fleaux avoient causés, permit à chaque Homme d'avoir deux Femmes. *Euripide* eut le malheur d'en épouser deux laides & hargneuses. Il fut si tourmenté par leurs criailleries & par leurs jalousies qu'il en conçut une antipathie invincible contre tout le Sexe. C'est le seul Autheur Dramatique, & peut-être le seul Poëte à qui on puisse faire un pareil reproche.

Dans l'agréable Roman qui a pour titre l'*Histoire des Sevarambes*, l'Auteur introduit un grand nombre d'Hommes & quelques Femmes échapés d'un naufrage, abordant une Isle déserte, le Capitaine (du nombre de ceux qui s'étoient sauvés) pour prévenir les querelles & le désordre, régla leurs Mariages. Il choisit d'abord pour lui la Femme qui lui parut la plus aimable, les Officiers Subalternes eurent *une* femme à *deux*, & les moindres de l'Equipage *une* à *cinq*. De cette maniére tous les hommes furent pourvus. Le plus habile Législateur auroit-il pu dans de pareilles circonstances faire de Reglement plus juste & plus sage?

Les Anciens Bretons formoient entr'eux des Mariages d'une espèce bien singuliere, & dont il n'y a d'exemple chez aucun au-

tre peuple. Peut-être que dans ces Siécles Barbares leur sureté commune les y a obligés. Quoi qu'il en soit, ils formoient des Sociétés sans être fixés à aucun nombre; dix, douze, ou davantage se lioient étroitement ensemble, & pour cimenter cette union ils prenoient un égal nombre de femmes en commun; & les enfans, qui leur naissoient, étoient reputés appartenir à la Société, & ils étoient nouris, entretenus, & élevés, à fraix communs.

LA Nature, ce grand Légiſlateur, a prescrit les Loix qui reglent les Mariages des Créatures inférieures, & ces Loix sont sagement variées suivant leurs différens besoins. Chez ceux qui trouvent aisément à nourrir leurs petits & à les mettre en sureté, les prémiers embrassements terminent le Mariage. Le Mariage de ceux qui ont plus de peine à pourvoir à ces premiers besoins de leur progéniture, subsiste jusques à ce que leurs petits soyent en état de se pourvoir eux-mêmes, après quoi le nœud se rompt, & laisse aux parties la liberté de contracter de nouveaux engagements. Mais la Nature ayant doué l'homme de Raison, elle n'a pas reglé si exactement chaque article de son Contract de Mariage; Elle lui a laissé la liberté de l'ajuster lui-même suivant sa prudence & suivant les diverses circonstances où il se peut rencontrer. Les Loix Municipales font un supplement à la prudence de chaque individu, & servant de frein à nôtre liberté nous obligent à faire céder notre Intérêt particulier à l'avantage public. Tout Reglement

insti-

institué sur ce sujet peut être également licité, & conforme aux Loix de la Nature, quoiqu'ils ne soient pas tous également convenables, ou avantageux à la Société.

LES Loix peuvent permettre la Polygamie dans le Levant, le Divorce chez les Grecs, & chez les Romains; ou lier l'homme pour toute sa vie à une seule femme, comme chez les Européens modernes. Examinons ce que chacune de ces Institutions a de bon & de mauvais.

CEUX qui deffendent la Polygamie peuvent alléguer que c'est le seul moyen de rémédier infailliblement aux désordres occasionés par l'amour; de reprimer ses fureurs; & de délivrer l'homme de l'esclavage, auquel cette violente passion l'assujettit. Par ce moïen seul, l'homme peut reclamer son Droit à la Souveraineté. Ce n'est qu'en satisfaisant nos appetits, que nous pouvons rétablir le Regne de la Raison sur nos ames, & par conséquent notre autorité dans nos familles. L'homme comme un Monarque mal affermi sur le Trone, est incapable de soutenir son Authorité contre les Ruses, & les Intrigues de ses Sujets, il est obligé de les armer, les uns contre les autres, & ne devient absolu que par les Jalousies réciproques de ces femmes. *Diviser pour regner*, c'est une Maxime universelle; & c'est par la négligence de cette Regle que les Européens subissent une esclavage beaucoup plus rude & plus ignominieuse, que les Turcs ou les Persans, qui sont, à la vérité, soumis à des Souverains Despotiques, mais qui gouvernent dans leurs maisons avec une authorité absolue. Que

diroit un Turc sortant de son Serail où tout tremble devant lui, s'il voyoit Silvie à sa Toilette, entourée de cette troupe de Petits-Maîtres & de Godelureaux, dont elle reçoit l'encens, & les homages? Il la prendroit sans doute pour une Reine puissante & absolue, environnée de ses Gardes, de ses Esclaves, & de ses Eunuques.

D'AUTRE côté ceux qui combattent la Polygamie, raisonnant avec plus de fondement, prétendent que cette Souveraineté des Hommes est une usurpation, qui détruit cette approchante, pour ne pas dire cette entiére Egalité que la Nature a mise entre les deux Sexes. Par les Loix de la Nature nous sommes les Amans, les Amis, les Protecteurs du Beau Sexe. Voudrions-nous céder de si douces épithétes, pour les titres barbares de Maîtres & de Tirans?

EN quelle qualité croyons-nous gagner par cette Usurpation? Sera-ce comme Amant, ou comme Epoux? Comme Amant: mais l'Amour n'est plus qu'une vaine Idée, & ces jours (les plus doux de la vie) qui se passent à *galantiser* celle dont on voudroit vaincre la résistance, ces jours si précieux aux Amants, n'existeront plus, si la femme a perdu la liberté de disposer d'elle même, & si elle est vendue & achettée, comme le plus vil animal. L'Epoux y trouvera aussi peu son compte. Il y a trouvé l'admirable secret *d'enerver* toutes les parties de l'Amour, excepté la Jalousie. Il n'y a point de Roses sans Epines, mais il faut être Archi-fou pour jetter la Rose & ne garder que les Epines,

JE

Je n'alleguerai pas, comme favorable à nos coûtumes Européennes, la Remarque que fit *Mehemeth Effendi* dans son Ambassade à Paris. Nous sommes bien fous nous autres Turcs, disoit-il, nous faisons de grandes dépenses, & nous nous donnons bien des soins pour entretenir un Serail dans nos maisons; les Chrétiens s'épargnent tout cet embarras & trouvent leur Sérail chez leurs voisins. La Vertu reconnue de nos Dames Angloises, les sauve sans doute de pareilles imputations; & le Turc, quelque grand Turc qu'il puisse être, est obligé de convenir qu'aucune Invention n'a autant contribué à civiliser les Nations & à polir les Hommes que le commerce des femmes.

Les coûtumes Asiatiques sont aussi contraires à l'Amitié qu'à l'Amour. La Jalousie exclut tout commerce intime & familier avec ses semblables. Un Jaloux n'ose recevoir un ami dans sa maison ni à sa table, de peur de procurer un Amant à ses femmes. De-là par tout le Levant chaque famille retirée chez soi semble habiter un autre Etat que ses Voisins; & je ne m'étonne pas que Salomon, vivant de cette maniere enfermé avec ses sept cent femmes & ses trois cent Concubines, sans avoir un seul ami, ait déclamé si pathétiquement contre les vanités du monde. S'il avoit essayé de n'avoir qu'une Femme ou qu'une Maitresse; peu d'amis; nombre de compagnons; il auroit trouvé la vie un peu plus agréable. Otez-en l'Amitié & l'Amour,

Je donne pour rien tout le reste.

POUR rendre la Polygamie encore plus odieuſe, refléchiſſons ſur les funeſtes Effets que la Jalouſie, qui en eſt une ſuite, produit, & ſur la dure contrainte où elle oblige le Beau Sexe. Dans le Levant il n'eſt permis à aucun homme d'avoir le moindre commerce avec les femmes, pas même aux Medecins dans leurs maladies les plus aiguës & les plus dégoutantes, lorſque leurs deſirs ſont amortis, & qu'elles ſont incapables d'en inſpirer. Tournefort dit qu'aiant été introduit en qualité de Medecin dans le Serail du Grand Seigneur, il ne fut pas peu ſurpris de n'y voir que des Bras nuds ſortir de la muraille. Il ne comprenoit pas ce que cela vouloit dire ; mais on lui apprit que ces bras appartenoient à autant de corps malades, & qu'il n'en verroit pas davantage ; qu'il n'avoit qu'à les conſulter pour ordonner les remedes convenables aux patiens, car il ne lui ſeroit point permis d'interroger les propriétaires de ces bras ni même leurs Domeſtiques, de peur que l'aveu de quelque circonſtance délicate ne deshonorât le Sérail. C'eſt apparemment pour cette raiſon que les Médecins Turcs ſe vantent de connoître toutes les maladies & leurs cauſes par le battement du poux, comme nos Charlatans à la vûë de l'urine. Si Mr. Tournefort avoit été de cette derniere eſpèce, on ne lui auroit ſûrement pas permis à Conſtantinople de connoître de la maladie des femmes.

DANS un autre Païs où la Polygamie eſt également authoriſée, on eſtropie les femmes ;

mes; on les prive de l'usage de leurs pieds, afin qu'elles soient obligées de garder la maison. Mais ce qui surprendra le Lecteur, c'est que dans un Royaume voisin où la Polygamie n'est point permise, la Jalousie soit portée si loin qu'il est même indécent de supposer qu'une femme de qualité puisse avoir des pieds & des jambes. Les Espagnols sont jaloux des pensées de ceux qui approchent leurs femmes. Ils voudroient prévénir, s'il leur étoit possible, d'être deshonoré par l'impudicité de l'imagination. Lorsque la Reine, mere du Roi deffunt, se rendit à Madrid, elle passa par une petite Ville d'Espagne, fameuse pour ses manufactures de Bas & de Gans; les Magistrats du Lieu crurent ne pouvoir mieux temoigner leur respect & leur joye à leur nouvelle Reine qu'en lui offrant un petit échantillon de leur savoir faire. Le Major-Dome qui conduisoit la Reine, reçut gracieusement les Gans, mais il jetta avec indignation les Bas contre terre, reprimandant sévèrement les Magistrats d'avoir commis une aussi grossière indécence. Sachez, leur dit-il, que la Reine d'Espagne n'a point de Jambes. La jeune Reine qui n'entendoit l'Espagnol que très-imparfaitement, & qui avoit été souvent effrayée par les Historiens des funestes effets que la jalousie produit en Espagne, s'imagina qu'à son arrivée on devoit lui couper les jambes, & pria, en pleurant amèrement, qu'on la ramenât en Allemagne, par ce que sûrement elle ne survivroit pas à l'operation; & ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on parvint à

l'appaiſer. On dit que Philippe IV. rit de bon cœur pour la premiére fois de ſa vie lorſqu'on lui fit le Recit de cette Scene. Mais ſi on doit ſuppoſer que les Eſpagnoles n'ont point de jambes, quel jugement porterons-nous des Dames Turques? Il faudra ſuppoſer qu'elles n'ont point d'Etre du tout: & c'eſt ſans doute ſur cette ſuppoſition qu'on regarde chez ces peuples comme un trait de groſſiéreté & d'indécence de parler à quelcun de ſa femme. Il eſt vrai que parmi le monde extrêmement poli de l'Europe, il eſt du bel air de ne point parler de ſa femme: mais ce n'eſt par aucun motif de Jalouſie, je crois plûtôt que c'eſt de peur d'en parler trop. Le Preſident de Montesquiou allégue une autre raiſon de cette coutume polie, c'eſt, dit il, qu'en parlant de ſa femme on craint de le faire devant des gens qui la connoiſſent mieux que nous.

PUISQUE nous avons rejetté la Polygamie & que nous donnons la preférence à la coutume Européenne qui ne permet qu'une femme à chaque mari, il nous reſte à conſidérer quelle durée nous donnerons à leur union; & ſi nous approuverons les Divorces volontaires, en uſage chez les Grecs & chez les Romains. Voici les raiſons que peuvent alleguer ceux qui panchent de ce côté-là. Combien de fois ne voyons-nous pas après le mariage le ſujet le plus leger faire ſucceder le dégoût & l'averſion à l'amour? Combien de fois l'incompatibilité d'humeur & de goûts n'engendre-t-il pas la diviſion & la haine? le temps bien loin d'addoucir ou de guérir le mal,

mal, l'augmente. L'Animosité croit. Les querelles naissent. On en vient aux injures & aux reproches sans espérance de reconciliation. Séparons des personnes qui n'étoient point nées l'une pour l'autre. Chacune pourra rencontrer dans un nouvel Engagement une humeur plus assortie à la sienne. Quelle dureté d'obliger des gens à vivre dans des liens, serrés à la vérité par l'Amour, mais que la haine a brisés.

Le Divorce est non seulement un Remede infaillible pour extirper toute haine & toute animosité domestique, mais il est un Préservatif qui en empeche la naissance, & c'est le seul secret pour conserver à l'amour cette vivacité première cause de l'union des Epoux. L'homme veut être libre. L'idée même de contrainte l'effarouche. Voulez vous le forcer à faire une chose, même de son choix & dont il fait ses délices? Ses inclinations changent subitement & il deteste ce qu'il chérissoit. Si pour l'avantage de la Société on nous défend de jouir dans la Polygamie de cette charmante varieté si delicieuse en Amour, qu'on ne nous défende pas au moins le Divorce si essentiellement nécessaire. En vain veut-on nous alleguer que nous avons eu la liberté du choix avant que de nous engager. J'ay eu le choix de ma prison, à la vérité: mais quelle triste consolation si c'est toûjours une prison!

La Suite dans le N°. suivant.
page 469.

ANEC-

ANECDOTES LITTERAIRES.

Upsal en Suede.

Mr. Nordholm *nous a donné une Dissertation, dans laquelle il traite du* Jempteland *sa patrie, dont le Titre est:* Jæmteland Diurfänge. *L'Auteur dit: Que la terre y est propre pour l'agriculture, qu'on y trouve des mines, des cristaux, des lacs & des forêts. Les lacs y sont en grand nombre, bien qu'on n'en voye ordinairement que* 2. *où* 3. *sur les Cartes de Geographie.*

La *circonference en est de* 700. *Milles d'Allemagne où il y a* 41. *paroisses. Il s'étend fort au long sur la Chasse de cette Province. En parlant de l'Elan, il dit, qu'on le prend le plus souvent dans une atrape, que les habitans de ce Païs nomment* Lée, *faite d'un fil d'archal fort épais, qui se lache dès que l'animal marche dessus, & fait entrer un fer long & pointu dans son corps. On le prend aussi dans des fosses faites exprès, de la même façon qu'on prend les Loups. Dès que la bête est prise, on en donne une bonne portion au Ministre, & le Chasseur mange le reste, où on le fume. On prend aussi les Ours avec la* Lée. *Les Loups y sont en grande quantité, & font beaucoup de tort aux Elans, qu'ils poursuivent aussi long tems que leurs forces le permettent, n'en pouvant plus ils se reposent, &, l'E-*

l'Elan auſſi : Dès que le Loup à ratrappé ſes forces, il fait derechef lever l'Elan, dont les nerfs ſe ſont roidis par la longue courſe, de la ſorte qu'il ne peut pas échaper à ſon ennemi.

UN *certain animal, nommé* Jerf, *y eſt fort commun. Ce nom ſignifie* Vorace, *parce qu'il devore le manger en ſi grande quantité, qu'on croit qu'il ne digére pas, mais qu'il le rend en entier. Il puë affreuſement. On y trouve beauconp de Renards. Le Caſtor y conſtruit ſa maiſon comme en Canada ; elle conſiſte en quatre étages, & eſt ſi bien voutée par en haut, qu'elle dure juſqu'à cent ans, bien qu'elle ſoit faite des pierres ſi peu propres à la maçonnerie, que les hommes ne pourroient jamais s'en ſervir. Dès que l'eau commence à croître, il quitte le prémier étage & monte au ſecond, & ainſi du reſte.*

ON *prend les petits Gris & les Martes Zibelines dans une eſpèce de Souriciére.*

LES *Cignes paſſent tous les ans au mois de Mars par cette Province en grande quantité, mais ils ne s'y arrêtent pas.*

LONDRES.

THOMAS FREWEN *Chirurgien à Rye, a donné au public :* Practice and Theory of Inoculation with an account of its Succeſs. *Il y décrit la maniére la plus utile pour faire l'inoculation de la petite Verole.*

IL *eſt néceſſaire, dit-il, de préparer la perſonne pendant 6. ſemaines avant que de faire l'opération, par l'ethiops mineral, par une cure de lait, & par des Saignées.*

L'EN-

L'ENDROIT *le plus propre pour cela eſt le même où l'on met ordinairement les cautéres, c'eſt-à-dire au bras. La plus petite goute de ce venin, fût-elle à peine viſible, eſt ſuffiſante pour cela. Après l'avoir miſe ſur de la charpie, on l'applique à la petite playe, qu'on a faite exprès pour cela. Il vaut mieux de prendre la petite verole, quand elle eſt parvenuë à ſa maturité. Elle garde ſon venin pendant quelques jours, & la lancette, dont un Chirurgien s'étoit ſervi pour ſaigner quelqu'un, qui avoit cette maladie, a été infectée par-là.*

ON *remarque ſix jours après l'inoculation, de la chaleur & d'autres Symptomes de la petite Verole dans les malades, & en huit jours ils ſont gueris, car la petite verole inoculée eſt la plûpart du tems de la bonne ſorte. Si les Symptomes ſont vehemens, alors on peut ordonner une Saignée, ou lavement & autres petits remedes. D'ailleurs la cure ne conſiſte, qu'à boire grande quantité d'eau, & il faut bien prendre garde de s'abſtenir de toute boiſſon qui cauſe de la fermentation, & de la viande.*

SI *par malheur le mal devient dangereux, alors il faut réïterer la ſaignée, donner du nitre, & un peu d'opium. Le 7me ou 8me jour on applique un veſicatoire, & on a ſoin d'entretenir le ventre libre. L'Auteur cite pluſieurs cas où cette methode lui a réuſſie.*

IL *faut avoir grand ſoin de l'inciſion qu'on a fait, & tenir la petite playe propre autant que cela ſe peut. En obſervant ſes regles, il n'en a perdu qu'un ſeul de 300. qui avoit négligé les remedes Purgatifs & Deterſifs.*

De FRANKFORT & de LEIPZIG.

ALEXANDRE VOLCK, *Greffier & Advocat de la Régence à Budingen, a fait imprimer chez H. L. Brœnner un ouvrage très remarquable contre les Herrnhuters* 1750. *en six dialogues, dont le titre eſt :* Das entdekte Geheimnis der Bosheit der Herrnhutiſchen Secte. *Ceux, qui juſqu'à preſent ont voulû excuſer les erreurs des Herrnhuters & leur chef, en diſant que ces gens agiſſoient de bonne foi, & qu'il n'y avoit que leur entendement qui étoit en défaut, verront par la lecture de cet écrit, que la Herrnhuterie eſt abominable & perverſe, qu'elle foule aux pieds la véritable Religion, renverſe les bonnes mœurs & eſt contraire aux regles d'une bonne Police.*

LE *contenu de ce Traité juſtifie parfaitement bien le titre, & prouve que la Secte Herrnhutienne n'eſt qu'un miſtère d'iniquité. L'Auteur nous apprend entre autres choſes les uſages des Herrnhuters dans leurs mariages, & la contrainte des conſciences que le Comte de Sintzendorf a établie en cette occaſion; il découvre que le ſort, qu'on employe en fait de mariage, peur ſavoir la volonté de notre Seigneur, n'eſt qu'une ſupercherie, dirigée par les deſſeins, & l'intention du Comte, lequel unit fort ſouvent des perſonnes qui ne ſe ſont jamais vû, ni connus. Il fait voir les ordures & la ſaleté de la conſommation des dits mariages, & met au jour les raiſons cachées qu'ils ont de ſoutenir, que les Femmes n'appartiennent pas proprement aux Maris, mais*

que

que les derniers n'habitent avec elles que comme Procuratores Christi. *Il dit que le Comte n'est qu'un fourbe, qu'il pille la* Heilands-Casse, (*caisse du Seigneur*) *un plagiaire ou voleur d'hommes, & l'accuse d'une conversation très suspecte avec son Anne Nitschmannin &c.*

IL *y a des fortes raisons pour prouver la verité de tout ce que l'Auteur nous apprend. Il n'est éloigné que d'une demi lieuë de* Herrnhaag, *où le Comte a sa résidence. Il cite outre cela les écrits des Herrnhuters, & surtout les deux derniers appendices de leur Livre de Cantiques; il allegue des histoires circonstanciées de sa propre expérience, & en d'autres il nomme les Personnes, qu'elles regardent, & s'offre d'en donner des preuves juridiques par des temoins irreprochables. Une chose, qui doit faire grand plaisir aux véritables adorateurs de Dieu, se trouve dans le cinquième dialogue; c'est que le concours à Herrnhaag n'est plus si grand comme autrefois par ce que plusieurs adhérents du Comte commencent à s'appercevoir du mistére d'iniquité.*

On *trouve chez* Jean Neaulme, *Libraire Privilegié du* Roi *à* Berlin, *une Comédie de* N. Destouche, *intitulé* l'Homme Singulier, *en cinq Actes en vers* 8°. *laquelle ne se trouve point dans ses Oeuvres en* 4 *vol.* 12°. *Le même Libraire, débite aussi les* Lettres de Ninon l'Enclos, 8°.

PETIT RESERVOIR.

Suite de l'Eſſai de David Hume ſur la Polygamie & le Divorce.

VOILA les raiſons qu'on peut alléguer en faveur du Divorce. Mais il me ſemble qu'on y peut faire trois objections ſans replique. Premièrement, que deviendront les Enfants après la diſſolution du mariage? S'en remettra-t-on pour leur éducation aux ſoins d'une marâtre. Arrachera-t-on ces innocentes victimes des bras d'une tendre & indulgente mere, pour les expoſer à l'indifference ou à la haine d'une Etrangere, d'une Ennemie? Cet inconvenient ne ſe fait que trop ſentir dans le Divorce auquel la nature nous a tous aſſujettis par la mort: & chercherons nous à multiplier les inconvenients en multipliant les Divorces? Authoriſerons-nous les Peres & Meres à rendre leur poſterité malheureuſe pour ſatisfaire leur moindre caprice?

En second lieu, s'il est vrai que l'homme ne désire rien avec plus d'ardeur que la liberté, & qu'il haïsse tout ce qui a l'air de contrainte, il n'est pas moins vrai qu'il se soûmet à la nécessité, & qu'il perd le gout des choses, qu'il voit qu'il est absolument impossible d'acquérir. Cela paroit contradictoire: mais qu'est ce que l'Homme sinon un Amas de Contradictions? il est cependant remarquable que des principes aussi diamétralement opposés dans leurs opérations, ne se détruisent pas toûjours, mais que l'un ou l'autre prédomine suivant que les occasions lui sont plus ou moins favorables. Par Exemple, l'Amour est de toutes les Passions la plus impetueuse & la plus capricieuse. Un moment la fait naître; un air; un geste, un rien en est l'occasion. Un autre moment, un sujet aussi frivole le detruit. Une telle Passion doit être entiérement libre; & Eloïse raisonnoit juste en refusant d'épouser son cher Abelard de peur de refroidir son Amour.

„ How oft, when prest to Marriage, have I said,
„ Curse on all laws, but those which love has
„ made?
„ Love, free as Air, at sight of human Ties,
„ Spreads his light Wing, and in a moment
„ flies."

Combien de fois, pressée de me joindre à vous sous le joug de l'Hymenée, n'ai-je pas répondu que je détestois toute loi hors celle de l'Amour? Ce Dieu libre comme l'air, dès qu'on veut le con-

contraindre, étend ſes ailes legeres & s'envole.

L'AMITIE eſt d'une autre trempe. C'eſt une affection paiſible, conduite par la Raiſon & cimentée par l'Habitude. Elle prend ſa ſource dans le Rapport d'Humeurs & d'Inclinations, & dans les ſervices mutuels qu'on peut s'être rendus. Elle eſt incapable de jalouſie & de ſoupçon. Elle n'eſt point ſujette à ces accès de froid, & de chaud, qui cauſent un tourment ſi agréable en Amour. Un ſentiment ſi bien reglé augmente plûtôt qu'il ne diminue dans la contrainte; & l'Amitié ne devient jamais plus forte que lorsque la néceſſité ou quelque grand Intereſt, ont lié deux perſonnes étroitement l'une à l'autre, par cela même qu'elles tendent au même but. Examinons donc ſi c'eſt l'Amour ou l'Amitié qui doit faire le lien principal du Mariage, & nous découvrirons bientôt ce qui, de la liberté ou dela contrainte, eſt le plus favorable à cet Engagement. Les Mariages les plus heureux ſont ceux où la plus tendre Amitié eſt unie à l'Amour. Il faut extravaguer pour ſe faire des idées de raviſſement & d'extaſes paſſé le premier mois du mariage ou le *mis de miel*. Les Romanciers eux mêmes, malgré toute la liberté de la fiction, ſont obligés d'abandonner leurs Heros Amoureux au moment de leur Mariage; & il leur eſt plus aiſé de ſoutenir pendant 10. ans le caractère de leur Heros, pendant l'ardeur de ſon Amour malgré les tiedeurs, les caprices & les dédains de ſa Belle, que pendant huit jours de tranquille jouïſſance. En mettant l'Amitié pour baze du mariage,

n'ayons pas peur d'en ſerrer étroitement les liens, & de les rendre indiſſolubles. Si l'Amitié des Epoux eſt ſincere, & apuyée ſur des fondements ſolides, elle prendra de nouvelles forces par la douce obligation de paſſer leur vie enſemble; ſi au contraire leur Amitié eſt vacillante, c'eſt le meilleur moyen de la fixer. Combien de frivoles conteſtations, combien de petites diſputes & de dégouts paſſagers ne ſont point palliés, & mis en oubli par la néceſſité de paſſer ſa vie enſemble, qui prendroient tous les jours de nouvelles forces, & ſe changeroient en violentes querelles & en mortelles haines ſi le Divorce étoit authoriſé!

EN troiſième lieu. Rien de plus dangereux qu'une Union auſſi intime que l'eſt celle du Mari & de la Femme ſi on ne la rend indiſſoluble. La ſeule apparence d'Interêt, ou de Droits oppoſés ou ſeparés ſeront la ſource de continuelles querelles. Le gout de la Femme pour la depenſe deviendra doublement ruïneux, & l'orgeuil du Mari étant accompagné d'un plus grand pouvoir, deviendra par cela même beaucoup plus dangereux.

Si tout ce que j'ai allégué contre le Divorce n'eſt pas ſuffiſant, j'eſpere qu'on ſe rendra à l'expérience qui en a demontré les mauvaiſes conſéquences. Dans le temps que le Divorce a été le plus à la mode à Rome, les Mariages y ont été très-rares; juſques-là, que l'Empereur Auguſte fut obligé d'établir des Loix Penales pour contraindre les Patriciens à ſe marier. Circonſtance rare & dont on n'a preſque point d'exemple dans au-

aucun autre tems, ni chez aucun autre peuple.

Ce que j'ai dit touchant la Polygamie, & touchant le Divorce, démontre suffisamment que j'adopte les Loix Européennes quant aux Mariages, comme les meilleures & les plus sages.

LE RUISSEAU AMANT DE LA PRAIRIE.

PAR MR. DE FONTENELLE.

J'Ai fait pour vous trouver un assez long Voyage,
Mon aimable Prairie; enfin je viens à vous:
Recevez un Ruisseau, dont le Sort le plus doux
Sera de voir ses Eaux couler pour votre Usage.

C'est dans ce seul Espoir que sans aucun Repos,
Depuis que j'ai quitté ma Source,
J'ai toûjours jusqu'ici continué ma Course,
Toûjours roulé mes petits Flos.

D'un Cours précipité j'ai passé les Prairies,
Où tout autre Ruisseau s'amuse avec Plaisir;
Je n'ai point serpenté dans les Routes fleuries,
Je n'en avoit pas le Loisir.

Tel que vous me voyez, sçachez, ne vous deplaise,
(Car il est bon de se faire valoir)
Que plus d'une Prairie auroit été bien aise
De me donner Passage & de me recevoir.

Mais ce n'étoit pas là mon Compte,
J'en fusse un peu plus tard arrivé dans ce Lieu;
Et par une Fuite assez prompte,
Gazouillant fièrement, je leurs disois adieu.

Il faut vous dire tout, la Feinte est inutile,
J'en trouvois la plûpart dignes de mes Refus,
Les uns, entre nous, sont d'accès si facile,
Que tous Ruisseaux y sont les bien-venus.

Elles veulent toûjours en avoir un grand nombre,
Et moi dans le grand nombre aussi-tôt je me pers;
D'au-

D'autres ſont dans des lieux un peu trop découverts,
Et moi je ſuis un Ruiſſeaux jaloux.

A cela près qui n'eſt pas un grand Vice,
J'ai d'aſſez bonnes Qualités;
Ne craignez pas que jamais je tariſſe,
Je puis défier les Etés.

Je ſçais que certaines Prairies
D'un Ruiſſeau comme moi ne s'accommodent pas;
Il leur faut ces Torrens qui font tant de Fracas,
Mais fort ſouvent on voit leurs eaux taries.

Mon Cours en tout tems eſt égal,
Je ſuis tranquile & doux, ne fais point de ravage;
De plus je viens vous faire Homage
D'un Eau pure comme criſtal.

Il eſt telle Prairie, & peut-être aſſéz belle,
A qui le plus petit Ruiſſeau,
Suivant ſa Pente naturelle,
N'iroit jamais porter deux Goutes d'Eau.

A moins que détourné par un Chemin nouveau,
Elle n'en amenât quelqu'un juſque chez elle.
Mais pour vous, ſans vous mettre en Fraix,
Sans vous ſervir d'un pareil Artifice,
Vous voyez des Ruiſſeaux qui viennent tout exprès
Vous faire offre de leur ſervice,
Et tout pour vos Intérêts.

A préſent, je l'avoüe, on vous trouve agréable,
Vous donnez du Plaiſir aux Yeux;
Mais avec un Ruiſſeau, rien n'eſt plus véritable,
Que vous en vaudrez beaucoup mieux!

De cent Fleurs qui naîtront, vous vous verrez ornée.
Je vous enrichirai de ces nouveaux Treſors,
Et vous tenant environnée,
Avec mes Eaux je munirai vos Bords.

Repoſez vous ſur mois du Soin de les défendre;
A quoi plus fortement puis-je m'intéreſſer?
Déja même en deux Bras je m'apprête à me fendre,
Pour tâcher de vous embraſſer.

Mes

Mes Ondes lentement de toutes parts errantes,
Ne pouront de ce lieu ſe reſoudre à partir,
Et quand j'aurai formé cent routes différentes,
Je me perdrai chez vous, plustôt que d'en ſortir.

Je ſens, je ſens mes Eaux qui brouillonnent de Joye,
De les tant retenir à la fin je ſuis las,
Elles vont ſe repandre, & ſe faire une Voye,
Il n'eſt plus temps à vous de n'y conſentir pas.

La Reponſe qui va ſuivre eſt attribuée à un Gentilhomme qui cherche la Nature dans tout ce qu'il fait, & qui par-là ne fait rien que d'agréable.

LA PRAIRIE AU RUISSEAU.

QUE vôtre Eloignement m'a fait ſouffrir de peines!
Je ſechois ſur le pied de me voir loin de vous,
Je n'avois plus de fleurs, & j'étois, entre nous,

Semblable à ces Guerêts que l'on voit dans les plaines;
Mais puiſque je vous vois je men vais refleurir,
Et ſûre de vos Eaux je ne ſaurois périr.
Mais puis-je me flatter que ces Eaux ſi cheries
Ne coulent que pour moi? N'eſt-il point de Prairie
Dont l'émail éclatant puiſſe arreſter vos pas?
Je crains tout, mais enfin je ne le penſe pas.
Vous étes deſcendu d'une Source trop pure,
Pour ternir, par cette action,
Vôtre criſtal & vôtre nom;
Et ſi j'en crois vôtre murmure,
Vous ne ſerez jamais inconſtant ni parjure.
Cependant la rapidité
Dont je vous vois courir le long du rivage,
Eſt de vôtre fidélité
Un aſſez funeſte preſage.
Ah, ſi pour mon malheur comme un Ruiſſeau volage,
Après avoir ſçû m'engager,
Je voyois vôtre Cours ailleurs ſe partager,
De combien de ſoucis me verrois-je remplie?
Mais quand on va ſi vîte il faut qu'on ſoit leger;
Et ſi je m'en rapporte à ce qu'on en publie,
Vous êtes ſujet à changer.
Je ſuis Jalouſe, & quand l'Océan même,
Riche de tant des flots qu'il reçoit dans ſon ſein,
Auroit pour moi quelque deſſein,
Si ſon amour n'étoit extrême,
J'aimerois cent fois mieux un fidelle Ruiſſeau
Qui pour Thétis, ni pour ſon diademe,
Ne voudroit pas ailleurs donner deux goutes d'eau;

Voi-

Voilà comme je suis, & c'est ainsi que j'aime.
Ne voir qu'un Courant! ah je n'ose y penser,
Je sens au discours mes fleurs se herisser,
Et le cruel hiver me donne moins d'allarmes:
Helas, où courrez vous? coulez plus lentement,
Le lit que je vous offre a-t-il si peu de Charme,
Qu'il ne puisse fixer la course d'un Amant?
Venez vous egayer au bord de nos fontaines,
Leurs ondes par vôtre moyen
Se trouveront en moins de rien
Des Helicons des Hippocrenes;
Car je n'ignore pas au bruit que vous menez
Que vous bouilliez de vous y rendre,
C'est vainement que vous tournez,
Je say que c'est la vôtre tendre.
Que vous dirai-je plus? J'ai des tapis de fleurs
Sur qui vous pourrez vous étendre;
L'Aurore chaque jour les baigne de ses pleurs,
Qui composent un doux melange
Qui fait honte à la fleur d'Orange.
Ah, laissez vous tenter! au nom de nos amours
Faites sur vous quelques retours,
Et coulez tout au moins avec plus de paresse:
Si vous n'arrêtez votre Cours,
Vous allez dans la mer vous perdre pour toûjours,
Et je ne seray plus qu'un objet de tristesse.
Mais c'est en vain que je vous presse
De retarder un peu vôtre extreme vîtesse
Et qu'un Vent opposé seconde mes souhaits;
L'Amour & les Ruisseaux ne remontent jamais.
Je ne demande point que vous veniez sans cesse
M'ar-

M'arroſer nuit & jour; non, quelque ſéchereſſe
Qui puiſſe me bruler je ne me plaindrai pas,
Pourvû qu'en d'autres lieux, toûjours fidelle & tendre,
Vos Eaux, vos cheres Eaux, n'aillent pour ſe repandre;
Je ne me fonde point ſur mes foibles appas,
Quoiqu'un fleuve pompeux ſuivi de cent Rivieres,
Qui ſont ſes humbles tributaires,
En ſuperbe appareil me vienne tous les ans
Apporter ſur mes bords cent liquides preſents.
Mais il faut dire tout, c'eſt un fleuve volage
Dont les desbordemens ſans meſure ni choix
S'étendent dans les champs ainſi que dans les bois.
Qui peut s'accommoder d'un ſemblable partage,
Ne me reſſemble pas: Euſſiez vous plus d'attraits
Que l'on ne voit d'épis chez la blonde Cerès,
Si vous alliez ainſi de rivage en rivage,
Je vous prefererois le moindre marecage,
Et deuſſai-je en mourir, je romprois pour jamais.

ANECDOTES LITTERAIRES

De Berlin.

IL *paroit ici, depuis quelque tems, un Ouvrage intitulé* Friedrich Samuel Bocks Einleitung in den Staat von Preuſſen. *L'Auteur le diviſe en* 3. *Parties, dont la prémiére eſt Hiſtorique, la ſeconde Geographique, & la derniére Phyſique & Politique. Il prouve tout*

tout par l'Autorité des meilleurs Ecrivains. Il a si bien réussi dans les deux prémiéres Parties, que nous ne doutons pas, qu'il ne réussisse aussi bien dans la troisiéme, quoiqu'il soit trop modeste pour vouloir en convenir.

CE *qu'il nous a donné jusqu'à present, ne regarde que le Royaume de Prusse. Toute la Prusse a 56 miles d'Allemagne en long, & 34 en large. S. M. le Roi de Prusse en possede un terrain de 42. miles en long, & en plusieurs endroits jusqu'à 30. miles en large. On y compte 2000. lacs & grands étangs, dont il y en a qui s'étendent de deux jusqu'à huit miles en long, & d'une jusqu'à deux miles en large. Nous n'avons pas encore une Carte parfaite de ce Païs; il n'y en a qu'une du Cercle de Lithuanie, qui parut en 1733. en deux feuilles.*

CE *Royaume, dont les habitans sont un composé de différens peuples, peut facilement mettre sur pied une Armée de 25. jusqu'a 30,000 hommes. L'œconomie y est si bien reglée, que la Ferme seule des bois de cerfs, & d'elans rapporte 3800. ecus par an, au lieu que du tems de Frederic I. elle n'en rapportoit que 400. ecus.*

ON *le divise en trois Provinces, où il y a 32. Baillages, 63. Villes, 500. Paroisses, 8000. Bourgades & Villages, & 80. vieux & nouveaux Châteaux. On compte entre ses Produits, qui se trouvent peu ailleurs, les Murenes, les Buffles, & la Manne, une graine qui croit sur de certaines herbes dans des prairies humides & qu'on cueille de grand matin, lorsque la rosée y est encore; mais sur-tout l'Ambre qu'on a depuis peu commencé de tirer aussi des*

Du-

Dunes, en y fouillant : qui étoit autrefois fort estimé des Romains, & il l'est encore aujourd'hui des Italiens, Turques, Africains, Persans, Chinois & autres Nations. Les mines & le sel y manquent. On y a transporté des Carpes d'Italie, qui s'y sont multipliés à l'infini.

ON *compte vingt jusqu'à trente mille enfans, qui y naissent par an, & comme dans toutes les Terres Prussiennes chaque année plus de cent mille ames viennent au monde, il paroit qu'on en doit environ la* 4me *ou* 5me *partie à la seule Prusse Brandenbourgeoise.*

LA *Lithuanie Prussienne, qui fut fort depeuplée par la Peste en* 1709. *contient à présent un grand nombre d'habitans, qu'on y a envoyé de plusieurs Provinces d'Allemagne qui se trouvoient trop chargées, & sur tout* 17000. *Saltzbourgeois y ont trouvés une nouvelle patrie.*

DE LONDRES.

UN *Anonyme vient de faire imprimer un Ecrit en petit Octavo, dont le titre est :* A Letter to a Member of Parliament concerning thee free British fisheries ; *dans lequel il encourage la Nation Brittannique, de favoriser par tous les moyens praticables la pêche du harang. Il prétend que la Ville de Peterhead en Ecosse sur la côte Orientale, est la plus convenable pour cet établissement, & il en donne une description aussi bien que de son port. Il nous assure, qu'il a croisé plus de* 1700. *miles pour trouver les lumiéres nécessaires pour cela, & les a présentées au Parlement.*

LES

LES *Hollandois, dit-il, trouvent leurs harangs entre l'Ecosse & Yarmouth. L'Angleterre les a plus près & possède plusieurs ports propres pour cette pêche ; mais il donne la préference à celui de Peterhead & croit que cet endroit seroit pareillement fort commode pour la pêche de Groenlande.*

DE PLUS *l'Auteur forme un plan pour faire construire 50. nouvelles barques où* herings buyse, *& fait une supputation, par laquelle il prétend que la Couronne pourroit profiter autant de* 100. *L. Sterling par an, qu'elle mettroit de barques en mer.*

MR. LOUIS EWANS *a fait imprimer une Nouvelle Carte de Pensilvanie, de la Nouvelle Yersey, du Nouveau Yorck & des 3. Comtés situées tout le long de la riviére Delaware. Elle est beaucoup plus riche & plus exacte que les precedentes, on y trouve plusieurs endroits qu'on chercheroit inutilement ailleurs, & sur tout* Oswego, *nouvelle Ville marchande. On y marque exactement les Villes, les riviéres, les endroits où l'on ne trouve pas le fond, les forts, les montagnes & autres parties de ce païs. L'Auteur y a ajouté de très-bonnes remarques physiques. Les* Endless mountains *ou montagnes infinies sont situées entre la Pensilvanie, les autres Colonies Angloises, & le grand lac de Canada. Les riviéres, qui y prennent leur source, dirigent presque toutes leur cours ver le Sud. Ces montagnes s'étendent jusqu'à* 900. *Milles Angloises, & forment par tout un dos égal. Elles ne sont pas plus hautes, que d'une demie lieue perpendiculaire. On y trouve une grande quantité de Coquilles, & d'Os, que Mr. Buffon ne veut pas compter*

ter entre les reſtes de l'ancien monde. Elles ſon partout fertiles vers le bas de leur pente, mais dans les vallons la terre eſt très mauvaiſe; ils différent en cela de celles de l'Europe, où on voit le contraire.

LA *Nouvelle Yerſey eſt un païs abandonné par la mer, où on trouve du ſable mêlé des coquilles & des plantes marines juſqu'à* 18. *pieds de profondeur, & en quelques endroits des grand bancs de coquilles, qui ſont ſeparés juſqu'à* 30. *lieues de la mer. Les orages y viennent tous du Sud, & les vents de terre attirent des brouillards épais. Le tonnérre y éxiſte par l'approche des nuages de la mer & de la terre. Les premiers, dit l'auteur, ſont remplis des particules electriques, & les derniers en ont fort peu.*

LES *vents de terre qui ſouffient de loin & en partie des endroits gelés, ſont ſecs & froids, & les vents de mer humides & chauds. Le Nord-Oueſt & Eſt ſont humides, parce qu'ils ſouffrent de la mer, & l'Oueſt, qui traverſe toute l'Amerique, eſt ſec. Le Barometre deſcend & remonte à Philadelphia depuis* 28. 59. *&* 30. 78 *degrés, & la chaleur varie depuis* 18. *ſous O. juſqu'à* 84. *ſelon le Thermometre de Fahrenheit, par conſéquent le froid n'y eſt jamais trop violent; neanmoins la riviére Delaware, qui eſt ſituée ſous le* 41. *degré, y eſt gelée tous les hivers pendant* 2. *ou* 3. *mois. Mr. Ewans s'eſt ſervi de pluſieurs Cartes particuliéres, qui étoient négligées, pour faire celle-ci. Il a porcourû lui méme ces pays pendant l'eſpace de* 10. *ans, & s'eſt mis par-là en état de nous donner des bonnes remarques.*

PETIT RESERVOIR.

PUITS DE LA VERITÉ NOUVELLE GAULOISE.

AVERTISSMENT DE L'AUTEUR.

J'Avertis *le Lecteur que j'ai oublié le nom du Philosophe qui a dit que la Verité étoit cachée dans un Puits ; il est sûr que quelqu'un l'a dit, cela suffit pour autoriser le titre de mon Livre.*

IL *eſt bon d'avertir auſſi pour l'intelligence de cette Hiſtoire qu'*HERODATES *&* FRANCIANNE *qui en ſont les Héros ont vêcu environ vers le tems de . . . . Mais qu'importe en quel tems ils ont vêcu? qu'importe même qu'il y ait eu un Herodates & une Francianne? Qu'importe! s'écriera un Cenſeur: il eſt ridicule de s'ériger en Hiſtorien quand on debite des fictions; prouvez-nous la vérité de vôtre Hiſtoire, ou rétranchez de vôtre titre* HISTOIRE GAULOISE. *Je ne ferai ni l'un ni l'autre; mais je promets de répondre à cette critique quand mon Livre aura eu aſſez de ſuccès pour intéreſſer le Public: avant cela toute Diſſertation ſeroit ennuyeuſe.*

JE *ne vous avertirai donc point ſi* LE PUITS DE LA VERITÉ *eſt un Conte ou une Hiſtoire: il tient peut-être de l'un & de l'autre: tout ce qui vous paroîtra vrai-ſemblable croyez-le ſi le cœur vous-en dit; que riſquez-vous? A l'égard de certaines fictions allégoriques qui conviennent fort bien au titre, ſi elles ne ſont pas vrayes, au moins renferment-elles des véritez. Je ſouhaite que ces véritez ne ſoient point trop vrayes pour ceux qui craignent tout ce qui a l'air de ſatire, quelque douce qu'elle ſoit.*

J'AVERTIS *encore que je n'ai point affecté de ſtile particulier dans ma maniere de raconter. Le langage n'eſt fait que pour exprimer les choſes, & les choſes m'ont fait ſouvent changer de ſtile ſans que je m'en ſois apperçu moi-même; c'eſt peut être tant mieux.*

JE *vous avertis enfin que je ne vous aurois averti*

averti de rien, ſi le Libraire n'eût exigé de moi un Avertiſſement.

IL *me l'avoit demandé très-long, & ſi je l'avois voulu croire, j'y aurois encore joint une Preface, un Avant-propos, une Epiſtre Dédicatoire, en un mot tout ce qui ſert à groſſir les Livres. Il dit pour ſes raiſons que la plûpart des Acheteurs ne veulent payer les Volumes qu'à proportion de leur groſſeur. Ces meſureurs de Livres reſſemblent à certains beuveurs qui ont le goût uſé. Ils réduiſent tout le plaiſir de boire, à la quantité des bouteilles. Pour ces gens-là tous vins ſont bons quand on leur donne à bonne meſure. Je ne ſçai ſi la meſure de mon Livre eſt complette, mais je m'ennuye de préluder. Commençons la Piéce.*

LE PUITS DE LA VERITÉ

HISTOIRE GAULOISE.

C'EST toujours un bon païs que la Gaule, mais c'étoit bien autre choſe vers le commencement du Monde.

ON y voïoit le printems au printems, l'été en été, & point d'hyver en hyver.

ON n'y labouroit la terre que pour ſon plaiſir, on y recûeilloit en tout tems comme en automne, & les habitans du païs méritoient bien tout cela, car ils étoient bonnes gens.

ILS étoient ſimples ſans être groſſiers, les derniers du peuple étoient polis comme à la Cour, & à la Cour imaginez-vous comment.

LES femmes y étoient ſinceres, modeſtes, ſoigneuſes de leur ménage, & ne laiſſoient pas d'avoir bien de l'eſprit; elles alloient & venoient en plein jour, ſe levoient matin, n'avoient point de toilette, & avec tout cela elles étoient belles.

LES hommes & les femmes s'aimoient avant le mariage, & s'aimoient encore après; ils ne s'ennuïoient jamais l'un de l'autre, & cela venoit de ce qu'en ſe faiſant l'amour on ne parloit non plus d'argent comme s'il n'y en avoit point eu au monde.

QUE voulez-vous que je vous diſe? c'étoit un charme que de gouverner ces Peuples-là, & les Rois y prenoient tant de plaiſir, qu'ils vivoient joïeuſement juſqu'au bout de la vieilleſſe de l'homme.

UN entr'autres, le meilleur de tous, avoit vécu autant qu'il le méritoit, à la fin du tems il étoit mort & ſa femme auſſi: ils avoient laiſſé deux filles bien différentes l'une de l'autre; & voici la différence.

LA premiére avoit la mine hardie, la démarche fière, la taille haute & l'humeur à l'avenant; elle étoit dédaigneuſe, hautaine, mépriſante & s'appelloit Glorieuſe.

POUR

POUR ce qui eſt de la ſeconde on ne ſçait point comment elle étoit faite; on raporte ſeulement que tout le monde l'aimoit.

LES voilà donc toutes deux ſans pere ni mere, & parce qu'elles n'avoient point de freres, elles prétendoient toutes deux être Reines, & pourtant il n'en falloit qu'une.

C'ÉTOIT-LÀ l'embarras; il eſt vrai que les Loix y avoient pourvû, & quand il y avoit pluſieurs filles, le Peuple avoit droit d'élire celle qui lui ſembloit la plus propre à gouverner, & enſuite elle devoit choiſir un mari, comme choſe néceſſaire pour lui aider à ſe faire obéïr; bien entendu qu'il n'étoit Roi, que parce que ſa femme étoit Reine.

IL y avoit donc deux ſœurs qui prétendoient au Roïaume. Francianne vouloit regner pour bien gouverner, & Glorieuſe ne vouloit regner que pour regner, auſſi on ne la ſouhaitoit guere pour Reine, & Francianne auroit été éleuë tout d'une voix, ſi les naturels du païs avoient été les maîtres; mais parce qu'il faiſoit bon vivre dans leur Roïaume, il y étoit venu beaucoup d'Etrangers, entr'autres force Gaſcons, qui comme on ſçait quittent volontiers leur païs où ils ne ſont rien, pour aller faire les Maîtres dans les païs des autres.

TOUS ces nouveaux étoient de l'humeur de Glorieuſe, c'eſt pourquoi ils avoient pris ſon parti, & Francianne n'avoit pour elle que les bons & anciens ſerviteurs du Roi, en petit nombre & qui diminuoit tous les jours; bien leur prenoit d'avoir de leur

côté la Vérité qui les défendoit & les maintenoit dans leur ancienne franchise, & dans leur simplicité naturelle.

AVANT que de parler de tout ce qui arriva au sujet de l'élection que les Gaulois vouloient faire, parlons de la Vérité qu'ils aimoient & dont ils étoient aimez ; je vais vous dépeindre comme elle étoit faite ; c'est une chose qu'il faut sçavoir, tel qui en parle ne l'a peut-être jamais vûë, & ne la connoît que par ouï-dire.

LA Vérité avoit l'air simple, le visage ouvert, & la parole libre ; elle ne juroit jamais, & tout le monde juroit par elle ; quoiqu'elle fût belle elle ne s'en faisoit point accroire, sçachant bien qu'elle ne plaisoit pas à tout le monde ; elle étoit uniforme & ne laissoit pas d'avoir ses caprices : on voit encore à présent qu'elle fuït quantité d'honnêtes gens qui la cherchent, & qu'elle se présente en face à des fourbes qui ne la cherchent point. On croiroit qu'elle doit haïr les Poëtes qui font profession de lui rompre en visière, cependant elle les haït moins que les Romanciers, qui gardent avec elle les mesures de la vrai-semblance ; il faut bien croire que la vrai-semblance fait plus de tort à la Vérité que le mensonge même.

AUSSI-TÔT que la Vérité parut dans le monde elle se fit beaucoup d'ennemis ; je ne m'en étonne pas, c'est une indiscrete qui n'épargne personne, & un jour en se montrant seulement dans une Ville, elle ruïna les Avocats, les Procureurs, les Medecins,

que

que ſçai-je moi qui; ne devine-t-on pas bien tous ceux à qui la Vérité fait tort? ce ſont ceux qui vivent du menſonge.

TOUS ces gens-là ſe mirent à décrier la Vérité, & afin qu'on n'écoutât point tout ce qu'elle diſoit contre-eux, ils la firent paſſer pour folle; alors la moitié du monde l'abandonna par malice, & l'autre moitié l'abandonna, parce qu'il la voïoit abandonnée.

ENFIN rebutée par tout païs elle vint ſe refugier chez les Francs Gaulois, qui la reçûrent à cœur ouvert. Malgré tout ce bon accüeil elle craignit qu'en ſe familiariſant trop avec eux il ne vinſent à la mépriſer, & elle jugea à propos de ſe cacher pour être plus long-tems reſpectée. Elle ſe cacha donc dans le fond d'un Puits, comme ſi elle eût été morte pour toût le monde.

LE

PUITS DE LA VÉRITÉ.

VOICI une Epitaphe en Rondeau qu'un Poëte Gaulois fit graver autour du Puits de la Vérité.

Au fond d'un Puits ci giſt enſevelie
La Verité qui, paſſant pour folie,
Bien bas ſous l'eau par dépit s'enfonça;
En la cherchant, maint Sçavant ſe blouſa,

Croïant la voir sur la superficie.
Le Philosophe en vain argumenta
Pour l'enroler dans sa Categorie.
La forme y est, mais ce n'est qu'ânerie.
Au fond. . . .
Bref, vérité souffrit mainte avanie
Par les humains avant qu'être bannie;
Chez les Sophistes, *Ergo* l'emprisonna
Chez le Gascon, la gehêne on lui donna,
Et son procès fut fait en Normandie.
Au fond. . . .

CE Puits fut nommé le Puits de la Vérité, il étoit creusé naturellement dans une Roche de cristal pur, où jamais main d'homme n'avoit touché.

CETTE Roche étoit aussi vieille que le Monde, & avoit donné le nom à la Ville capitale des Gaules qu'on appelloit la Vieille Roche; cela est si vrai qu'on dit encore aujourd'hui quand on voit un homme qui a le cœur franc: C'est un homme de la Vieille Roche.

UN venerable Druide Gaulois, à qui on avoit donné en garde le Puits de la Vérité, s'étoit taillé autour du Puits une Grotte en forme de Temple; il y démeuroit jour & nuit, & le Cristal en étoit si clair & si transparent, qu'à travers on voïoit tout ce qu'il faisoit, & il ne s'en soucioit pas, car il ne faisoit rien que de bien.

CE qu'il y avoit de plus merveilleux en ceci, c'étoit que dans le moment qu'on venoit

noit dire des hableries au Druide Gaulois, l'eau de ſon Puits ſe troubloit & fumoit, mais quand on parloit ſincérement, cette eau étoit ſi belle & ſi claire qu'on ſe pouvoit mirer dedans, & par-là ce Druide avoit le don de connoître ceux qui diſoient vrai, d'avec ceux qui diſoient faux.

En regardant au fond de ce Puits il voïoit comme dans un miroir des images & des ſignes qui lui marquoient tout ce qui ſe paſſoit de bien & de mal. Voïez quel Tréſor c'étoit dans un païs que le Puits de la Vérité!

Ce Druide qui en étoit l'Interprête ne parloit que rarement, & ſe gardoit bien ſur tout de répondre à ces queſtionneurs importuns, qui ne veulent apprendre la Vérité que par curioſité, & non pour en profiter.

La belle choſe, ſi le Druide Gaulois avoit été ſeul dans le païs, mais il en étoit venu un autre avec les Etrangers, que les Gaulois appelloient le faux Druide, parce qu'il étoit tout oppoſé à celui-ci; l'un découvroit la Vérité du preſent, & l'autre ſe vantoit fauſſement de prédire l'avenir; l'un donnoit tout ce qu'il avoit, l'autre promettoit ce qu'il n'avoit pas, & s'approprioit ce que les autres avoient; en un mot c'étoit un Druide Gaſcon.

Il étoit outre cela Magicien, Enchanteur, ou tout ce qu'il vous plaira de l'appeller: & voici en quoi conſiſtoit ſa puiſſance. Il avoit excroqué à une ſavante Magicienne quelques ſecrets, avec quoi il faſcinoit

ſcinoit les yeux, & faiſoit paroître tout ce qui n'étoit pas, jamais il n'eut le pouvoir de metamorphoſer perſonne, mais par ſa ſoupleſſe d'eſprit il ſe métamorphoſoit lui-même en tout ce qu'il vouloit paroître, & de plus il avoit le don de habler & d'être crû; don naturel à ceux qui ſont nez ſur les bords de la Garonne.

LE PALAIS DES GASCONNADES.

LE Palais du Druide Gaſcon étoit exhauſſé, vaſte & ſuperbe, il n'étoit bâti que de terre, mais il étoit recrepi de clinquant, & parſemé de Diamans du Temple; tout étoit double de ce Palais, les Appartemens étoient tout en Galleries, ces Galleries à perte de vûe étoient percées à jour, & dans tout ce Château Gaſcon il n'y avoit point de Cuiſine.

CET Enchanteur faiſoit des promeſſes immenſes à ſes amis, & des menaces terribles à ſes ennemis: à entendre ſes promeſſes & ſes menaces on l'eût pris pour une Divinité ou pour un fol, & ce n'étoit qu'un Gaſcon.

J'AI oublié de vous dire qu'au lieu de Bibliotheque il avoit, ainſi que nos femmes d'eſprit, quantité de petits cadres remplis de maximes, & ſes maximes à lui étoient au-

autant de Gasconnades qui faisoient rire ou trembler ceux qui les lisoient: par celle-ci vous jugerez des autres.

GASCONNADE.

RIEN ici bas n'égale ma puissance,
Pour moi les Dieux ont de la complaisance,
Et le Destin mon protecteur,
Veut que tout l'Univers à mes desirs réponde;
Lorsque je ris tout rit sur la terre & sur l'onde,
Si je suis de mauvaise humeur aussi-tôt le tonnerre gronde,
C'est pour mes seuls amis que la terre est féconde,
Et le Soleil ne luit qu'à mon intention;
S'il éclaire avec moi tout le reste du Monde,
Ce n'est que par occasion.

(*La Continuation dans le Num. suivant.*)
page 501.

SONNET

à une BELLE à qui Mr. de FONTENELLE aprenoit L'ESPAGNOL.

PARCE que l'Espagnol est une Langue fière,
Je vous le dois apprendre? hé bien, soit, commençons;
Mais ce que je demande à ma belle Ecolière,
C'est de ne se servir jamais de mes Leçons.

Déjà

Déjà si fièrement votre Ame indifférente
Oppose à mon Amour qu'il ne faut point aimer,
Que même en Espagnol, y fussiez-vous sçavante,
Vous auriez de la peine à vous mieux exprimer.

Croyez-moi, le François vaut bien qu'on le préfère
A la rude Fierté d'une Langue étrangere;
De ce qu'il a de libre empruntons le secours.

Mais que de son côté l'Espagnol se console:
Car ne pouvons-nous pas mêler dans nos Amours,
Et Liberté Françoise, & Constance Espagnole?

L'HEURE DU PECHEUR.

L'Autre jour un Berger,
Contr'un Pêcheur tendre & volage,
Disputoit l'avantage
Des Faveurs dont l'Amour daignoit les partager.
Un Pêcheur, disoit-il, peut-il se soulager,
Lorsqu'un trop tendre Amour le presse?
Je veux qu'il ait une Maîtresse;
Mais a-t-il l'*heure du Berger?*

Ah!

Ah! lui dit le Pêcheur, quelle erreur eſt la tienne?
Un Berger a ſon heure, un Pêcheur a la ſienne;
Car lorſque, ſur des bords fleuris,
Le Pêcheur, tête-à-tête, entretient ſon Iris,
Qu'au récit de ſes Feux la tendreſſe redouble,
Et qu'une confuſe langueur
Marque le trouble de leur cœur;
C'eſt alors qu'on pêche en eau trouble;
Et voilà l'*heure du Pêcheur.*

ANECDOTES LITTÉRAIRES

DE LONDRES.

IL vient de paroître *Eſſai on the Roman Senate. By Thomas Chapman*, 8°. C'eſt-à-dire, *Eſſai ſur le Sénat Romain, par &c.*

LE ſavant Auteur nous apprend que n'étant pas fort ſatisfait de ce qu'il trouvoit dans Hotman, Manuce, Vertot, & les autres Savans qui ont traité du Sénat Romain, il avoit cru ne pas pouvoir mieux employer ſon loiſir, qu'à approfondir cette matière: que le Livre du Dr. Middleton lui étoit tombé entre les mains lorſqu'il avoit déja fini les deux premiers Chapitres, que cela ne l'avoit pas découragé, parce qu'il s'étoit aperçu que le Dr. Middleton ſe propoſoit plûtôt de répondre aux queſtions particulières de Mylord

lord Harvey, qu'à embraſſer regulièrement tout le ſujet.

JULIAN: *or a Diſcourſe concerning the Eartquake and fiery Eruption which defeated that Emperor's Attempt to rebuild the Temple of Jeruſalem; in which the Reality of a divine Interpoſition is ſhewn; the Objections to it are anſwered; and the Nature of that Evidence which demands the Aſſent of every reaſonable Man to a miraculous Fact is examined and conſidered.* C'eſt-à-dire, *Julien, ou Diſcours ſur le tremblement de terre, & l'éruption de feu qui arriva lorſque cet Empereur entreprit de rebâtir le Temple de Jeruſalem: par Mr. Warburton. Chez J. & P. Knapton*, 8°. *Prix* 4 *Shell.*

MR. Warburton, connu par pluſieurs ouvrages conſidérables, repand beaucoup de jour ſur un fait auſſi extraordinaire que celui qui fait le ſujet de ſon diſcours. Il le manie avec tant d'habileté qu'il faut avouer qu'entre ſes mains cela fait un argument des plus forts en faveur du Chriſtianiſme.

DE FAENZA.

IL *paroit un petit Ecrit dont le titre eſt*: Epoandri Napili Betacirienſis de maris æſtu reciproco. *Le véritable nom de l'Auteur eſt* Leonhard Pappini *de Bagnacavallo caché dans l'Anagramme. Mr. Pappini prétend que le ſoleil eſt la cauſe du flux & du reflux de la Mer, moyennant de ſa vertu attractive; par laquelle il attire les vapeurs & fait que l'eau s'en va. Les parties de l'Ocean, où le ſoleil*

soleil jette ses rayons préférablement à d'autres, sont attirées avec une plus grande vîtesse, c'est ce qui cause que la mer prend la figure d'un tuyau creux, dont le milieu est plus profond que le reste ; mais cette profondeur est bientôt remplie par la chûte des parties supérieures de l'eau. De là vient un choc, qui repousse les vagues qui retombent les unes sur les autres, ce qui rend à la mer sa figure creuse. La Lune, sur tout quand elle est pleine, tems où elle reçoit beaucoup de rayons du soleil, contribue aussi un peu au flux de la mer, mais ce n'est qu'une seconde cause de ce phénomène. Nous croyons que l'hypothèse de Mr. Pappini est ingenieuse, mais nous doutons, qu'elle trouvera l'approbation des Physiciens.

DE LEIPZIG.

MR. Adam Wilhelm Franz *a donné une refutation de l'*Homme-machine, *dans laquelle il attaque Mr.* de la Mettrie, *avec des armes très fortes & bâtit les argumens philosophiques sur les expériences anatomiques du savant Dr.* Tralles. *Cet écrit mérite l'attention du Lecteur. Il est partagé en 6 parties.*

DANS *la première il dit, que Mr.* de la Mettrie *a avancé sans fondement, que les anciens Philosophes avoient cru la materialité de l'ame.*

DANS *la seconde il rejette les fausses consequences, que son Antagoniste veut tirer de l'union entre l'ame & le corps.*

IL *prouve dans la troisiéme Partie, qu'on*

ne

ne peut pas deriver la différence entre les hommes & les animaux, ni la faculté de penser en général, de l'organisation du cerveau & du corps entier.

LA *quatriéme Partie traite de la préference de l'Homme sur les autres Animaux ; l'Auteur y répond à plusieurs doutes contre l'existence de Dieu, & rejette les fausses conséquences du Système* de la Mettrie.

IL *refute dans la cinquiéme l'erreur, que la sensation & la pensée puissent être produites par la force interne du mouvement, laquelle se trouve dans chaque partie du corps.*

LA *sixiéme & dernière Partie traite de l'Uniformité, que la nature observe dans la production des Hommes, des Animaux, & des Plantes, & des conséquences erronées que de la Mettrie en tire. Mr.* Franz *est très louable de ce qu'en prouvant ces vérités avec energie, il n'a pas oublié l'humanité contre un pareil Antagoniste.*

AVERTISSEMENT.

CETTE feuille Periodique se trouve à *Berlin*, dans la Librairie Privilegiée de *Jean Neaulme*. Les 20 premières feuilles forment déjà un Volume entier, & à mesure qu'il y en paroitra 20 autres, on en formera un second Tome, & ainsi de suite : De manière que cet Ouvrage pourra dévenir une PETITE BIBLIOTHEQUE.

ON la trouve aussi à la *Haye*, chez le dit *Jean Neaulme*; où celle s'imprime.

PETIT RESERVOIR.

Suite du Puits de la Verité.

CE Druide ne parloit que par enthousiasmes & par énigmes à l'imitation des Oracles anciens, qui étoient peutêtre Gascons comme lui; il étoit consulté par le parti des Etrangers, comme le Druide de la Vérité l'étoit par les Gaulois. Ressouvenez-vous donc bien qu'il y avoit dans le Roïaume dont j'ai parlé deux Druides, deux Princesses, & deux Partis opposez.

LE parti Gaulois, Francianne, & le Druide de la Vérité ce n'étoit qu'un, & tout en étoit bon; le parti Etranger, Glorieuse, & le Druide Gascon n'étoient qu'un aussi, & ne valoient pas grand-chose.

LE parti Etranger avoit pour chef Phorbas, homme intriguant, malin, comme qui diroit fourbe, & si il ne sembloit pas qu'il y touchât, car il avoit la bouche toujours prête à sourire; il se disoit issu de maison

Royale tout au moins ; il ne prouvoit pas cela fort clairement, mais auſſi ne pouvoit-on pas lui prouver clairement le contraire, car on ne ſçavoit point d'où il venoit ; cela n'empêchoit pas qu'il n'eût les Portraits de tous ſes Ancêtres, où l'on voïoit écrit en lettres d'or Phorbas premier, Phorbas ſecond, & lui étoit pour le moins Phorbas centiéme, ſelon ſon calcul. Cet Avanturier avoit fait fortune je ne ſçai comment, & par faveur avoit été fait Régent du Roïaume, en attendant l'élection. Ce Phorbas avoit un fils unique nommé Fauſtin, jeune, aſſez bien fait, & qui s'eſtimoit autant au-deſſus de ſon pere, que ſon pere s'eſtimoit au deſſus des autres hommes. Il étoit étourdi, il étoit . . . mais par ce qu'il fera dans cette Hiſtoire-ci, vous verrez quel jeune homme c'étoit.

LE Chef du parti Gaulois ſe nommoit Hérodates. Pour celui-là il étoit vraiment Prince ; ſon extérieur étoit beau, & l'intérieur y répondoit ; il avoit l'ame grande & le cœur ſur les lèvres, prompt à offrir, encore plus prompt à donner ; il aimoit Francianne & l'aimoit beaucoup, car lorſqu'une belle ame fait tant que d'aimer, il y paroît.

L'AMOUR du Prince Herodates n'étoit pas de ces petits amours legers & coquets à la Françoiſe qui ne font qu'effleurer l'imagination ; c'étoit un bon amour Gaulois, ſolide, vif & ardent qui avoit pénetré juſqu'au fond de ſon cœur : voulez-vous ſçavoir comme il étoit devenu ſi amoureux,

eſt

c'eſt qu'on ne pouvoit voir Francianne ſans l'aimer, & qu'il la voïoit tous les jours, ce qui eſt étonnant, il ne ceſſa de la voir que parce qu'il l'aimoit; il avoit pourtant ſa raiſon, c'eſt que ſincere comme il étoit il n'auroit pû la voir ſans lui déclarer ſon amour, & il craignoit de l'offenſer, car en ce tems-là les déclarations d'amour offenſoient; toute la déclaration qu'il fit à Francianne ce fut de lui promettre ſimplement & ſans jurer, qu'il ſoutiendroit ſes intérêts aux dépens de ſa vie même: il fut donc trouver Phorbas Regent du Roïaume. Vous voïez quel homme c'eſt qu'Hérodates, ſouvenez-vous quel homme c'étoit que Phorbas, les voilà tous deux en conférence.

C'A, Monſieur, dit d'abord Hérodates, parlons franchement, que je puiſſe une fois vous entendre parler comme vous penſez. Parler comme je penſe, diſoit Phorbas en lui-même, ce n'eſt pas-là mon vice. En effet, voulant voir venir Herodates & joüir de ſa franchiſe, il ſe retrancha dans ſa diſſimulation ordinaire & ne s'ouvrit à lui que de la mine & du geſte.

NOUS avons deux Princeſſes, lui dit Hérodates, parlez-moi net, laquelle trouvez-vous la plus digne de régner?

ELLES mériteroient toutes deux, répondit Phorbas, de partager l'Empire du Monde; elles ſont ſi ſages, ſi prudentes, ſi...

CE n'eſt pas là parler, interrompit Herodates, il n'y a qu'un mot: à laquelle des deux donnerez-vous vôtre voix? Ma voix, répritil d'un ton modeſte, ma voix eſt ſi peu de choſe.

VOUS la croïez déciſive, reprit Herodates ; mais enfin, à qui la deſtinez-vous?

HELAS! continua Phorbas, il y a tant de choſes à dire là-deſſus..... Que vous n'en direz pas une? continua Herodates.

QUE voulez-vous que je vous diſe, repliqua Phorbas, on eſt bien indéterminé quand il faut concilier l'intérêt du Peuple, l'intérêt de....

DE tous ces intérêts là, interrompit Herodates, vous n'étes embaraſſé que du vôtre, & par les choſes que vous ne dites pas, je connois celles que vous penſez, & ce qu'il faut que je faſſe. Cela dit, il lui tourna le dos, & fut conſulter le Druide Gaulois pour ſçavoir la vérité de ce qui ſe paſſoit.

FRANCIANNE avoit déja prévenu Herodates, ayant été voir le Druide, à qui elle avoit parlé en cette manière.

O vous! grand Druide, à qui on ne ſçauroit rien cacher que vous ne ſçachiez qu'on vous le cache, je vous dirai que je voudrois bien être Reine.

JE vous crois, répondit le Druide, ſans conſulter le Puits de la Vérité; vous voulez être Reine, & je ſouhaite même que vous la ſoïez; mais je ne ſçaurois vous dire ſi vous la ſerez, car je ne connois point l'avenir, mais bien le préſent & le paſſé, ſouvent auſſi cachez que l'avenir; parlez, que voulez-vous apprendre de moi?

SI les Peuples, répondit Francianne, m'aimeront; car s'ils ne m'aiment pas, je ne veux point être leur Reine. Il y a encore

une

une chose qui me tient au cœur, c'est de sçavoir pourquoi Herodates ne me voit plus.

VOUS avez, repliqua le Druide, le cœur des Gaulois & encore celui d'Herodates, qui vaut mieux lui seul que celui de tous les autres. Voilà ce que je vous apprens, mais ce que je n'ai que faire de vous apprendre, c'est que vous aimez Herodates.

A ces mots Francianne fut toute interdite, la surprise, la honte, la joye, tout la troubla si fort, qu'elle oublia de prendre congé du Druide, & s'en alla d'un côté pendant qu'Herodates arrivoit par l'autre.

APRÈS qu'Herodates eut salué le Druide, vous sçaurez, lui dit-il, que j'aime Francianne, & que je l'aime d'un amour sincere.

D'UN amour sincere, interrompit le Druide, cela veut être examiné, & le quittant il fut au Puits de la Vérité, dont il trouva l'eau claire & paisible, comme nous avons dit qu'elle étoit quand on disoit vrai.

IL vint rejoindre le Prince, & lui dit, voilà qui est bien, que souhaitez-vous sçavoir de moi? Je voudrois sçavoir, reprit Herodates, si l'on n'entreprend rien contre les intérêts de Francianne.

JE vous apprendrai tout, repliqua le Druide, car les cœurs sinceres méritent bien que la Vérité n'ait rien de caché pour eux.

LÀ-DESSUS il lui fit le récit de toutes les menées de Phorbas, qui vouloit faire écheoir le Roïaume à Glorieuse, & Glorieuse à Faustin: tout cela est fâcheux, poursuivit le Druide; la seule consolation que

je puis vous donner, c'eſt de vous apprendre que Francianne vous aime. Dès qu'Herodates entendit ce mot, il courut chez Francianne impatient de la voir & de la ſervir ; il la trouva encore toute tranſportée de ce qu'elle avoit appris ; quand ils ſe virent, ils ne ſe poſſedoient plus. Ha! Madame, dit Herodates, ſi vous ſçaviez le plaiſir, l'empreſſement, le zéle, le... mais vous ſçavez tout cela, puiſque vous ſçavez que je vous aime.

HELAS! Herodates, dit Francianne, ſi vous ſçaviez les inquiétudes, les chagrins, les... Je ſçay auſſi tout cela, interrompit Herodates, puisque je ſçai que vous m'aimez.

HÉ! qui vous l'a dit? reprit-elle, toute interdite, c'eſt donc la Vérité.

A cela Herodates ne repliqua rien. Il regardoit Francianne, Francianne le regardoit auſſi ; leurs regards parloient tout comme la Vérité, & ils y prenoient tant de plaiſir, qu'ils ſeroient encore à ſe regarder s'ils n'avoient été interrompus par l'un des principaux de leur Parti, dont la preſence les contraignit à s'entretenir de leurs affaires, au lieu de parler de leur amour. Pendant qu'ils penſoient à empêcher l'effet de la brigue, Phorbas penſoit à la faire réuſſir ; il manda ſon fils Fauſtin, auquel il dit qu'Herodates avoit de grandes prétentions ; ſes prétentions, continua-t-il, pourroient nuire aux tiennes, ſi mon crédit & mon habileté n'y avoient pourveu ; il ne s'agit plus que de connoître laquelle de ces deux ſœurs a le plus de penchant pour toi, car celle qui te promettra de

de t'épouser, je la ferai élire Reine ; ça comment es-tu avec les Princesses ? ne te flatte point.

JE ne me flatte jamais, répondit Faustin, & je vous dirai sincérement en honneur, que je suis avec les femmes tout comme il me plaît.

J'EN conviens, continua Phorbas, approuvant la vanité de son fils, parce qu'elle étoit dans son sang, il est difficile que de deux femmes, il n'y en ait une qui...

JE me ferai bien aimer de toutes deux, interrompit Faustin : premiérement Francianne est assez bonne enfant, je tournerai son petit esprit à ma fantaisie ; à l'égard de Glorieuse, elle a l'élévation d'ame, peut-elle manquer de s'attacher à moi?

MAIS, lui dit Phorbas en souriant, deux Princesses, c'est trop, il faut opter, consulte-toi, pour laquelle te sens-tu de l'inclination?

PARBLEU, mon pere, je me sens de l'inclination.... je me sens de l'inclination pour le Roïaume.

LES beaux sentimens ! s'écria Phorbas, tu es dans le vrai esprit des Mariages d'établissemens ; en effet de grands Hommes comme nous ne doivent pas s'amuser à comprendre la différence d'une femme à une autre ; va donc ton chemin, celle des deux Princesses qui sera la plus disposée à t'épouser, sera celle que nous couronnerons, songe seulement qu'après midi nous devons nous joindre chez nôtre Druide, pour prendre une dernière résolution ; en attendant cela, va-t-en voir les Princesses.

FAUSTIN partit de la main avec cet air de jeune Seigneur, qu'il avoit emprunté je ne ſçai de qui ; il marchoit des hanches & des épaules, le nez au vent, l'eſtomac débraillé, ſon chapeau ſur la moitié de ſa tête, une main dans ſa ceinture, & de l'autre battant la meſure d'un air d'Amadis, qu'il marmotoit entre ſes dents.

IL alloit d'abord chez Glorieuſe, mais il tourna tout court vers l'appartement de Francianne, puis il s'arreſta à moitié chemin, enſuite il ne ſçut plus où il alloit, à la fin ſon étourderie le conduiſit au Palais du Druide Gaſcon; il lui fit une reverence qui tenoit de la cabriolle, & lui dit en lui mettant une main ſur l'épaule :

PALSEMBLEU, pere Druide, il faut convenir que vous & moi nous avons mis les Gaulois ſur le bon pied. Les plus grands Seigneurs d'entre-eux vivoient uniment comme de petits Bourgeois, à préſent les jeunes Bourgeois commencent à prendre les airs de Prince, mais nous aurons vous & moi quelque jour une petite converſation là-deſſus. Parlons de l'affaire qui m'amène, cette affaire-là n'eſt pas une affaire dans le fond, voici le fait; je ſçai qu'on vous peut demander les plus grandes choſes aſſuré de les obtenir, mais pour le préſent il ne s'agit que d'un Roïaume, & d'épouſer une Reine: je vous demande ce Roïaume-ci.

AVEC moi il n'y a qu'à ſouhaiter, répondit le Druide Gaſcon, je vous donne donc ce Roïaume-ci, & encore ceux de vos voiſins.

A l'égard des deux Princeſſes, pourſuivit Fauſtin, je verrai laquelle me conviendra, c'eſt mon affaire, mais ce qui m'embaraſſe, c'eſt qu'elles n'ont pas aſſez de bien pour moi; je vous prierai de doter celle que j'épouſerai de quelques millions. Quelques millions? repartit le Druide, des millions ſont bornez, & vôtre mérite ni ma puiſſance ne le ſont point, proportionnons mieux les choſes. Je vous donnerai des piéces d'or qui germeront comme des grains de bled, plus vous en ſemerez, plus il vous en reviendra. Fauſtin ne répondoit rien, car il croïoit que tout cela lui étoit dû il repreſenta ſeulement que tant de Roïaumes & tant de richeſſes valoient bien la peine qu'il vécût un peu long-tems pour en joüir, & il demanda de vivre pluſieurs ſiécles. Pluſieurs ſiecles, c'eſt trop peu, reprit le faux Druide, les ſiécles ne durent rien à un homme qui eſt à ſon aiſe, & d'ailleurs c'eſt me faire injure de me demander des graces médiocres.

Fauſtin, connoiſſez mieux ma liberalité,
Le moindre de mes dons, c'eſt l'immortalité.

ALLEZ, je vous rends immortel. Immortel, repliqua Fauſtin, rendre immortel! cela eſt fort.

QUOY vous doutez encore de mon pouvoir! s'écria le Druide Gaſcon, entrant tout à coup en fureur. Par la Mort que je donne à ceux qui m'offenſent, par les Cieux que je fais tourner comme une ſphere de carton,

par la Terre que je fais trembler, vous allez voir ce que je puis. En faisant ces juremens, la bouche lui écumoit, le feu lui sortoit par les yeux, il bouffissoit à veuë d'œil, s'élevoit à cent pieds de terre, & d'un coup de baguette il fit entrouvrir la voute de son Palais; puis regardant Faustin fierement, il lui dit du ton d'un hableur, qu'on ne veut pas croire sur sa parole: Me connoissez-vous bien, Faustin? non; mais vous m'allez connoître, voïez si je puis donner des richesses & par là vous jugerez du reste. A l'instant Faustin crut voir tomber une grêle de Perles fines, & ensuite une pluïe de Couronnes d'or massif, si pesantes qu'il eut peur d'en être assommé, & court encore.

CEPENDANT il demeura persuadé de tout ce que lui avoit dit le Druide Gascon, car on ne connoissoit pas encore dans le Païs combien son pouvoir étoit borné.

IL pouvoit bien promettre & faire paroître aux yeux toutes les richesses imaginables, mais il ne pouvoit pas donner réellement une obole.

IL faisoit trembler par des apparitions de chimeres & de phantômes, mais tout cela ne nuisoit à personne.

AINSI il lui étoit difficile de faire d'autre mal que d'effraïer, n'y d'autre bien que de faire espérer, & c'étoit encore assez pour avoir du crédit, car les fausses craintes & les espérances vaines, mettent plus de gens en mouvement que celles qui sont bien fondées.

IMA-

IMAGINEZ-VOUS donc, Fauſtin, la tête pleine de Richeſſes, de Couronnes & d'Immortalité. Chargé de toutes ces belles choſes, il fut trouver Francianne, & lui dit d'un ton familier: Bon jour, Princeſſe, je viens faire vôtre fortune.

FRANCIANNE répondit ſans s'émouvoir, je croïois que ma fortune étoit toute faite, étant née ce que je ſuis. J'en conviens, repartit Fauſtin, mais pour peu que vous ſoïez dans le goût de régner, vous n'avez qu'à parler, je ſuis franc ami, homme effectif, l'Election dépend de moi, je vous ferai Reine, vous me ferez Roi, & pour une Couronne que vous me mettrez ſur la tête, j'en puis mettre trente à vos pieds. Quand j'aurois, reprit-elle, tous les Roïaumes que vous n'avez point & que vous n'aurez jamais, je les abandonnerois volontiers pour donner la paix au mien. Je loüe ces beaux ſentimens, c'eſt ma folie à moi, que les ſentimens heroïques; mais venons à l'eſſentiel. Vous avez du mérite, on dit que je n'en manque pas, le tout bien compenſé, vous voudrez bien, je crois, me promettre vôtre foi. Non, repliqua-t-elle, non, je ne promets rien que ce que je veux donner. Fauſtin fut déconcerté par cette franchiſe, & tout Gaſcon qu'il étoit, il demeura quelque temps interdit, puis reprenant la parole & l'effronterie: Je ne ſçay, dit-il, comment vous l'entendez, Madame, mais je ne ſuis pas accoutûmé à m'entendre dire non. Ni moi, repliqua Francianne, à dire oüi, quand mon cœur ne le dit point. Vous n'y pen-

penſez pas, continua Fauſtin, faites-vous réflexion que je puis tout, & que ſans moi point d'établiſſement pour vous, point de rang, point de Couronne, apparemment vous ne voulez pas être heureuſe? Toutes les Couronnes du Monde, repartit la Princeſſe, ne peuvent augmenter ni mon bonheur ni vôtre mérite; quand je ne ſerai point Reine je n'en ſerai pas moins Francianne, & quand vous ſeriez Roi, vous ſeriez toûjours Fauſtin. Nôtre jeune homme vit bien par la fermeté d'ame de la Princeſſe qu'il falloit prendre parti ailleurs. Il ſortit comme il étoit entré, & courut chez Glorieuſe à qui il fit des offres encore plus éclatantes que celles qu'il venoit de faire à ſa ſœur. Glorieuſe les reçût bien différemment, elle s'en laiſſa ébloüir, & n'en apperçut pas l'impoſſibilité, car la vanité rempliſſoit trop ſa tête pour y laiſſer place au bon ſens. Ils ſe donnèrent l'un à l'autre des Couronnes, & de l'encens, à regorger. Fauſtin traitoit Glorieuſe en Déeſſe, afin qu'elle le traitât en demi-Dieu, & ils s'éleverent l'un l'autre ſi haut qu'ils ſe perdirent de veuë. Ils firent des projets à proportion, & furent les communiquer au Druide Gaſcon, qui ne pût rencherir ſur eux: il ne manquoit plus là que Phorbas, & il arriva. Ces quatres têtes en valoient bien mille pour imaginer, & n'en valoient pas une bonne pour bien réſoudre; cependant ils étoient ſûrs de la plus grande partie des voix qui devoit l'emporter dans l'Aſſemblée prochaine. En attendant cette Aſſemblée, les Chefs des deux Partis étoient

étoient bien intriguez, & le Peuple ne l'étoit pas moins. Cela donnoit beaucoup d'occupation aux deux Druides qui étoient consultez de toutes parts, & qui ne sçavoient auquel entendre. Entre les consultations qui se firent alors, celle-ci vaut peut-être la peine d'être racontée.

La Suite dans le Numero suivant.
page 517.

ANECDOTES LITTERAIRES.

De Gottingen.

On *trouve chez le Libraire Schmidt:* Joh: Georgii Eccardi de origine Germanorum eorumque vetustissimis coloniis, migrationibus ac rebus gestis, libri duo, *avec une Preface de Mr. le Conseiller* Scheidt.

Cet *homme célèbre continuë de donner au Public les Manuscrits de ses Prédecesseurs; c'est ce qui est très-louable. Il dit dans sa belle Préface, que Mr. Eccard, quoique plus de cinquante Ecrivains ayent déjà traité des migrations des peuples, & des demeures des anciens Germains, merite d'être lû préferablement aux autres, parce qu'on trouve chez lui des nouvelles idées, beaucoup d'ordre, & de choix; un jugement solide touchant les differentes pensées des autres Auteurs, & bien des choses qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Il avouë pourtant, que les conjectures de Mr. Eccard sont quelques fois trop hardies & qu'il y a bien des difficultés qui nous empêchent d'affirmer positi-*

vement plusieurs articles de l'ancienne Histoire d'Allemagne, ce qu'ils prouve par celle des anciens Saxons, dont on ne connoît pas la véritable origine & demeure.

UNE *des plus grandes de ces difficultés est, que nous n'avons que* Tacite *&* Ptolemé, *pour conducteurs dans ces tems obscurs, deux Ecrivains qui donnent fort souvent à gauche. Car le dernier qui ecrivit sa Geographie à Alexandrie, nous apprend plusieurs faits qu'il ne savoit que par ouï-dire. Quant au* Tacite, *il est vrai, qu'il se trouvoit dans le voisinage chez les* Belges; *mais il n'a jamais vû la* Grande Germanie *lui-même, & ne pouvoit connoître qui que ce soit, qui ait visité tant de différens peuples, separés par des forêts immenses & des deserts très-étendus, qui ne vivoient pas en Société & se faisoient fort souvent la guerre. De plus, quand on considére les fables ridicules, qu'il raconte de la Ville de Jerusalem & du sort des Juifs, dont il étoit en état de donner quelque chose de plus vrai-semblable; on ne doit pas être surpris, si tout ce qu'il dit des Allemans, est sujet à caution.*

L'OUVRAGE *de Mr. Eccard, ne s'étend, que jusqu'au commencement du troisième siécle. Selon lui il n'est pas vrai-semblable que les Allemans tirent leur origine de* Noé, *parce qu'il croit avec plusieurs Savans, parmi lesquels il y a des Théologiens, que le Déluge n'a pas été universel.*

TUISCO *&* MANNUS, *les véritables tiges des Allemans, ont demeuré en Asie.* Ingævones *sont des habitans de prairies;* Istævones, *ceux de l'Est. Les* Hermiones *tirent leur*

leur nom de Hermann, leur Général; & de là vient auſſi le nom Germanus.

LES Germains *habitérent au commencement avec les* Celtes *autour du* Palus Mæotis, (*aujourd'hui* mer de Zabache) *& au pied du mont* Caucaſe. *Ces deux peuples ſe ſont depuis diſperſés par toute l'Allemagne. Les Germains en choiſirent les parties Septentrionales & Orientales, & les Celtes les Méridionales & Occidentales; par conſéquent ils formérent deux nations.*

LA *Gréce a été peuplée par tous les deux, l'Irlande par les Germains, l'Ecoſſe Septentrionale & peut-être une partie de l'Eſpagne par les Irlandois.*

LES *Suédois tirent leur origine des Allemans & ſur tout des* Cimbres *& des* Vandales, *leſquels y ont été menés par* Odin, *comme auſſi depuis les Saxons y ont envoyé des nouvelles colonies ſous les auſpices d'Odin le jeune ou Wodan.*

LES Scythes, *les* Celtes *& les* Goths *n'ont jamais demeurés dans la Germanie Septentrionale.*

CES *derniers s'appliquerent à la marine. De là vient le nom de la ville de* Bremen *ou* Pramenheim. *Ils appellérent leurs grands Vaiſſeaux* Cielas *ou* Kielas; *d'où la Ville de* Kiel *tire ſa dénomination.*

LES Lygiens *habitérent en Pruſſe, en Courlande, & en Livonie.*

LA Nehrung *eſt l'ancienne* Baſilea, *ou* inſula regia, *d'où la Ville de* Königsberg *a tiré ſon nom.*

L'AUTEUR *derive* Montag (*Lundi*) *de* Man-

Mannus, & Dienſtag (*Mardi*) du Dieu This ou Dis. *Il n'eſt pas poſſible, que les Allemans deſcendent des Celtes ou des Gaulois, par ce que leur Langage étoit tout différent de celui des Allemans, & Arioviſt ne l'apprit que parmi eux. Lorſque les Celtes ou Gaulois, qui s'étendoient du côté du Danube & du Rhin juſqu'au Mein, entreprirent leur excurſion en Gréce, ſous le commandement du fameux* Brennus; *les Germains envoyérent des Colonies dans le païs au de-là du Mein, qui s'unirent avec les Gaulois qui y étoient reſtés, & de cette union ſont venus les* Allemans.

LE *nom de* Cimbres *ſignifie* Camarades *ou* Compagnons. *Les* Celtes, *avec leſquels ils firent une courſe en Italie, le leur donnèrent, & il eſt encore uſité dans la langue Wallonne. Les* Cimbres *s'adonnérent à la piraterie, c'eſt pour cela que les Allemans les nommérent* Vargi *ou* Vræci, *d'où vient le nom de* Francken, & Francfort ſur l'Oder.

QUOIQUE *l'invaſion des* Cimbres *en Italie leur fût fatale; néanmoins ils en retirerent cet avantage, que le petit nombre qui en revint, leur apporta l'art de travailler les metaux, de ſe faire des armes d'airain & de fer, & problablement l'uſage des lettres, qui ſe repandit depuis par toute l'Allemagne.*

L'OUVRAGE *de Mr. Eccard eſt rempli de pareilles idées, dont quelques-unes meritent un examen ulterieur; car l'Auteur paroit avoir aſſez de courage de vouloir s'aider de ſes propres lumiéres, quand l'Hiſtoire de ces tems obſcurs & reculés ne lui en fournit point.*

PETIT RESERVOIR.

Suite du Puits de la Vérité.

LA BABILLARDE.

UN bon Gaulois étoit devenu veuf, & vouloit ſe remarier, il avoit un grand âge & de grandes richeſſes ; ces deux qualités, l'une portant l'autre, plaiſoient tant aux filles à marier, qu'elles s'efforçoient toutes de lui plaire. Une entre autres en vint à bout ; elle étoit aſſez bien en beauté, mais beaucoup mieux en parole, c'étoit ſon fort, elle parloit ſans ceſſe, & ne parloit que de ſa vertu, au grand déplaiſir de ceux qui étoient obligez de l'écouter ; elle débitoit mille preuves de ſa ſageſſe, à ceux mêmes qui ne vouloient pas prendre la peine

d'en douter, & elle se mettoit toûjours en garde là-dessus, sans que personne l'attaquât. Un jour qu'elle se trouva avec le Gaulois, elle lui fit un tel étalage de sa vertu, qu'il n'osa pas en douter un moment, & ce qui toucha fort le bon homme, ce fut une confidence secrette qu'elle lui fit du peu de bien qu'elle avoit, quoique tout le monde sçût qu'elle n'en avoit point du tout; en faveur de cette bonne foi, & de mille autres rares qualitez qu'il lui crut sur sa parole, le Mariage fut resolu pour le lendemain. La belle étoit au comble de sa joïe, qu'elle se sçavoit bon gré d'avoir beaucoup gagné en en parlant beaucoup. C'est un Pérou, disoit-elle que la langue d'une habile femme; en un mot la Babillarde voïoit sa fortune faite en épousant le Riche Gaulois. Vous sçaurez que ce Gaulois devoit donner sa voix pour l'élection d'une Reine, & pour cela il voulut prendre l'avis du Druide Gaulois.

IL partoit pour aller au Puits de la Vérité, lorsque son épouse future s'avisa de vouloir l'y accompagner. C'est une si belle chose, dit-elle, que la vérité, je meurs d'envie de faire connoissance avec elle, je vais vous suivre. Non, lui dit le bon homme, j'irai seul, c'est une affaire d'Etat. Je veux vous suivre, repliqua-t-elle. Il falut y consentir, elle étoit opiniâtre, & le bon homme étoit amoureux. Il souffrit donc qu'elle le suivit au Puits de la Vérité, où le bon Gaulois commença ainsi sa consultation. Grand Druide, il s'agit d'élire une Reine, & je ne sçay par où m'y prendre, car en affaire d'Etat, je

je suis un ignorant, ma seule science, c'est la bonne foi. La Babillarde l'interrompit brusquement à ce mot de bonne foi, car elle ne pouvoit entendre parler d'aucune Vertu, qu'elle ne se l'appropriât; je vous suis caution, dit-elle au Druide, de la bonne foi de Monsieur, comme il vous seroit caution de la mienne; oüi, Monsieur, la bonne foi m'est si naturelle, que ..... Hé doucement, ma belle, interrompit le bon homme, il n'est pas question de cela.

CEPENDANT à peine s'étoit elle vantée de bonne foi que le Puits de la vérité qui fumoit, comme nous avons remarqué, quand on habloit devant le Druide, commença à fumer, mais nôtre Babillarde n'en sçavoit point les conséquences, car elle étoit étrangere dans le Païs. Le bon homme continua sa consultation en ces termes: Je vous disois donc, grand Druide, qu'étant de bonne foi, je voudrois sçavoir laquelle des deux Princesses, mérite mieux d'être éleuë Reine, je veux donner ma voix à celle qui a le plus de vertu, car la vertu est le plus bel appanage d'une Reine.. Effectivement, interrompit encore la Babillarde, la vertu est un appanage si précieux, que j'estime plus la mienne que tous les Roïaumes du Monde; graces au Ciel, je puis dire que ma vertu.... Hé! Madame, interrompit ce bon homme, j'en suis persuadé, mais laissez-moi continuer. Il me paroît, continua-t-il, que Francianne est la plus sincére & la plus sage... Elle ne sauroit l'être trop, interrompit encore l'indiscrette, car si on éli-

soit une Reine dont la sageſſe fût tant soit peu douteuſe, je déſerterois le Roïaume. Voïez-vous, Monſieur, je ſuis femme à tout ſacrifier pour la ſageſſe, il faut que je vous compte à quelles épreuves la mienne a été: là-deſſus elle enfila l'éloge de ſa chaſteté, qu'elle mit au deſſus de celle de Lucrece, & le Puits fuma de telle ſorte, qu'on ne voyoit plus dans le Temple. Pour lors le bon homme qui comprenoit bien ce que cette fumée vouloit dire, fit les réfléxions ſalutaires qu'il pouvoit faire là-deſſus, & demeura tout penſif. Le Druide interrompit l'hiſtoire de cette Lucrece, qui ne finiſſoit point, & parla en ces termes. Vous dites que vous êtes un homme de bonne foi, & vous, Madame, que vous êtes une Lucrece, il paroît cependant par cette fumée que l'un de vous deux ne dit pas vrai. Enſuite le Druide Gaulois pria la hableuſe de ſortir pour un moment hors du Temple, afin qu'il pût connoître à qui la fumée en vouloit. La Babillarde ſortit, & toute la fumée ſortit avec elle; elle rentra & la fumée rentra auſſi, ce que voïant le bon homme, il lui dit: ma Mie, comptez que mon amour & la nôce qui s'enſuivoit, s'en iront auſſi en fumée, car jamais je n'épouſerai femme qui parle trop de ſa vertu. Pour lors la babillarde reſta muëtte, & c'étoit la première fois de ſa vie. Ce ſilence eſt venu trop tard, dit le Druide, à force de parler vous aviez trompé le bon homme, à force de parler vous l'avez détrompé. Le bon homme acheva ſa conſultation, & en mémoire de cette par-

parleuſe indiſcrette, on grava dans le Temple cette Inſcription.

Tu vois cette indiſcrette folle
Dont le caquet eſt rabatu,
Bientôt par un diſcours frivole
Elle portera haut, ſon honneur abbatu;
On ne la croira plus, mais enfin que veux-tu?
De tout malheur la femme en parlant ſe conſole,
Et veut ſe ſoutenir au moins par la parole,
Ne le pouvant par ſa vertu.

Autre ſur le même ſujet.

FEMME qui ſans raiſon de ſa Vertu préſume,
A force d'en parler prétend lui donner cours,
Pourquoi non? de parler utile eſt la coutume,
On trouve force ſots qui croyent aux diſcours,
Et l'on ne trouve pas toûjours
Un Puits de Vérité qui fume.

BOUTS RIMEZ

ſur le même ſujet.

SI tu vantes ta . . . . . Chaſteté,
En euſſes-tu plus que . . . . . Lucrece,
Tu perds par ta . . . . . Vanité,
Tout le fruit de ta . . . . . Sageſſe,

SI tu vantes ta . . . . . Chaſteté,
Toi qui n'es que demi . . . . . Lucrece,
On verra par ta . . . . . Vanité,
Tout ce qui manque à ta . . . . Sageſſe,

NE vante point ta . . . . . Chasteté,
On te pardonnera de n'être point . Lucrece,
On hait plus la . . . . . Vanité,
Que l'on n'aime la . . . . . Sagesse.

L'AVANTURE de la Babillarde rendit müettes pour un temps les femmes mêmes les plus vertueuses, & leurs maris s'en trouvèrent bien; tout le beau sexe en général parla fort peu pendant cette année, qu'on nomma l'année du silence des femmes: je ne sçai dans quel siécle elle doit revenir, voyez Nostradamus.

DANS l'année du silence des femmes il courut un Vaudeville qu'on appelloit le *Tais-toi*.

ON aimoit les Vaudevilles dès ce temps-là. Cependant il faut dire à l'avantage des Gaulois que chez eux, les Vaudevilles & les Bons Mots avoient beau être plaisants, ils ne plaisoient p int s'ils ne venoient du Puits de la Vérité, & ceux même de la Vérité déplaisoient quand ils étoient plus malins que profitables; au lieu qu'à présent ceux qui ne sont ni vrais, ni plaisants, ni profitables ne laissent pas de plaire, seulement parce qu'ils sont malins; celui-ci qui ne l'est que de bonne sorte courut fort en ce temps-là.

LE TAIS-TOI.

VAUDEVILLE.

PAUVRE femme tu te pers
En parlant comme une folle,
Ton honneur entre deux fers
S'affoiblit par l'hyperbole.

LA Vertu de bas aloi
S'enfuit avec la parole.
Tais-toi.

2. COUPLET.

TU voudrois en t'excusant,
Avant même qu'on t'accuse,
Prévenir le médisant,
Pauvre femme tu t'abuse.

TOUTE ta faute, crois moi,
Se connoît par ton excuse,
Tais-toi.

3. COUPLET.

RIEN n'est plus malin, dis-tu,
Que cet éco populaire,
Quand tu chantes ta vertu,
Il chante tout le contraire.

IL parle de bonne foi,
Si tu veux le faire taire,
Tais-toi.

REPRENONS nôtre hiſtoire & ſouvenons nous que tout le Roïaume Gaulois eſt en mouvement pour l'élection d'une des deux Princeſſes, qui ſe devoit faire après deux Aſſemblées generales, dont l'une ſervoit à tout diſpoſer, pour décider dans l'autre.

LE jour de la premiere Aſſemblée étant venu, toûs les principaux du Roïaume s'y rendirent, & prirent place, ſelon leur rang, ſur une eſpèce d'amphithéatre entouré d'un autre plus élevé, où le Peuple aſſis pêle-mêle & fort preſſé, formoit une montagne de têtes, aſſez plaiſantes à voir.

QUOIQUE les deux Partis fuſſent confondus enſemble, on les eût diſtinguez à les regarder ſeulement; on remarquoit au milieu d'une multitude de têtes legeres, celles des Venérables Gaulois, ſtables & graves; vous euſſiez dit des Buſtes antiques entre des Pagodes remuantes.

LES Gaſcons changeoient à tout moment de places comme d'avis, & les Gaulois demeuroient fermes dans leurs ſentimens, comme dans leurs places.

PHORBAS, Regent du Roïaume, ſe leva le premier pour parler, on fit ſilence; il promena d'abord ſes regards doucereux de rang en rang juſques au dernier du Peuple, le ſaluant de la tête, & lui ſouriant, comme s'il eût voulu perſuader un auditoire de femmes, en ſorte qu'il ſembloit plûtôt cajoler l'Aſſemblée que la haranguer; enſuite il enfila un diſcours fleuri, flateur, & inſinuant, qu'Hérodates interrompit, & fit fort bien, car Phorbas aſſuré de la pluralité des voix, vou-

vouloit persuader qu'on fit l'élection dès cette premiere Assemblée, & selon les Loix on devoit seulement y proposer les épreuves nécessaires pour l'élection. Nous expliquerons dans la suite ce que c'étoit que ces épreuves; il suffit à present de dire que Phorbas vouloit passer par dessus les Loix, & qu'Hérodates vouloit les maintenir.

HÉRODATES parla peu, il ne dit que quatre mots, mais il les dit avec un certain air majestueux qui persuada & qui n'est point sujet à replique : il voulut qu'avant toutes choses on écoutât les Députez des Etats & leur fit signe de s'avancer. Le premier qui parut, ce fut un notable Bourgeois qui n'avoit point appris par cœur sa Harangue comme ceux qui les achetent; on dit qu'elle ne laissoit pas d'être de bonne foi, quoiqu'elle ne lui coûtât rien.

HARANGUE

du Bourgeois.

MESSIEURS *les Princes & vous autres bons Gaulois, mes compatriotes, s'il y a quelqu'un d'entre vous à qui Glorieuse ait jamais fait du bien, que celui-là parle pour elle, & je consens que sa voix l'emporte par-dessus toutes les autres, mais personne ne parlera, car elle ne fait bien à personne; je dirai donc, moi, que Glorieuse croiroit s'abaisser si elle devenoit bonne, car elle s'élève si haut au dessus de nous, que nous ne lui touchons en rien. On sçait bien que la tête doit*

être au dessus du corps, mais encore faut-il qu'elle y touche, & pour peu qu'elle en soit séparée elle n'a plus la vertu de commander, ni les membres la force d'obéir ; comment voudriez-vous donc que...

CONCLUEZ, bon-homme, concluez, interrompit Faustin, d'un air aussi absolu que s'il eût composé lui seul toute l'Assemblée, ce n'est pas à de petites gens de rien à parler si long-tems en presence d'un homme tel que moi.

HÉRODATES d'un seul regard fit taire & rasseoir Faustin, qui tourna la tête de côté & d'autre nonchalamment, comme faisant semblant de n'avoir rien dit. Le bonhomme continua en cette sorte :

PUISQU'ON *veut que je concluë, je dirai que la Princesse Francianne est bonne, franche & bien avisée, cela fera qu'elle choisira un mari de même, & voilà ce qu'il faut.*

QUAND le bon-homme eut fini, on fut étonné de voir une Femme qui vouloit haranguer ; mais elle s'y prit de si bonne grace qu'on la laissa parler sans conséquence.

HARANGUE

de la Bourgeoise.

PUISQU'IL *s'agit d'élire une femme, encore faut-il que les femmes ayent leurs voix ; ne voyez-vous pas qu'on est ici assemblé pour dire librement ce que c'est que Francianne & Glorieuse, & pour bien déchifrer les femmes, il n'y a rien tel qu'une femme ? Quand nous*

nous nous mettons à jaſer l'une de l'autre, nous diſons tout ce que nous ſçavons de bien & de mal, & c'eſt ce qu'il faut faire ici.

JE *dirai donc d'abord qu'il y a quelque raiſon pour élire Glorieuſe. Et toutes celles pour qui je porte la parole ont jugé qu'il leur pourroit arriver un grand avantage de cette élection; cet avantage le voici: une Reine Glorieuſe apprendroit à ſon mari à lui obéïr, & cela ſeroit d'un bon exemple pour les nôtres.*

C'EST *un bien que cela, comme vous voyez; mais pour un bien que Glorieuſe nous feroit, il nous en arriveroit bien des maux.*

PREMIÉREMENT, *ſi nous avons une Reine pleine de vanité, elle tiendra tous les matins conſeil de Beauté, elle tiendra conſeil pour inventer des Modes, & tous ces conſeils-là n'avanceront pas les affaires de l'Etat.*

SECONDEMENT, *vous ſçaurez que nous autres femmes reſſemblons à un troupeau de moutons, ce que l'un fait l'autre le veut faire auſſi, quand le premier ſaute un foſſé, les autres le ſuivent, deuſſent ils ſe rompre le col. Une Reine pleine de vanité portera des habits tout maſſifs d'or & en changera quatre fois par jour; les femmes de Cour imiteront la Reine; les Bourgeoiſes imiteront les femmes de Cour, & Dieu ſçait ſi les maris en pâtiront; mais ce n'eſt pas encore cela qui nous chagrine le plus dans Glorieuſe: que voulez-vous que je diſe? Elle ne va pas rondement en beſogne; par exemple, on ne connoît rien à ſa beauté; on dit que la nuit elle eſt tout autrement que le jour, & que le Magicien Gaſcon*

lui

lui met tous les matins un visage neuf sur le sien : cela nous fait peur, car quand le visage est double, le cœur l'est aussi.

SI *vous aviez vû un petit Cabinet qu'elle a, il ressemble au Cabinet d'un Peintre, on y voit plus de couleurs, plus d'huiles, plus de petites boëtes, plus de phioles : voyez-vous ? toutes ces mixtions-là sont contraires à nôtre franchise Gauloise.*

LA bonne Dame harangua encore longtems sur ce ton, & faisant remarquer tout ce qu'il y avoit de faux & d'affecté dans Glorieuse, elle faisoit par contre-coup l'éloge de Francianne, dont les parures & la beauté étoient aussi simples que le cœur. Enfin elle conclut qu'il falloit l'élire Reine. Ensuite on vit paroître un bon Laboureur naïf & resolu, qui débuta de cette sorte.

HARANGUE

du Païsan.

MADAME *vient de parler pour la Ville, moi je m'en vais parler pour les Villages ; je suis tous ébaï qu'on fasse tant de simagrées pour nous bailler la Reine qu'il nous faut. Francianne est une si bonne Princesse ; voyez-vous ? quand elle vient dans nos Ménages elle fait tout comme si c'étoit le sien, car elle regarde ce qui y manque, & nous le baille sans barguigner, & tout au contraire Glorieuse n'entre jamais dans nos Maisons, & n'entre que dans nos Vignes & dans nos Bleds, avec ses Chevaux & sa Chasse qui trepignent*

pignent tout, qui ravagent tout, & au lieu de nous payer le déchet, elle ne s'en met pas plus en peine que si cela venoit sans labourer. O! je dis donc qu'une Reine Glorieuse n'est point pitoïable, & c'est grand pitié: je n'ai plus qu'une chose à dire, écoutez-moi bien. Imaginez-vous au mitan d'un Royaume une tête pleine de gloire: c'est comme si on mettoit au mitan d'une maison une barrique pleine de poudre, la moindre flaméche y met le feu, & tout s'en va sens dessus dessous; c'est ce qui fait qu'il m'est avis que nous voulons que Francianne soit Reine, & vla tout.

Il y eut encore quantité d'autres Harangues, qui furent longues. Enfin quand on eut entendu tous les Deputez, Herodates prit la parole.

Par ce que vous venez d'entendre, dit-il, vous comprenez bien, Messieurs, que l'amour des Peuples est pour Francianne; à mon égard je trouve qu'elle est bonne, généreuse & bien sensée. Ceux qui m'entendent parler de la sorte, vont croire que je l'aime, & il est vrai. On dira encore que c'est mon amour qui parle en sa faveur: Non, si je lui donne ma voix c'est pour le bien de l'Etat, c'est aussi pour le bien de l'Etat que vous devez l'élire. La pluralité des voix, dit Phorbas, doit prouver le mérite de la Princesse qu'on élira; c'est le plus grand nombre qui doit décider. La Loi & la force feront pour le plus grand nombre.

(La Continuation dans le Num. suivant.)
page 533.

L'A-

L'AMOUR CHAMPETRE

EPITRE.

POUR gagner les faveurs d'une jeune Maîtresse,
Un Amant excité par sa folle tendresse,
Présente à pleines mains l'argent & les rubis;
Une fille souvent met ses charmes à prix.
Déteſtables présens, enfans de l'avarice
Et de la volupté sa fidelle complice!
L'Amour n'exige point ces malheureux tributs,
Il demande le cœur & ne veut rien de plus.
J'aime, disoit Tirsis, la charmante Lisette,
Du présent de mon cœur je la crois satisfaite;
Que voudroit-elle encor? mes troupeaux & mon chien?
Quand on donne son cœur, on ne reserve rien;
Si je fais des présens, c'est pour suivre l'usage,
Non, pour la mériter, mais pour lui rendre hommage;
Je lui donne des Vers, je présente un bouquet
Formé de violette ou de simple muguet:
Je lui donne un oiseau que j'enleve à sa mere,
Et que j'instruits exprès pour plaire à ma Bergere:
Je lui donne des fruits, fruits cueillis de ma main,
Fruits où paroît encor la fraicheur du matin;
Je présente aujourd'hui ce panier à Lisette,

Si l'on regarde l'art cette piéce eſt parfaite;
Mœris ſur le panier plaça tout ſon ſçavoir,
Aminte de ſa main croyoit le recevoir,
Et même pour avoir du don la préférence
Aminte lui promit un baiſer par avance;
Je ne lui promis rien; ſans eſpoir de retour,
Il me fit ce préſent & je l'offre à mon tour.
Et de jonc & d'écorce un ſubtil aſſemblage
Fit le panier, la fleur des paniers de notre âge;
Sur le galant panier Mœris ingénieux
A tracé mille objets pour amuſer les yeux;
Il y peignit d'abord une jeune Bergere,
Deux Bergers ſont près d'elle aſſis ſur la fougere,
Elle prête l'oreille à ces deux concurrens,
Et reçoit de tous deux l'hommage en même temps,
Paye l'un d'un ſouris, & l'autre d'une œillade:
Cupidon cependant ſe tient en embuſcade,
Ce Dieu rit en ſécret de la crédulité
De deux Amans que trompe une jeune beauté.
Sous les ormes l'on voit une danſe legere;
Là, plus d'un Berger tient la main de ſa Bergere,
Et la danſe & le chant croiſſent encor les feux,
L'Amour dans cette fête entre-mêle ſes jeux;
On n'y rencontre point l'importune triſteſſe;
On voit dans tous les yeux la joye & la tendreſſe,
Les vœux ſont ſatisfaits; ces vœux ſont innocens;
La pudeur ne craint rien dans ces doux paſſe-temps.
Voyez le Peuplier qui couvre une fontaine;
J'aperçois tout auprès le malheureux Philene,
Il pleurt, mais ſes pleurs ne lui ſervent de rien,

Ama-

Amarillis en rit & careſſe ſon chien.
Regardez ce Berger qui s'occupe à la chaſſe;
Il ſuit avec ardeur un lievre à la trace;
Sa Cloris cependant par lui placée exprès
Dans le coin d'un buiſſon veille ſur ſes filets.
Dois-je expliquer ici la cinquieme figure?
De mon voiſin Hilas elle peint l'avanture,
Il ſurprend Philomele avec un autre Amant,
Vous voyez ſa douleur & ſon étonnement,
Hilas de ſon épieu veut percer Philoméle,
L'Amour retient ſon bras & ſauve l'infidelle;
Un Berger tout auprès joüe à colin maillard,
Conduit par ſon amour plûtôt que par hazard,
Il ſaiſit ſa Bergere, elle fait la ſurpriſe,
Elle auroit du regret qu'une autre eut été priſe.
Mœris ſur ce panier peignit bien d'autres jeux;
Les depits inſenſés d'un Amant malheureux,
Le doux ſort d'un Berger qui commence de plaire,
Les dégouts d'un amour qui n'a rien de contraire:
Mais ſur le point, Mœris, je veux te corriger,
Mœris, tu juges mal de l'amour d'un Berger;
Crois-tu que les faveurs le rendent infidelle?
Une fille qui m'aime en eſt-elle moin belle?
Vois-tu le laboureur abandonner ſes champs,
Quand la blonde Cerès le comble de preſens?
Nous vois-tu des jardins dégoutés, quand Pomone
Enrichit de ſon fruit celui qui les ordonne?
Le dégoût ne ſuit point les fidelles amours,
Mœris, quand on nous aime il faut aimer toûjours.

PETIT RESERVOIR.

Suite du Puits de la Verité.

LA Loi & la force, reprit Hérodates, feront pour le petit nombre des véritables Gaulois, que je soutiendrai.

En vain les Notables Gaulois voulurent donner leur voix à Francianne, les Etrangers en plus grand nombre l'auroient emporté sans la confusion qui se mit dans leur parti; ils ne s'expliquoient que par menaces & par juremens, & tout cela ne concluoit rien; on ne fit que s'échauffer de part & d'autre d'une telle force, qu'il fallut rompre l'Assemblée. On sortit donc en désordre, Herodates se mit à la tête de ses Troupes qui l'attendoient, & Faustin à la tête des siennes; de la maniére dont ils étoient animez les uns contre les autres, il seroit arrivé un terrible carnage; mais Hérodates proposa un combat particulier, pour épargner le sang de plusieurs: d'une

part les Gaulois étoient en très-petit nombre; mais de l'autre le grand nombre avoit peur, cela fit qu'on accepta volontiers le défi. Il s'agissoit donc de nommer les deux Combattans. Hérodates sans penser à faire compliment à personne commença par se nommer lui-même, Faustin plus civil fut le chapeau à la main de rang en rang offrir à chacun l'honneur du combat, qu'on lui défera par honnêteté; en sorte que ne pouvant s'en défendre, il demanda que le combat fût remis au lendemain, par ce que, disoit-il, il avoit fait un méchant rêve la nuit de devant ce jour-là, & qu'il n'étoit pas juste que la suite infaillible d'un songe funeste, retombât sur le parti qu'il défendoit. On vit bien qu'en cette occasion Faustin aimoit mieux passer pour superstitieux que pour poltron; la vérité du fait est qu'il ne demanda ce délai que pour avoir le loisir de prendre des précautions avec le Druide Gascon, pour se tirer d'affaire.

IL fut donc le trouver au plus vîte & lui dit: C'en est fait, Druide, je vais me battre contre Herodates, & il ne me fait pas peur comme vous pouvez croire; cependant, comme pour le bien de l'Etat il faut expédier les choses, si vous vouliez prendre ma figure & combattre au lieu de moi, vous auriez bien plûtôt fait.

JE prendrois volontiers vôtre place, répondit le faux Druide, mais par un certain Arrest du Destin, il m'est défendu de faire aucun mal à Herodates; cependant je puis vous donner une secret pour lui faire peur.

FAUS-

FAUSTIN disoit en lui-même, je connois Herodates il n'aura pas peur; & plus il faisoit réflexion que son ennemi n'auroit point de peur, plus il en avoit lui. Il pensoit & repensoit tristement au parti qu'il devoit prendre, lorsque se ressouvenant tout d'un coup que le Druide Gascon lui avoit promis de le rendre immortel, il s'écria: Hé, Pere Druide, vous ne parlez point de cette immortalité que vous m'avez promise. Je vous l'ai promise, j'en conviens, dit le Druide Gascon, mais je ne puis vous la donner que vous ne l'ayez méritée par quelque combat. Hé si on me tuë, repliqua-t-il, à quoi me servira l'immortalité? elle vous servira, dit-il, à vivre éternellement dans l'Histoire. Ce n'est pas là mon compte, repliqua Faustin en secoüant la tête, je veux être immortel avant que de mourir. Hé bien, allez, reprit le Druide, je ne veux pas chicaner un brave homme pour une bagatelle, partez, combattez, & ne craignez rien, je vous rends immortel. A ces mots Faustin se sentit animé d'une ardeur Martiale qu'il n'avoit jamais connuë, il couroit déja au combat, lorsqu'une petite réflexion l'arrêta tout court; mais, disoit-il en lui-même, suis-je bien immortel aussi? il ne faut pas croire légérement quand il y va de la vie: pour plus grande certitude allons consulter la Vérité, je ne l'aime point, mais ne laissons pas de lui faire bonne mine. Il fut donc trouver le Druide Gaulois au Temple de la Vérité. Quelqu'un m'a dit, debuta-t-il d'abord, que j'étois immortel, cela est-il bien vrai? Le Druide Gaulois le re-

gardoit fixement sans rien répondre. Lui qui étoit impatient de son naturel, lui dit: répondez-moi donc; n'êtes vous pas fait pour dire la vérité à ceux qui vous la demandent? Il ne répondit rien à tout cela, & le regardoit seulement en pitié. Son silence fit monter le feu à la tête de nôtre jeune homme: Comment donc, dit-il tout transporté, il semble que vous trouvez étrange qu'un homme comme moi prétende à l'immortalité; suis-je immortel ou ne le suis-je pas? parlez-donc. Alors le Druide lui dit froidement: la seule vérité que je vous dirai, c'est que toutes les véritez ne sont pas bonnes à dire. Qu'entendez-vous donc par là, dit Faustin, est-ce que je ne suis pas un grand homme, brave, généreux? Toutes les véritez ne sont pas bonnes à dire, repliqua le Druide. A votre compte, reprit Faustin tout troublé de fureur, je suis donc un homme de néant, un lâche, un fat? Encore une fois, dit le Druide, toutes les véritez ne sont pas bonnes à dire; ensuite il tourna le dos à Faustin, que la rage transporta chez lui en moins de rien. Malgré ce que lui avoit dit le Druide de la Vérité auquel il ajoutoit moins de foi qu'au sien, il passa toute la nuit à se persuader son immortalité. Dès la pointe du jour il fallut s'armer pour le combat; la premiere arme qu'il demanda fut son bouclier; quoique Faustin fût foible de temperament, il se sentit assez de force pour porter un bouclier, si large, qu'il auroit couvert trois hommes comme lui; il fut aussi long-tems à ajuster son casque, & son armet, qu'une femme l'est à ajuster ses coëffures.

res. Il fallut enfin se transporter sur la lice où Herodates & les Juges du combat l'attendoient depuis long-tems; il arriva & après s'être bien échauffé l'imagination par son idée d'immortalité, il planta son bouclier devant lui, & pour en être mieux couvert il tâcha de se faire petit en rentrant dans son armure comme un limaçon dans sa coquille. A l'égard d'Herodates, il n'avoit d'autres armes que son épée, il étoit légérement vêtu, la tête & l'estomac découverts; en un mot, il se battoit dès ce tems-là comme les François devoient se battre un jour. Les deux Combattans ainsi disposez, on donna le signal, le combat commença & fut bientôt terminé, car Herodates ne voyant devant lui qu'un bouclier, derriere lequel Faustin s'étoit retranché & fortifié comme derriere une muraille, mit la main sur le haut du bouclier, & le franchissant comme une barriere, alla joindre son homme, qui assurément n'auroit pas été le trouver. La seule chose que Faustin fit de bonne grace, ce fut de présenter son épée à Herodates; quoiqu'il fut assuré d'être immortel, il ne laissa pas de demander la vie, qu'Herodates lui avoit offerte avant même qu'il l'eût démandée.

Hérodates ne tira pas une grande gloire de ce combat, mais l'Etat en tira un grand profit, car par-là ce Prince fut maître de faire observer les Loix, que la Brigue avoit violées dans l'Assemblée qui s'étoit tenuë.

Les Loix vouloient, comme nous avons

déja dit, qu'on fît les épreuves avant l'Election. Je vais vous expliquer ce que c'étoit que ces épreuves.

ON choisit l'affaire la plus difficile à juger qui fût alors, pour éprouver le bon sens, la pénétration & l'équité des Princesses; mais comme cela ne suffisoit pas, il fallut faire l'épreuve des Festins familiers, & des Appartemens, qui se pratiquerent en cette sorte.

PENDANT huit jours le Palais des Princesses fut ouvert à tout le monde, chacun leur parloit de ses affaires familièrement & comme par conversation; on vouloit que les Sujets connussent leur Princesse, & se fissent connoître à elle: Car il est utile de bien connoître ceux à qui on commande & ceux à qui on obéït.

PENDANT ces huit journées qu'on appelloit les jours d'Appartement, Francianne reçût tout le monde avec une certaine familiarité majestueuse qui inspiroit la liberté sans faire perdre le respect.

GLORIEUSE, au contraire, éxigeoit un respect si gênant, qu'on cherchoit à le perdre, pour se soulager. En un mot, les différentes humeurs des deux Princesses se distinguerent dans l'épreuve des Appartemens, & bien mieux encore dans celle des Festins familiers; car la societé de la table & le bon vin sont les épreuves les plus naturelles du cœur & de l'humeur.

CHACUNE des Princesses tenoit donc table ouverte dans son Appartement; on choisissoit un certain nombre d'hommes & de fem-

femmes de toutes sortes de conditions depuis le Prince jusqu'au Bourgeois, & ces personnes choisies se plaçoient à table toutes ensemble & sans distinction de rang, excepté la Princesse qui tenoit le haut bout, comme de raison.

Là il étoit permis à chacun de parler à tort & à travers, sans garder aucune mesure que celle de l'honêteté qu'on doit à tous, même dans la plus grande familiarité.

Ce fut là que Francianne fit bien voir qu'elle méritoit d'être Reine, car elle étoit Grande, en parlant aux Grands, & se faisoit petite avec les petits; elle étonnoit les plus beaux esprits par l'élevation de ses pensées, & contentoit les bonnes gens par la simplicité de ses discours.

Pour Glorieuse, elle étoit toujours Glorieuse, & ne parloit que sur un ton, & ce ton étoit si haut & si aigre qu'il choquoit les Grands & effraïoit les petits.

Un soir qu'elle se trouva par hazard placée auprès d'une Bourgeoise, elle ne soupa point, parce qu'elle ne pouvoit manger qu'avec des Princesses; elle seroit plûtôt morte de faim.

Ce fut le Druide Gascon qui ordonna des Festins de Glorieuse; on y voyoit un ambigu continuel & une confusion de mets bizarres dont la plûpart étoient viandes creuses; l'appareil en étoit superbe & artificiel. C'étoit de ces repas ornez qui ne semblent faits que pour nourrir les yeux; on y admire tout sans pouvoir y manger de rien.

Les repas de Francianne étoient sans fa-

çon, des viandes ſimples autant qu'il en falloit, & rien plus; la table n'étoit ornée que d'une propreté appetiſſante; ſur tout le vin y étoit naturel & cordial, ce qui attiroit force faux-freres du parti de Glorieuſe. En buvant le bon vin de Francianne, ils la mettoient ſur le Trône, & la détrônoient en ſortant de table; c'étoit de ces gens empreſſez qui ſont chauds amis tant que le bon vin dure, eſt-il fini leur amitié finit auſſi.

LES propos de table qui ſe tinrent furent tous différens chez les deux ſœurs; car les convives prennent ordinairement l'eſprit & l'humeur de celui qui leur donne à manger.

A la table de Glorieuſe ce n'étoit que mots à deux ententes, pointes ſubtiles, énigmes & rodomontades; Phorbas y parla de Politique, Glorieuſe des Conquêtes qu'elle devoit faire ſur ſes voiſins, & Fauſtin de celles qu'il avoit faites ſur ſes voiſins.

LE Druide Gaſcon mettoit en un clin d'œil trente Armées ſur pied, & en exterminoit cinquante: cela m'eſt auſſi facile que de boire, diſoit-il en ſablant un verre qui tenoit chopine.

IL avoit un talent ſi merveilleux pour avaler du vin, qu'il inſpiroit du reſpect aux yvrognes; il y a, diſoient-ils, dans cet homme-là quelque choſe au deſſus de l'homme; en effet il buvoit comme un Elephant, mais il avoit beau boire, il ne perdoit jamais de vûë ſon intérêt, & il inſtitua au commencement des Feſtins familiers une cérémonie, néceſſaire, diſoit-il, pour les enchantemens qu'il

qu'il vouloit mettre en œuvre en faveur de Glorieuse. Cette cérémonie commença en cette sorte.

Il fit venir un grand bassin de vermeil doré, sur lequel il grava des caractéres Arabes, puis après plusieurs grimaces magiques, il se mit au bout de la table & le bassin devant lui, comme font les mariées de Village; ensuite il ordonna d'un ton mysterieux, que chacun vînt apporter dans son bassin une ou plusiers pieces d'or.

Beaucoup de gens furent surpris & quelques-uns lui dirent: comment donc, Seigneur Druide, vous qui avez tant de millions à commandement, vous prenez nôtre argent?

Ignorans que vous êtes, s'écria-t-il avec enthousiasme, vous ne sçavez donc pas que l'or magique dont je suis maître, n'est pas propre aux enchantemens, car les esprits qui y président sont des esprits terrestres, qui n'aiment que l'or tiré des mines, & il leur en faut: mais cela vous passe, mettez toûjours dans mon bassin.

Voilà comme ce faux Druide attrapoit l'argent par sa Magie, & il y avoit tel à qui il empruntoit une pistole en lui promettant un million.

Glorieuse lui promit de lui donner cent mille pieces d'or, pour les esprits terrestres, si-tôt qu'elle seroit Reine. Donnez m'en toûjours la moitié, dit-il, car vous êtes déja Reine, puisque je vous en assure.

Mais pendant que toutes ces niaiseries

occupoient les petits esprits du parti de Glorieuse, les bons Gaulois admiroient les grandes choses renfermées dans les discours les plus simples de Francianne.

LE grand Druide Gaulois ne put pas assister aux Festins de Francianne, parce qu'il ne sortoit jamais de sa Grotte, ayant renoncé à la Cour une fois pour tout; d'ailleurs il avoit en garde tout ce qu'il y avoit de grand. Premiérement le Puits de la Vérité, qu'il ne devoit jamais quitter de veuë, & de plus la Couronne Roïale & le Voile fatal, l'une pour recompenser le mérite, & l'autre pour punir le crime; car ce Voile fatal étoit destiné à couvrir la tête de ceux qui étoient soupçonnez d'attenter contre l'Etat. Ressouvenez-vous bien de ce Voile fatal, vous en verrez l'effet dans la fin de cette Histoire.

LE Druide Gaulois ne pouvant donc honorer de sa présence les Festins de Francianne, fit à cette Princesse une faveur singuliere qu'il n'avoit jamais faite à personne, car il lui envoya trois bouteilles d'eau du Puits de la Vérité, avec des étiquettes qui expliquoient la vertu de cette eau; Voici ce qu'on lisoit sur ces étiquettes.

L'EAU

L'EAU DE LA VÉRITÉ.

I. BOUTEILLE.

SAVOUREZ à longs traits l'eau de la Vérité,
Le deſſus eſt amer, au fond c'eſt la bonté;
Un ſot au premier trait bien ſouvent la rejette,
Un autre encore plus ſot ſans en avoir goûté
La condamne ſur l'étiquette.

II. BOUTEILLE.

CETTE Liqueur eſt fort ſaine
Pour qui la boit aiſément,
Mais tout homme mal ſain, qui la boit avec peine,
Guerira difficilement.

III. BOUTEILLE.

CETTE Eau peut enyvrer ſans ôter la ſageſſe,
Mais ne t'y trompe pas, ce Docteur entêté
D'une obſcure délicateſſe,
Se vante d'avoir bû l'Eau de la Vérité.
Non; ce qui cauſe ſon yvreſſe,
Ce ſont vapeurs de vanité.

L'EAU de la Vérité avoit la force de faire dire tout ce qu'on avoit fait & penſé en toute ſa vie, & encore pluſieurs autres vertus.

ELLE enyvroit les cerveaux foibles qui en prenoient trop, & au contraire à force d'en

d'en prendre les bonnes cerveilles devenoient encore meilleures.

C'ÉTOIT un cordial pour fortifier & réjoüir les bons cœurs, c'étoit un émétique violent qui tourmentoit les cœurs chargez d'humeur maligne; enfin, cette Eau faisoit des effets tous differens, selon les différentes dispositions de ceux qui la buvoient.

ON eut de la peine à se resoudre d'entamer des bouteilles pleines d'une liqueur si rare; mais si-tôt qu'elles furent une fois entamées chacun se picqua d'en boire, & on ne s'en repentit point; car tous ceux qui se trouverent ce jour-là à table avec Francianne, étoient francs, sinceres & bons Gaulois, qui n'avoient nulle honte de dire tout ce qui leur venoit en pensée.

PARMI eux se trouva pourtant un vieux Doyen des Procureurs, qui de tout ce qu'il avoit fait & pensé depuis soixante années, n'auroit pû rien déclarer qui lui fit honneur. Cependant, chose étonnante! il n'hesita point, & but aussi hardiment que pas un autre; Car, disoit-il en lui-même, la grande habitude que j'ay à dire faux, est à l'épreuve de toute l'eau du Puits de la Vérité. Il but donc, & pour lors une Plaideuse de ses clientes, qui sçavoit que le vieux Procureur avoit détourné une piece de son Procès, pour le faire durer, prit le moment favorable qu'il avaloit l'eau de la Vérité, & lui demanda où il avoit mis cette piece? le scelerat ne répondit rien, & garda constamment le silence, au grand étonnement des assistans; Cependant l'eau ne laissoit pas d'agir

d'agir en dedans, car c'étoit un émétique qui n'entendoit point raillerie, la Vérité vouloit sortir de la bouche du Procureur ; mais il ravaloit avec toute la fermeté d'un cœur endurci dans le métier ; nature ne laissoit pas de pâtir, car plus il fermoit passage à la Vérité, plus elle faisoit d'effort pour sortir; il palissoit, il étrangloit; point de nouvelles, disoit-il, en lui-même, tu ne sortiras qu'avec mon ame. Hélas! ce fut la seule fois de sa vie qu'il dit vrai, car après mille convulsions il rendit son ame, & aima mieux étouffer que de dire la Vérité.

FRANCIANNE eut tant d'horreur de ce menteur inveteré, que sa mort ne lui fit presque point de pitié.

VOILÀ ce qui arrive, dit-elle, à ceux qui veulent étouffer la Vérité, la Vérité les étouffe.

AUSSI-TÔT que les Gaulois eurent bû de l'eau de la Vérité, leurs cœurs s'épanoüirent, & s'abandonnerent à l'innocence de leurs mouvemens naturels.

COMME le premier mouvement du cœur c'est de former des souhaits, chacun se mit à souhaiter de toute sa force, & à dire franchement ce qu'il souhaitoit.

CE fut un plaisir d'entendre les souhaits ingenus des bons Gaulois, & sur tout des jeunes Gauloises, qui avoient encore l'eau de la Vérité sur les lèvres.

L'UNE souhaitoit de rester toûjours fille; & ce qui la dégoûtoit du mariage, disoit-elle, c'est que son pere & sa mere se querel-

relloient preſque toûjours & ſe careſſoient rarement.

L'UNE ſouhaitoit de ſe marier pour être bien brave, l'autre pour danſer à la nôce. Je veux me marier pour être riche, diſoit celle-ci; & moi, diſoit celle-là, pour être appellée Madame; & je veux me marier moi, dit la plus naïve de toutes, je veux me marier, parce que j'en ai envie.

UN bon Gaulois s'aviſa de faire un ſouhait qui penſa le broüiller avec ſa femme qui étoit plus jalouſe que belle.

CE qui donna lieu à ce ſouhait ce fut l'amour d'Herodates & de Francianne. Comme ils avoient bû de l'eau de Vérité, ils ſe regardoient ſans ménagement. Imaginez-vous ce que c'étoit que ces regards: Ils en étoient ſi occupez qu'ils reſtérent quelque tems immobiles.

LE mari Gaulois prit ce moment pour contempler à plaiſir la beauté de Francianne.

SÇAVEZ-VOUS ce que je ſouhaiterois? s'écria-t-il tranſporté d'admiration; je ſouhaiterois d'être Herodates.

SA femme picquée au vif, repliqua, en regardant Herodates, & moi je voudrois être Francianne.

PLÛT au Ciel, dit le mari, que tu fuſſes auſſi belle qu'elle, j'en ſerois plus aiſe que de te voir Reine!

JE voudrois moi, repliqua-t-elle en colere, que tu fuſſes Roi & que je fuſſe veuve.

ILS alloient ſe picquer, mais Herodates

&

& Francianne firent tréve de tendreſſe pour raccommoder enſemble le mari & la femme, à l'occaſion dequoi un Notable fit ſon ſouhait en cette ſorte.

JE ſouhaitte d'avoir pour Reine & pour Roi ceux qui ſont capables de quitter leurs plaiſirs quand il le faut, pour accommoder les querelles de leurs Sujets.

VOUS jugez bien que la franchiſe qui fut cauſée par les bouteilles, auroit fait force querelles, mais Francianne tourna ſi bien les eſprits que tous dirent la Vérité, & perſonne ne s'en fâcha. C'eſt ce qui fut admirable, car jamais prudence d'homme ne pourra faire, que maris & femmes, freres & ſœurs, voiſins & voiſines puiſſent ſe dire tout ce qu'ils penſent les uns des autres, ſans devenir ennemis mortels.

L'ATTENTION qu'Herodates & Francianne avoient euë à ſe regarder, les avoit empêchez de former d'autres ſouhaits que d'être l'un à l'autre; on les pria de dire tout haut ce qu'ils ſouhaitoient.

HÉLAS! dit Francianne, je ſouhaitte que mes Sujets ayent pour moi plus d'amour que de crainte.

JE ſouhaite être Reine pour faire Herodates Roi, & je ſouhaitte.... Ah! Francianne, interrompit Herodates hors de lui-même, ſoïez Reine, & je ne me ſoucie point d'être Roi.... mais pourtant, dit-il, par réflexion, je voudrois bien être à vous.

C'EST ainſi qu'au tems d'Herodates les premiers mouvemens étoient de ſouhaitter le bonheur de ceux qu'on aimoit: & on ne ſou-

souhaittoit pour soi-même que par réflexion; à présent, hélas ! le premier mouvement, le second & le troisiéme, tout est pour soi, & rien pour les autres.

TOUS les Gaulois étoient charmez de voir ces deux Amans si passionnez l'un pour l'autre, lors qu'un Campagnard, qui avoit mêlé quelque pointe de vin à l'Eau de la Vérité, dit, en bégayant un peu, tout franc: Je suis bien-aise, quand je vois qu'un beau Prince aime bien sa femme, car c'est signe que peut-être il se contentera d'elle toute seule, & c'est mon intérêt à moi qui vous parle; car j'ai la plus belle femme du Païs.

(La Continuation dans le Num. suivant.)

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

DE ZELLE EN LUNEBOURG.

MR. WINTER, *Chantre de cette Ville, vient de donner au Public une Brochure de 8. pages in 4° qui est intitulée :* De Musices peritia Theologo neque dedecora neque inutili, Dissertatio Epistolica. *L'Auteur tâche de montrer que la Musique ne mérite nullement le mépris que plusieurs en font, quand elle est employée dans les Temples; & soûtient qu'elle n'est pas au dessous de la dignité des personnes Ecclesiastiques, ni du Culte Divin. Il allégue pour cela les Pseaumes de David, & la coûtume des premiers Chrêtiens selon S. Paul* Coloss. Chap. III. verset 16.

PETIT RESERVOIR.

Suite du Puits de la Vérité.

HERODATES craignant que le vin ne pouſſât la converſation plus loin que l'Eau, qui faiſoit dire la Vérité modeſtement, fit ſigne au Campagnard de ſe taire, mais il voulut à toute force chanter une petite chanſon qu'il avoit appriſe d'un Païſan de ſon Village. Il fallut lui laiſſer chanter malgré qu'on en eût; car il avoit le vin opiniâtre.

CHANSON PAYSANNE.

VOULEZ-VOUS, diſoit Lucas
Au Seigneur de ſon Village,
Que de vous on faſſe cas,
Point de gloire, & ſoyez ſage.

Choquez ſouvent le verre avec vos Habitans,
Sans ſonger à leur Ménagere;
Soyez toûjours nôtre Pere,
Mais ne ſoyez jamais Pere de nos enfans.

LA Chanſon fut tolerée, parce qu'on attendoit pis d'un homme entre deux vins. Le Campagnard s'enhardit par le ſuccez de ſa Chanſon. Je gagerois, dit il à Francianne, que malgré l'Eau de la Vérité, dont vous venez de boire, je vous ferai dire une menterie, & voici mon ſecret.

POUR faire mentir une femme à coup ſûr, il n'y a qu'à lui demander quel âge elle a.

JE n'ai que dix-huit ans, dit Francianne en regardant gaiement la compagnie; mais pour être plus capable de vous gouverner je voudrois en avoir vingt-cinq, & non davantage auſſi; car j'avouë que toutes les années qui me viendront paſſé vingt-cinq, me viendront malgré moi.

VIVE la franchiſe, s'écria une vieille, car ſe ſçai bien qu'à vingt-cinq ans, j'ai commencé à m'appercevoir que l'amour de mon époux ſe changeoit en bonne amitié; & je ne m'en plaignois pas, car en ménage la bonne amitié vaut bien l'amour; mais à propos d'âge, continua-t-elle, les hommes ſont bien plaiſans vraiment, ils trouvent une femme vieille à quarante ans, & ils veulent qu'on les trouve jeunes à cinquante, cependant ils ſçavent mieux qu'ils ne diſent.

OUI certes, reprit un Poëte Gaulois qui, voulant parler ſans diſtraction, commença par avaler un verre de vin qu'on lui préſentoit; oui nous ſçavons qu'un homme à cinquante ans eſt ſujet à pericliter en l'amour de ſon épouſe; nous ſçavons d'autre part qu'un

qu'un homme trop verd fait grincer la dent à une honnête femme, & met le ménage en desarroi; de ces deux sçavoirs nous concluërons donc, que l'âge mitoïen est le seul bastant pour un solide mariage; si quelqu'un doute de cette maxime qu'il m'écoute attentivement, je vais proferer un Rondeau de ma façon, lequel rend la chose indubitable.

RONDEAU GAULOIS

LA Langue parle, & le Cœur la dément;
Lorsqu'Alison requiert en mariage
Un bon vieillard, Lisette n'est brin sage,
De requerir un fol adolescent,
Parfait mari c'est cil de moien âge.

JEUNE mari va par tout coquetant,
Puis il revient, si las de coquetage,
Qu'en sa maison, d'amour plus il n'entent
La langue.

LE vieillard dit qu'il fut mou avenant,
Qu'il dançoit bien, luitoit à tout venant;
Mais de ce gentil appanage,
Qu'il avoit jadis en partage,
Que lui reste-t-il maintenant?
La langue.

LE Poëte voïant qu'on avoit donné quelque attention à son Rondeau, voulut commencer la lecture d'un Poëme où il avoit épuisé, disoit-il, tout ce qui se peut dire

sur le mariage; on jugea que cela seroit long, en effet il tira de l'une de ses poches un gros rouleau de cahiers, qui fit tant de peur aux Convives, qu'ils quittèrent la table, & le Festin finit ainsi.

TOUS les propos de table qu'on avoit tenus, servirent à faire voir le bon esprit & la douceur de Francianne & jusques-là tout alloit bien pour elle; mais Glorieuse voïant qu'elle avoit déja gagné les cœurs, fut s'en plaindre à son Druide. Comment l'entendez-vous donc, lui dit-elle en colere, quand je ne serois pas aussi aimable, que ma sœur est haïssable, ne devriez-vous pas, par vôtre science, me faire adorer & lui attirer tout le mépris qu'elle mérite? Cependant elle l'a emporté sur moi dans les Festins familiers. Et c'est la première des épreuves.

C'EST à la dernière que je l'attens, dit le Druide Gascon, quand il s'agira de prononcer le Jugement qui doit décider, je vous donnerai tant d'esprit & je la rendrai si bête, qu'elle ne paroîtra auprès de vous qu'un Juge de Village; & bien plus, si les Peuples ne vous rendent point justice, j'ai une ressource infaillible pour vous faire Reine, en perdant Francianne.

ENSUITE il lui dit tout bas à l'oreille, je ne sçai quoi qu'il avoit en tête & qui devoit être très-funeste à Francianne.

EN effet il ne le fut que trop dans la suite, & Glorieuse en fut si contente qu'elle le remercia humblement malgré sa gloire, & l'on vit depuis ce moment, une joie sur son visage, dont on ne pouvoit deviner la cause.

ELLE

ELLE preſſa beaucoup le jour des Jugemens, voyant, ſelon ce que ſon Druide lui avoit dit, que ſon bonheur dépendoit de ce jour-là; enfin ce jour arriva & tous les Peuples ſe rendirent au lieu où ſe devoit paſſer un action ſi fameuſe.

EN ce temps-là les Juges n'avoient point d'autre ſalle du Palais qu'une Foreſt plantée de chênes; c'étoit au pied du plus vénérable de ces chênes que la nature avoit formé ſur une hauteur un Tribunal de gazon, dont le tapis n'étoit ſemé que de fleurs champêtres. Ce fut là que Francianne s'aſſit comme ſes peres, mais Glorieuſe, qui trouvoit la ſimplicité de la nature indigne d'elle, voulut juger ſur un Tribunal enrichi d'or & de diamans.

PENDANT que Glorieuſe s'amuſoit à faire élever un Tribunal ſuperbe, Francianne s'occupoit à entendre tous ceux qui avoient quelque different; & parce qu'elle ſçavoit qu'entre deux Plaideurs l'Arrêt le plus juſte fait un malheureux, tout au moins dans la crainte d'être obligée de prononcer des Arrêts, elle tâchoit de faire des accommodemens, où chacun fût content: Et elle s'y prenoit de ſi bonne grace qu'elle donna envie à deux Plaideuſes Normandes de terminer leur Procès par un accommodement.

DANS le moment qu'elle finiſſoit ce difficile ouvrage, on luy amena deux freres, qui ſe faiſoient tenir à quatre, tant ils étoient acharnez l'un contre l'autre.

Voilà, dit un des voiſins qui les avoit ſeparez, voilà les deux plus rudes gourmeurs

qui soient à dix lieuës à la ronde, & ce qui nous étonne c'est qu'ils ne se lassent point de ce mêtier-là, quoique ils soient tous moulus des coups qu'ils se donnent l'un à l'autre, tous les jours, sans y manquer depuis deux ans.

Il y a grande apparence qu'ils continuëront ainsi le reste de leur vie, qui sera courte; car ils s'assommeront avant qu'il soit peu.

Francianne demanda ce qui pouvoit causer une si forte inimitié, le Voisin conta le sujet de leur querelle, en ces termes.

Accommodement du Meûnier & du Fruitier.

Il n'est pas étonnant que ces deux hommes-ci se haïssent: premierement ils sont freres; de plus leurs heritages sont voisins, & enfin leurs interêts sont opposez. Voïez comment il pourroit y avoir de l'union entre de telles gens.

Celui-ci le plus obstiné des deux est Meûnier, l'autre est Fruitier, & tous deux font valoir leur heritage. Leur pere leur a laissé pour tout bien, à l'un un Champ planté de beaux Pommiers, & à l'autre un Moulin à Vent, qui est placé au bout du Champ de son frere, & voici le sujet de leur querelle.

Tous les jours de grand matin, ils se rencontrent sur une hauteur voisine, où chacun des deux va pour examiner, par la maniere dont le Soleil se leve, s'il sera riche ou pauvre, ce qu'il doit craindre ou esperer; en un mot, quel temps il fera.

La

LÀ chacun fait des vœux selon ses interests, l'un prie le Ciel d'être propice aux Pommiers; l'autre qu'il soit favorable aux Moulins: mais le Ciel ne peut les contenter tous deux, & ce qui fait pour l'un fait contre l'autre; par exemple, il s'élevera un grand vent, le Meûnier tout réjoüi s'écrie, beni soit le vent qui fait tourner mon Moulin; maudit soit le vent, dit l'autre, il abat toutes mes pommes.

L'AIR est il doux & tranquille, le Fruitier se réjoüit, & le Meûnier se désespere; en sorte qu'il y en a toujours un chagrin de son malheur & jaloux du bonheur de l'autre.

LE malheureux s'en prend d'abord au Ciel, puis il s'en prend à son frere; c'est toi, qui demandes du vent: c'est toi qui fais le beau tems; c'est toi qui me ruines; tu en as menti: on s'injurie, on se gourme, & voilà le train.

SI vous n'y mettez ordre, Madame, ces deux freres-là périront; car ils se battent tous les jours qu'il fait vent, ils se battent aussi tous les jours qu'il n'en fait point; quand voulez-vous qu'ils aïent la paix? pour moi je ne vois point de fin à cette querelle-là.

FRANCIANNE y pensa un moment & ensuite parla ainsi: ça, mes Enfans, dites-moi, lequel produit le plus, du Moulin ou des Pommiers.

NOUS ne sçaurions vous dire cela au juste, répondit l'un des freres, car nos heritages nous rapportent selon le vent qu'il fait; mais quand nôtre pere nous les a laissez en partage, il a prétendu que le Moulin

valoit bien les Pommiers, c'eſt à peu près la même choſe.

Il ſera donc aiſé de vous mettre en état de vivre tous deux en bonne intelligence.

J'ORDONNE que le Meûnier aura moitié dans le profit des Pommiers, & que le Fruitier aura moitié dans le profit du Moulin.

CET accommodement parut ſi naturel que chacun s'étonna qu'il ne lui fût pas venu en penſée; les deux freres en furent contens & s'embraſſerent; on dit qu'ils vécurent depuis en bonne intelligence, car quelque temps qu'il fit, ce que l'un perdoit d'un côté il le regagnoit de l'autre.

FRANCIANNE fit encore pluſieurs autres accommodemens. Enfin l'heure de la grande Audience étant venuë, toute la Foreſt fut remplie de monde, & la foule étoit ſi prodigieuſe qu'on grimpoit juſqu'au ſommet des Chênes; en ſorte que les branches étoient plus chargées d'hommes que de gland.

IMAGINEZ-vous la confuſion que c'étoit: les Huiſſiers faiſoient un bruit épouvantable, en criant ſilence, afin qu'on pût commencer, & Francianne dit au contraire, qu'il falloit commencer, pour faire ſilence; en effet la curioſité d'entendre plaider, rendit tout à coup l'Aſſemblée muëtte & attentive. Un Avocat inſtruit de l'affaire qu'il falloit juger, expoſa le fait ſimplement & ſans préambule: Un Nourriſſier, dit-il, a entre ſes mains une petite fille, pluſieurs perſonnes s'en diſent peres & meres: Il s'agit de ſçavoir à qui elle appartient. Je vais vous expliquer la choſe.

HIS-

HISTOIRE
DE
ROGER ET DE MARIANNE.

UN jeune Guerrier nommé Roger, natif de la Vieille Roche, vrai Gaulois, c'eſt-à-dire, tendre, ſincere & reſpectueux avec les femmes, devint éperdûment amoureux d'une jeune fille appellée Marianne, Gauloiſe auſſi, que je crois, car elle préféroit Roger, qui n'étoit pas riche, à un vieux Bourgeois fort opulent qui la recherchoit en mariage. Le jeune Roger étoit ſi pauvre & ſi bien fait, qu'il faiſoit pitié à toutes les femmes; cela fit qu'une riche Veuve, ni jeune ni belle, mais d'un bon naturel, eut autant d'envie de faire la fortune de Roger que le vieux Bourgeois en avoit de faire celle de Marianne. Roger & Marianne s'aimoient ſincérement, ils ſe ſouhaitoient du bien l'un à l'autre & ne s'en pouvoient faire: s'épouſer ſans bien, c'étoit ſe rendre miſérables, épouſer le Vieillard & la Vieille, c'étoit ſacrifier leur bonheur pour des richeſſes; cependant le Vieillard & la Vieille preſſoient les jeunes, que le mauvais état de leurs affaires preſſoit encore davantage: dans cette extrémité ils ſe conſeilloient l'un à l'autre ce qu'ils ne pouvoient ſe reſoudre d'executer, cependant il fallut ſe faire une raiſon & ſe ſeparer pour jamais; car Marianne étoit ſage & avoit reſolu

qu'auſſi-tot qu'elle auroit épouſé le Vieux elle ne verroit plus le jeune de peur d'inconvenient. Que ne ſe dirent point nos jeunes Amans dans cette occaſion! que de ſoupirs, que de pleurs!

LA douleur d'une ſéparation ſi cruelle redoubla leur tendreſſe, & troubla leur raiſon. Roger perdit le reſpect, Marianne perdit la tramontanne, ils ne ſe poſſédoient plus; je ne ſçai comment ils ſe ſéparerent, mais ils ſe promirent de ſe revoir encore.

CEPENDANT le Vieillard & la Vieille vouloient terminer leurs mariages, les jeunes remettoient toûjours au lendemain, & de lendemain en lendemain ils auroient differé toute leur vie ſans une crainte ſecrete qui obligea Marianne de conclure les nôces au plûtôt; elle n'y perdit pas un moment, & au moïen de cette diligence le Vieillard eut lignée juſtement au bout de neuf mois ou fort peu moins.

IL eſt à remarquer que Marianne fut toûjours fidelle à ſon mari depuis qu'elle eut promis fidélité; ce qui rend la choſe plus vrai-ſemblable, c'eſt que depuis le jour des nôces elle ne voulut plus voir Roger; en ſorte que Roger, ne pouvant reſter ſans la voir dans le même lieu où elle étoit, reſolut de s'éloigner.

ROGER s'étoit marié dès le même jour à cette riche Veuve dont nous avons parlé, & elle mourut enſuite en accouchant d'une fille. Roger qui ſe trouva pere & veuf en même jour, ſe fit une petite conſolation de donner ſecretement ſa fille à nourrir à la même

même perſonne qui nourriſſoit déja l'enfant de Marianne ; cela fait Roger partit pour la Guerre, parce que, comme je l'ai dit, Marianne ne vouloit plus le voir. Peu de temps après le Vieillard & Marianne ſa femme furent obligez de faire un voyage pour des affaires importantes, de manière que les deux petites filles reſterent en nourrice en une même maiſon, à la charge d'un bon homme nourriſſier, que voici préſent à l'Audience.

COMME toute cette affaire roule ſur la déclaration de ce bon homme, il faut que vous l'entendiez. On fit ſigne au Païſan d'avancer, & il parla en cette ſorte:

VOUS ſçaurez que depuis quatre ans, nous avons cheux nous les deux petites nourriſſonnes que Monſieur dit ; ma femme les avoit nourries toutes deux à la fois, car, ſans vanité, ma femme étoit auſſi brave Nourriſſe que j'étois brave Nourriſſier ; ô ce qui fait de la broüillerie, c'eſt que ces deux nourriſſonnes s'appelloient tout l'une comme l'autre, & que le papa Bourgeois ni la maman Bourgeoiſe, ni le papa l'Officier ni la maman l'Officiere, n'ont veu leurs filles qu'en les mettant au monde, & puis s'en ſont tous allez je ne ſçai où, ſi bien donc qu'il n'y avoit que ma femme qui avoit dans ſa tête les étiquettes pour dire à point nommé à qui étoit ſtelle-ci ou ſtella: ô voilà le hic, c'eſt que ma femme eſt morte ſubitement, une des deux nourriſſonnes eſt morte auſſi, & je ne ſçai plus à qui appartient l'autre ; tant y a qu'il eſt revenu un papa d'un

côté

côté, une maman de l'autre; que sçai-je moi, ils me demandent tretous chacun une fille, & il n'y en a qu'une en tout, à qui la baillerai-je donc, car je n'y connois goute, à moins qu'on ne juge ça par justice?

TOUT le monde attendoit avec impatience le Jugement qu'on rendroit sur une affaire si obscure, lorsque Glorieuse prononça cet Arrest.

Eu égard à l'obscurité impénétrable qui est répanduë sur cette affaire, je veux qu'on donne la petite fille au pere le plus riche, parce qu'il pourra la faire élever dans un plus grand éclat.

TOUS les Partisans de Glorieuse applaudirent à ce Jugement, qui en effet avoit une belle apparence en le regardant par le bon côté.

MAIS Francianne en découvrit innocemment la foiblesse par une réflexion qu'elle fit.

IL me semble, dit-elle, comme à ma Sœur, que l'affaire dont il s'agit est fort obscure; mais il me semble aussi qu'avant d'y supposer une obscurité invincible, il faut tâcher de la vaincre.

CELA dit, elle demanda si la petite fille n'avoit point encore veu la mere qui la vouloit avoir; non, dit le Nourrissier, elle n'a veu personne, & personne ne la veuë.

IL nous reste donc, reprit Francianne, deux moïens de connoître si Marianne est mere, ou non de la petite fille qui reste.

LE

LE premier ſera la reſſemblance que nous examinerons dans la ſuite.

L'AUTRE moïen, c'eſt qu'il faut mettre la petite fille au milieu d'une douzaine d'autres du même âge, & qu'on les amene toutes enſemble devant moi.

ON executa la choſe comme Francianne l'avoit imaginé, on amena une troupe de petites filles. Marianne, qui étoit-là préſente, courut ſans balancer à celle pour qui elle ſe ſentit le plus d'inclination, & c'étoit juſtement ſa fille.

JE ſçavois bien, dit Francianne, qu'en ce point l'inſtinct naturel ſeroit meilleur Juge que moi, & de plus la reſſemblance parfaite que je vois entre la mere & la fille me perſuade encore que l'inſtinct eſt véritable.

LE Vieillard & Roger qui pretendoient tous deux à la paternité étoient préſens à tout ceci.

LE Vieillard tranſporté de joye, & ravi que tout le Peuple vît qu'à ſon âge il pouvoit avoir un enfant, courut pour embraſſer la petite fille.

ELLE en eut peur, & s'écria en le repouſſant: Fi le vilain homme, ce n'eſt point là mon papa, j'aime bien mieux celui-ci, continua-t-elle en ſe tournant vers le jeune Roger qu'elle courut embraſſer, & gageroit que c'eſt mon vrai papa.

TOUS ceux du parti de Glorieuſe furent ravis de cet incident qui leur donnoit occaſion de blâmer le Jugement de Francianne; car, diſoient-ils, ſi l'inſtinct a donné l'enfant

fant à Marianne & au Vieillard ſon mari, le même inſtinct le donne auſſi à Roger, ainſi cela ne décide rien.

TOUT eſt décidé, dit Francianne, car c'étoit l'inſtinct qu'il falloit conſulter pour donner une Mere à l'enfant; mais pour lui donner un Pere, ce n'eſt plus l'inſtinct, c'eſt la Loi qu'il faut ſuivre.

AU reſte ce n'eſt pas ma faute ſi l'inſtinct ne s'accorde pas avec la Loi.

A peine avoit elle achevé de prononcer qu'on entendit un grand bruit avec des cris épouvantables : c'étoit une groſſe branche d'un chêne voiſin, qui rompit ſous le faix d'une multitude d'hommes dont elle étoit chargée : la branche & les hommes tout tomba ſur le Vieillard qui en fut écraſé ſur le champ; devinez les effets que cette mort produiſit. Francianne en fut touchée de pitié, la petite fille en fut rejoüie, & Marianne en fut veuve. Roger eût bien voulu en être fâché, car il étoit d'un bon naturel; mais, après tout, cet accident n'avoit ôté que quelques jours de vie au Vieillard qui avoit plus d'âge qu'il n'en falloit pour mourir tout ſeul.

PENDANT tout cela Francianne faiſoit réflexion ſur ce qui s'étoit paſſé, diſant en elle même: voilà Marianne veuve, Roger eſt veuf auſſi, la petite fille a de l'inſtinct pour eux, ils en ont l'un pour l'autre, que manque-t-il à tout cela que d'accomplir un mariage que le Vieillard a interrompu de quelques années? Après y avoir bien penſé, Francianne confirma l'inſtinct par un Arreſt. Et

cet

cet Arrêt fut suivi de l'himen de Roger & de Marianne.

On ne manqua pas de faire au Vieillard des Obsèques magnifiques, car la magnificence des Pompes funèbres est la marque ordinaire du chagrin de ceux qui n'en ont guere; c'est-à-dire de ceux qui héritent. En effet, le Vieillard avoit donné tout son bien à Marianne en l'épousant; ainsi on n'épargna rien pour lui dresser un superbe Mausolée où l'on inscrivit cet Epitaphe en lettres d'or.

EPITAPHE

D'un Vieillard qui mourut après avoir gagné son Procès contre un jeune homme avec qui il plaidoit, pour se faire adjuger un enfant en dispute entre eux deux.

Cy gist des maris le Doyen,
A quatre-vingt quinze ans, âge digne d'envie.
Ce Vieillard perdit la vie,
Et ne perdit presque rien.

En mourant il perdit belle femme & gros bien,
Mais en perdant ce qui fut sien
Dans sa fille prétenduë
Il ne perdit presque rien.

Femme jeune, jolie, & qui méritoit bien
Qu'il ne vécût pas davantage,
Le perdit par prompt veuvage,
Et ne perdit presque rien.

L'AR-

L'ARRÊT que Francianne avoit prononcé fut applaudi de tout le Peuple, & pour l'élire les Notables n'attendoient plus que le Druide Gaulois; c'étoit ce Druide, comme j'ai déja dit, qui avoit la Couronne Roïale en garde, & qui la mettoit lui-même sur la tête de ceux qu'on couronnoit.

DANS l'attente de cette Cérémonie, chacun des Gaulois s'abandonnoit à la joye, & tous en furent transportez au bruit qui courut que le Druide arrivoit. Aussi-tôt la multitude s'ouvrit à droit & à gauche; la Forêt retentissoit d'applaudissemens & de cris d'allegresse, lorsqu'un morne silence s'empara tout à coup de l'Assemblée; chacun fut frappé d'étonnement & de tristesse à la veuë du Voile fatal que le Druide apportoit au lieu de la Couronne; tous saisis de crainte, suivoient des yeux le Druide, attentifs à ce qu'il alloit faire, & incertains laquelle des deux sœurs il alloit couvrir du Voile fatal; cependant le Druide avançoit toujours, & s'arrêta quelque temps au milieu des deux Tribunaux. Ce fut alors que la douleur & l'effroy redoublerent dans tous les cœurs; chacun étoit consterné & en suspens lorsque le Druide alla droit à Francianne & la couvrit du Voile fatal sous lequel on cachoit ainsi les Criminels d'Etat, pour témoigner qu'ils étoient également indignes de voir le Ciel & d'être regardez des hommes: en ce moment on ne sçavoit que penser de Francianne; on vouloit la plaindre & on n'osoit.

(*La Continuation dans le Num. suivant.*)

PETIT RESERVOIR.

Suite du Puits de la Verité.

A ce coup imprévû Herodates demeura quelque temps interdit; mais dès qu'il fut capable de réflexion, l'idée de Franciane coupable disparut bien-tôt, & son cœur lui disoit que la Verité ne pouvoit avoir aucune part à ce qui se passoit. Cependant le Druide ne se trompoit jamais & ne pouvoit être trompé.

Herodates étoit dans cette cruelle suspension, lorsque le Druide fit signe qu'on l'écoutât; car il falloit selon la Loi qu'il déclarât publiquement les crimes qui avoient merité le Voile fatal. Tous les yeux étoient attachez sur lui & toutes les oreilles attentives. Par trois fois le Druide leva les bras & ouvrit la bouche pour parler, par trois fois ses bras retomberent & sa bouche se referma; elle se ferma si bien la troisiéme fois qu'el-

qu'elle ne se r'ouvrit plus; car il tomba mort sur la place.

DANS cet instant toute la Foreſt s'obscurcit, & il s'éleva un Tourbillon de vent si furieux qu'il fit rompre toutes les branches chargées de Peuple, en sorte que les hommes tomboient aussi dru que les feüilles en Automne Les cris de ceux qui tomboient & de ceux sur qui on tomboit, un orage épouvantable & mille autres accidens inoüis, qui ne vont jamais les uns sans les autres, mirent tout dans une confusion si horrible, qu'on ne pensa plus à ce que le Druide étoit devenu.

ENFIN, à quelques heures de-là tous ces prodiges cesserent, & la nuit naturelle qui succedoit à l'autre parut belle comme le jour, en comparaison.

CEPENDANT le Druide étoit mort; on ne pouvoit plus sçavoir que de la Verité même quel étoit le crime de Francianne, & Francianne, disoit-on, s'étoit réfugiée dans le Temple.

LORSQUE ce bruit se fut répandu, tout le monde y accourut en foule; mais on fut bien surpris de voir toute la vieille Roche de la Verité environnée d'une noire vapeur si épaisse qu'elle empêchoit tout le monde d'avancer. On ne douta point que ce lugubre spectacle ne fût un témoignage du crime de Francianne, & un préſage de sa mort prochaine, & cela fut confirmé par ce qui parut un moment après; c'étoit quatre Dragons volans, qui tenoient en l'air les quatre coins d'une vapeur plus noire que toutes les autres, sur laquelle étoit écrit en lettre de feu ce qui suit.

C'EST

C'EST LA VERITÉ
QUI PARLE.

PAr un Arrêt plein d'équité
Francianne avoit mérité
D'être Reine, & d'être immortelle;
Mais elle eſt ſi criminelle
Que dans cette extrémité
Tout ce qu'on peut faire pour elle,
C'eſt d'obſcurcir la Verité.

ON liſoit encore d'autres inſcriptions qui marquoient clairement que la Verité s'étoit cachée pour cinq ou ſix ſiécles tout au moins, & que Francianne s'étoit précipitée dans le Puits de la Verité qui avoit ſouffert par grace qu'elle ſe noïât avec ſon crime.

IL n'étoit donc plus queſtion de Francianne: le Parti de Glorieuſe triomphoit & les Gaulois abatus n'avoient pas la force de s'oppoſer à ſon Election qui s'alloit faire, lorſque Herodates parut & tâcha de raſſurer tous les bons Gaulois. Ce coup impréveu l'avoit frappé ſans l'abatre. Ne vous arreſtez point aux apparences, s'écria-t-il, quoique la Verité ſoit obſcurcie, je la ſens dans mon cœur; en un mot, il faut que j'aille juſqu'au Puits de la Verité, ou que je périſſe pour délivrer Francianne. A meſure qu'il s'avançoit, l'obſcurité, les Monſtres, tout rédoubloit, & ſon courage auſſi.

CEPENDANT on le blâmoit, & ſa témerité paroiſſoit un vrai deſeſpoir; mais rien

ne put le détourner de son entreprise. Il s'enfonça dans cette confusion de Monstres & de ténébres, & ceux qui l'observoient le virent perdu.

CE fut à ce coup que les Gaulois se desespérerent. Ils n'espéroient plus rien & ne laissoient pas d'attendre-là. Il y avoit longtems qu'ils attendoient, lorsqu'ils entendirent une voix qui crioit: Vive Francianne innocente.

C'ÉTOIT Herodates qui reparut. Il avoit cru, ou peu s'en falloit, être devoré par les Monstres; mais ces Monstres étoient de la fabrique du Druide Gascon, qui n'avoit pouvoir de faire aucun mal. Ce fourbe s'étoit imaginé que la peur de ces objets terribles empêcheroit qu'on n'allât jusqu'au Temple où étoit Francianne; mais il ne connoissoit pas le courage d'Herodates, & s'il n'eût été qu'un Heros à l'ordinaire, personne n'eût pénétré jusqu'à la Verité, & on alloit élire Glorieuse.

ON vit paroître avec Herodates le vrai Druide Gaulois, qui apprit à tout le monde que le Druide qu'on avoit vû mourir n'étoit qu'un fantôme.

VOUS avez vû, dit-il d'une voix grave & Druidique, vous avez vû le faux Druide, ouvrage de l'imposture, aussi n'a-t-il pas duré: vous me voïez moi, & je durerai encore tant qu'il plaira aux Dieux, quoique je sois déja bien usé, mais cela n'est rien.

AU reste, mes enfans, vous pouvez conclure de tout ce que vous avez vû, qu'on peut

peut bien obscurcir la Verité pour un tems, mais qu'elle paroit ensuite plus brillante. C'est ainsi qu'après l'orage . . . . mais vous sçavez apparemment cette comparaison ; car on ne voit autre chose dans les livres.

Il cessa pour un moment de parler, puis en levant seulement les mains, il fit disparoitre l'obscurité qui environnoit la vieille Roche qu'on vit briller comme si elle eût été de diamans.

Sur tous ces évenemens surnaturels, le Druide leur débita mille réflexions morales qu'il faisoit sur le champ; car il étoit grand réflechisseur, & encore plus grand parleur; mais je lui pardonne en cette occasion, car moi qui parle peu j'ai peine à me taire en voïant triompher la Vérité du mensonge, Francianne de Glorieuse, Herodates de Faustin, & le Druide Gaulois du Druide Gascon; tous ces triomphes méritéroient chacun un volume ou deux, mais on n'a pas en ce monde tout ce qu'on mérite; n'en parlons plus.

Quand le Druide eut cessé de haranguer, c'est-à-dire quand l'haleine lui manqua, il prit la Couronne Roïale & couronna Francianne en prononçant ces Vers que le mensonge, qui sçait faire des parodies sur les ouvrages de la Verité, avoit imitez dans l'inscription que vous avez lûë, voulant faire servir à la condamnation de Francianne les mêmes Vers qui devoient servir à son couronnement.

PAR un Arrêt plein d'équité
Francianne à merité
D'être Reine & d'être immortelle.
Le menſonge a voulu la rendre criminelle,
Mais après cette extrémité,
Ce que je puis faire de mieux pour elle,
C'eſt d'éclaircir la Vérité.

EN effet, continua le Druide, il ſuffira de conter naïvement l'hiſtoire de Francianne pour prouver à la poſtérité qu'elle a mérité, d'être couronnée par les mains de la Verité même.

VOILÀ donc Francianne couronnée. Jugez ce que put devenir Glorieuſe à cette Nouvelle.

POUR Phorbas & Fauſtin, ils devinrent ce qv'ils avoient été quelques années auparavant, c'eſt-à-dire rien : Avec eux tout leur Parti diſparut, & le Druide Gaſcon s'évanouit en l'air avec ſes enchantemens.

CE qui étonna beaucoup, ce fut que les Gaſcons partirent ſans joüer de leur reſte, & ne firent aucun déſordre en partant, ſinon qu'ils ne païerent point leurs Hôtes. Ils délogerent tous pendant la nuit, le lendemain on n'en vit plus, pas un. Quelle tranquillité pour le Roïaume!

IL étoit temps qu'ils partiſſent, car à leur exemple quelques Gaulois commençoient déja à jurer pour ſe faire croire, à habler pour ſe mettre en crédit. Ils ne vouloient plus prêter que ſur bons gages, & emprun-

toient

toient sur leur parole qui dépérissoit de jour à autre; en un mot, la simplicité Gauloise commençoit à dégenerer, mais si-tôt que les Gaulois furent maîtres de leur païs ils quittèrent bien-tôt le vice des Etrangers, pour suivre les vertus de leurs peres.

TOUT étoit donc tranquile dans le Roïaume, & l'on ne pensoit plus qu'au Mariage d'Herodates & de Francianne, lors qu'un beau jour, ou plûtôt une nuit fort noire, on vint avertir la Reine que cinq ou six Armées, pour le moins, vouloient prendre la Ville d'assaut.

C'ÉTOIT tous les Rois des environs que Phorbas & sa brigue avoient mis dans les intérêts de Glorieuse.

CECI fut le commencement d'une longue guerre que je ne commencerai point à vous raconter: il suffit que vous sçachiez qu'Herodates jura de ne point épouser Francianne qu'il n'eût vaincu tous ses ennemis.

HERODATES n'épousa donc point Francianne, & cela lui fut plus avantageux qu'on ne croiroit, car l'envie de se rendre digne d'elle lui fit faire dans cette guerre des actions, que le courage seul n'auroit pû exécuter: Il falloit que l'amour s'en mêlât; il falloit même que ce fût un amour d'espérance.

JE n'ai point voulu raconter tant d'accidens merveilleux, de peur qu'on ne prît cette Histoire pour un Roman. Tous les Poëtes de ce temps-là loüerent Herodates par de-là les bornes de la vrai-semblance; & cependant quand ils chanterent leurs Poë-

ſies dans le Temple de la Vérité, le Puits ne fuma point.

APRÈS dix années de victoires continuelles, Herodates, las de vaincre plûtôt que de combatre, ne voulut tirer aucun avantage de ſes victoires que la gloire d'avoir vaincu & d'impoſer la paix à tous.

Tous l'accepterent volontiers, & Glorieuſe accepta auſſi, gloire à part, tous les avantages que Francianne voulut bien lui faire.

ENFIN on vit en même temps la paix générale & le mariage, ce fut deux choſes rares à voir enſemble; car le mariage & la paix ne vont guere de compagnie, au moins ils n'y vont pas long-temps, & on dit que l'union de cet himen & de cette paix ont duré autant que la vie de Francianne & d'Herodates.

(*La Continuation dans le Num. ſuivant.*)
page 581.

LE
TABLEAU DU SOMMEIL.

EPITRE.

DIEU du ſommeil, Dieu favorable,
Toi, qui ſoulage tous nos maux,
D'où vient que ta main ſecourable
Refuſe à mes yeux ſes pavots?
Déjà l'inégale Déeſſe

A fait la moitié de ſon tour;
Les fracas & les ſoins du jour
N'épouvantent plus la moleſſe;
Tout eſt tranquile autour de moi;
Tout reſſent ici l'indolence,
L'aimable & ſage négligence
Me tient lieu du ſceptre d'un Roi;
Mais loin d'être à mes vœux ſenſible,
Sommeil, tu ſembles fuir mes yeux;
Qui peut donc, helas! Dieu paiſible,
T'éloigner ainſi de ces lieux?
Il eſt vrai que jamais Valere
N'a gouté les tendres douceurs,
Qu'à préſent; même en ſes fureurs
Il s'agite, il ſe déſeſpere;
Mais lorſque le demon du jeu
Dans un cœur a ſoufflé ſa peſte,
Toûjours éveillé par le feu
D'une paſſion ſi funeſte,
On préfere, loin du répos,
Les Cartes autour d'une table
A la douceur ineſtimable
D'un bon lit & de tes pavots.
D'autre côté, ce Politique,
En robe de chambre, en bonnet,
Songe creux en ſon Cabinet;
Je ris de voir ſa face étique.
Pour atteindre aux plus grands honneurs,
Il réve aux moyens qu'il doit prendre:
Il compte l'or qu'il va répandre,

Pour avoir à ſon gré les cœurs.
Bientôt il préviendra l'Aurore,
Afin d'aller faire ſa cour,
Et conſacrera tout le jour
A la fortune qu'il adore.
Tu ne le connois point encore,
Dieu du repos, tu fuis au loin
Un cœur déchiré par le ſoin,
Et que l'ambition dévore.
Je vois dans un réduit affreux,
De l'harpagon le vrai modele,
La face blême & les yeux creux,
A la lueur d'une chandelle
Arranger des ſacs tout poudreux
Sur les rangs d'antiques tablettes,
Et chercher d'un œil curieux
A rajeunir de vieilles dettes.
Il tremble à chaque mouvement,
Il pâlit en voyant ſon ombre,
Il a peur qu'en cet antre ſombre
Les rats n'enlevent ſon argent.
Pour un fou de cette nature
Tes doux pavots ne ſont pas faits;
Dieu du ſommeil, c'eſt dans la paix,
C'eſt dans une demeure pure,
Que tu te plais à rendre heureux
Un mortel maître de lui même:
Ce n'eſt qu'à toi qu'il fait des vœux;
Par-là ſon bonheur eſt extrême.
Dieu charmant, tu ſçais que mon cœur,

Met-

Mettant en oubli tout le monde,
Pour joüir d'une paix profonde,
Cherche & trouve en soi son bonheur.
Tu sçais qu'à mes yeux la fortune
N'aura jamais rien de charmant,
Que ma seule affaire à présent
N'est que de n'en avoir aucune;
Que je laisse aux autres mortels
Le jeu, les honneurs, les richesses,
Et que, content des biens réels,
J'en abandonne les especes.
Que ne fais-tu donc à mes yeux
Sentir la douce violence?
Le calme t'apelle en ces lieux;
Mes passions sont en silence.
Si du puissant maître des cœurs
J'ai quelque fois porté les chaînes,
Je n'ai gouté que ses douceurs,
Sans jamais ressentir ses peines:
Pour connoître aussi les plaisirs,
J'ai noyé mes soins dans leurs charmes:
Mon cœur n'en ressent point d'allarmes;
La vertu regloit mes désirs.
Cette agréable négligence,
Dont je fais ma félicité,
N'est pas la honteuse indolence
D'un voluptueux hébêté:
La vertu qui regne en une ame,
Y produit la tranquillité:
Lorsqu'on en a détruit la flamme,

Tout

Tout le reſte eſt en ſûreté.
Mais je ſens que ma voix te touche;
Doux Sommeil, je ſens tes pavots;
Ils me plongent dans le repos;
La parole expire en ma bouche;
Mes yeux ſuivent ta douce loi;
Ils ferment enfin la paupiere;
Et mon ame s'enfuit de moi,
Pour n'être qu'à toi toute entiere.

EPITRE.

DÉPIT POËTIQUE.

SI les Rimeurs, par leurs tendres Accords,
Pouvoient fléchir le Roi du ſombre Empire,
Pour m'affranchir du tribut de ſes bords;
Du docte Mont j'encenſerois le Sire,
Puis au beſoin, faiſant ſonner ſa Lyre,
Je me rirois des Deſſeins d'Atropos.
Mais, puis qu'enfin, en dépit du Lierre,
Enſevelis ſous la funébre Pierre,
Nous devons tous rendre compte à Minos,
Pourquoi, Mortels, Paſſagers ſur la Terre,
Précipiter, par des rudes travaux,
Des jours ſi courts, & plus frêles qu'un verre?

Plu-

Plûtôt oiſifs, à l'Ombre du Repos,
Peu ſoucieux d'un Stérile Mérite,
A pas comptés marchons vers le Cocyte.
Tout le Renom des antiques Héros
Ne vaut l'Inſtant où je vois la Lumière;
Et, quand un jour, par la main meurtriere,
Serai raïé du Livre des Vivants,
Ce m'eſt tout un que ſur Marbre, ou Pouſſiere,
Mon nom tracé reſte, ou s'envole aux Vents.

En vain Phébus, contre la Faulx du Temps,
Défend encore ceux d'Horace & d'Homere:
Leurs doux Ecrits, où puisa Deſpréaux,
Ne ſont pour eux qu'inutiles Zéros.
Ainſi, qu'importe à Racine, à Moliére,
Que de leur Sel nous foïons réjoüis?
Si pour jamais ſourds à tous nos Eloges,
Le Bruit épars du Parterre & des Loges
Ne frape plus leurs Sens evanoüis,
O foibles Lots des Rimeurs ébloüis!
Tas de Laurier ſur leur Tombe on apprête,
Et rarement à leurs yeux on les fête;
Trottant toûjours envie à leurs côtez,
Eſt-là tout preſt qui leur Gloire intercepte.
Et quand enfin le Bon-Goût les accepte,
Et que leurs Vers ſont lûs & débitez,
Jà ſont pleurans aux Bords de l'Onde noire,
Leurs jours perdus pour l'Immortalité.
Heureux celui, qui, témoin de ſa Gloire,

Eſt

Eſt de Fortune & des Muſes flaté!
Troupe d'Ennuis jamais ne le lutine.
Eſſain de Ris le hante & le dodine:
Pour lui Vénus n'a point de Cruauté.
Le Dieu du Vin, de Comus eſcorté,
Paîtrit ſa Panſe, & ſa Trogne enlumine.
Mais, quel Rimeur, en ce temps, effronté
Eſt de Fortune & de Joie accoſté?
Plûtôt voit-on Pauvreté qui l'affole:
On lit ſon Livre, on trépigne, on accole,
Plus d'un Héros de ſes Vers s'éjoüit,
Tandis qu'à jeun l'Auteur s'évanoüit:
Puis, inſenſez, tuons-nous ſur des Odes.
Allons plûtôt encenſer des Pagodes.
Bellône, ainſi que tous ſes Courtiſans,
Récéle un Cœur plus dur que ſa Cuiraſſe;
Et le fier Mars, qui morts ſur morts entaſſe,
Souvent moins docte en l'Art de nos Accens,
Voit ſans pitié Phébus à la Beſace,
Et ſur ſon front écrits Beſoins preſſans,
Depuis que vont les Menins des neuf Fées
Vanter ſes Faits, écrire ſes Trophées.
Encore leur doit ce Vainqueur inhumain
L'Ancre & la Plume avec le Parchemin.

PASTORALE.

TOUT me rapelle mon Amant :
En ſonge il s'offre à ma mémoire,
A mon reveil je vois l'inſtant,
Où j'oſai l'aimer & le croire.

On me vante un palais nouveau,
Je dis l'amour eſt ma richeſſe,
Un chaſſeur ſurprend un oiſeau,
D'Idas il me dépeint l'adreſſe.

Au bruit des zéphirs dans les bois,
Je crois qu'il me ſuit ou m'apelle,
Si j'entends chanter Philomele,
C'eſt lui, je reconnois ſa voix.

Mais mon cœur reſſent mille allarmes
Lorſque l'onde me peint mes traits;
Je me trouve trop peu de charmes,
Pour un objet rempli d'attraits.

D'un

D'un antre j'apperçois l'entrée,
Je crains qu'en se cachant au jour,
Une Nymphe de la contrée
Ne l'ait conduit en ce séjour.

Ce soupçon fuit, & la verdure
Me retrace l'heureux instant,
Où près de moi, tendre & content,
De fleurs il ornoit ma parure.

Dans ce souvenir plein d'appas,
Entrevois-je un Loup qui s'avance,
Je demande d'où vient qu'Idas
Ne s'arme point pour ma défence.

Mais pour lui craignant les hazards,
Je voudrois qu'à Cloris fidelle,
Il évitât les soins de Mars,
Et ne combatit que pour elle.

PETIT RESERVOIR.

Continuation du Puits de la Vérité.

PENDANT ces heureux temps ce ne fut que Festes, Tournois & Réjoüissances. De tout cela je ne vous rapporterai qu'un petit Divertissement en Musique, composé de cinq ou six Scenes. Cela ressembloit, à peu près, aux Scenes de nos Opera, mais ce n'étoit ni Quinault, ni Lulli, qui l'avoient composé; & il n'y en avoit point en ce tems-là; il n'y en a guere en celui-ci.

CE Divertissement commence par une Simphonie de Musettes, interrompuë de temps en temps par les Trompettes.

ENSUITE on entend une marche moitié guerre, moitié tendresse, où les Musettes & les Trompettes s'interrompent alternativement, & l'on voit paroître Bellone & l'Himen qui se disputent le terrain.

SCENE I.

BELLONE *suivie des Guerriers, &* L'HIMEN *accompagné des Amours.*

BELLONE.

QUI rend l'Himen si téméraire?
Il vient mêler aux cris de guerre & de fureur,
De ses chants amoureux l'importune langueur.
Ne craint-il point de me déplaire?

L'HIMEN.

Si ma douceur déplaît à Bellone en colere,
Ses fureurs ne plaisent guère
Aux paisibles Amours,
Qui viennent pour toûjours
Dissiper tes horreurs par des chants d'allegresse.

BELLONE.

Ne sçais-tu pas que la fierté
D'une impitoïable Deesse
S'irrite par la tendresse?
Je sens déjà mon cœur de colere agité;
Mais je fais grace à ta témérité,
En faveur de ta foiblesse.

L'HIMEN.

L'Himen & les Amours
Sont plus forts qu'on ne pense;
Une heureuse alliance
Vient d'unir pour toûjours
L'Himen & les Amours.

Et la discorde a bien peu de puissance
Lorsque l'on voit d'intelligence
L'Himen & les Amours.

L'HIMEN *aux Amours.*

Invoquons le Destin, lui seul par sa présence
Peut de Bellone arrêter la puissance.

BELLONE.

Guerriers, par vos fiéres clameurs
Venez au Destin même inspirer mes fureurs.

CHOEUR *des Guerriers accompagnez des Trompettes.*

Destin, soyez inexorable
Que la Guerre dure à jamais.

CHOEUR *des Amours accompagnez de Flutes douces.*

Destin, soyez nous favorable,
L'Himen vous demande la paix.

SCENE II.

APRÈS que les deux Chœurs opposez de l'Himen & Bellone eurent demandé, l'un la Paix & l'autre la Guerre, on vit sortir le Druide du fond de sa Caverne, & il voulut lui-même représenter le Destin. Je ne sçai si ce fut lui qui chanta, ou si quelqu'un chanta pour lui.

LE DESTIN.

JE fais le malheur extrême
De la plûpart des humains,

Mais leur bonheur suprême
Est aussi dans mes mains.
Pour les punir je désole la terre
Par Bellone & par son tonnerre ;
Et quand je veux leur donner d'heureux jours,
J'éteins le flambeau de la Guerre
Par le flambeau des Amours.
A l'Arrêt du Destin que Bellone obéisse,
Et que l'Himen à jamais de ces lieux la banniſſe.

BELLONE.

Si tout languit dans un profond repos,
Que deviendra la valeur des Héros ?

LE DESTIN *avec un accompagnement.*

La valeur des Héros triomphera du vice,
La force des Guerriers servira désormais
A faire trembler l'injustice :
La force des Guerriers servira désormais
A maintenir la Justice & la Paix.

LE DESTIN *seul.*

Fuis donc, va porter la Guerre,
Et les horreurs du trépas,
En quelque coin de la terre
Que le Soleil n'éclaire pas.

BELLONE & les Guerriers prennent la fuite, & le Destin ordonne aux Gaulois d'invoquer le Soleil, c'est-à-dire, demander à Herodates l'abondance & le bonheur que la Guerre avoit interrompus.

IL faut remarquer qu'Herodates dans un Tournoy avoit pris la devise du Soleil, ainsi Herodates & le Soleil ne sont qu'une même

même choſe dans la ſuite des Divertiſſemens.

SCENE III.

LE DESTIN *aux Gauloïs.*

APRÈS avoir chaſſé Bellonne,
Peuples, le Deſtin vous ordonne
D'avoir recours au Dieu, qui doit combler nos vœux;
C'eſt le Soleil dont la préſence
Peut ſeule conſerver dans ces climats heureux
L'ordre, le calme, & l'abondance.
Ce Dieu qui par ſa prudence
Sçait modérer en ſa courſe parcourant les airs;
Ce Dieu qui par lui ſeul ſçait regler ſa puiſſance,
Merite ſeul auſſi de régler l'Univers.

LE Deſtin rentre dans la Grotte profonde d'où il étoit ſorti, & on voit paroître le Soleil accompagné des Heures.

SCENE IV.

Le SOLEIL *&* *les* HEURES.

TANT que le Demon de la Guerre
Par ſes fureurs a déſolé la Terre,
Le Deſtin a permis que le Demon des airs,
Le cruel que tuos l'on voit regner les Hivers
Dans l'excès de ſa rage,

Il a voulu confondre les faiſons,
Renverſer les moiſſons;
Enfin j'ai diſſipé l'orage,
Je ramène en ces lieux, pour combler vos deſirs,
Et l'Abondance & les Plaiſirs.

Une NIMPHE *Gauloiſe.*

Sans l'Abondance
Tous les plaiſirs ſont languiſſans,
On languiroit dans l'Abondance
Sans les Plaiſirs & les Jeux innocens.

Une autre NIMPHE.

Le Soleil, qui donne
Une riche Automne,
Donne auſſi de doux Printems:
La même ardeur, qui rend nos moiſſons abondantes,
Pare nos champs
De mille fleurs naiſſantes
Qui charment les ſens.

LE SOLEIL *parlant aux Heures.*

Vous qui ſuivez les loix que j'ai ſçû vous preſcrire,
Vous, Heures, dont les pas égaux
Marquent mes glorieux travaux,
Faites qu'on admire,
Juſques dans vos jeux,
Cet ordre merveilleux
Que ma juſteſſe inſpire.

DIVERTISSEMENT DES HEURES.

LEs douze Heures forment une entrée de Balet, ſur pluſieurs airs dont la meſure & les chants imitent au naturel toutes les différentes maniéres dont les Horloges & les Pendules ſonnent les heures.

TOUTE la Scene ſuivante marque la juſteſſe des Heures & l'égalité du cours du Soleil, c'eſt-à-dire l'ordre, & l'égalité d'ame qui regnoit dans les plaiſirs comme dans les occupations d'Herodates & de Francianne.

ON entend d'abord une alternative de chants impétueux, & de chants tranquiles, dont les uns expriment l'humeur légere & inquiete des Gaſcons qui avoient troublé le Royaume de Francianne; & les autres expriment la tranquilité d'ame des bons Gaulois.

CETTE Scene contraſtée commence par une Simphonie douce, qui eſt interrompuë par un air vif, emporté & bigearre.

SCENE V.

Une des HEURES.

QUEL bruit nouveau ſe fait entendre?

Une autre HEURE.

Ce ſont les Plaiſirs turbulens
Qui malgré nous viennent ici ſe rendre,
Leurs chants impétueux, leurs tranſports violens
Vont troubler nos jeux innocens.

ENTRÉE de Plaisirs turbulens & de jeunes Etourdis; Critique de ceux qui ne connoissent point d'autres plaisirs que ce qu'on appelle dans le monde les plaisirs, c'est-à-dire l'agitation, le bruit & la cohuë.

L'ETOURDI *sur un chant qui exprime l'agitation de son ame.*

Nous cherchions en ces lieux une
Fête éclatante,
Mais rien n'y flatte nôtre attente.
Quelle tranquilité, le calme regne ici!
Est-ce donc ainsi
Qu'un divertissement s'apprête?
Le désordre, le bruit, le trouble & le fracas,
Ne font-ils pas
Les charmes d'une Fête?
L'ordre pour nous n'a point d'appas.
Quittez, Heures, quittez l'importune justesse,
Et n'exprimez que la viteſſe
Du temps, dont vous marquez les pas.

UNE des Heures tranquiles, qui représente Francianne, chante ce qui suit, accompagnée d'une Simphonie douce.

Les pas des Heures charmantes
Ne sont jamais assez lentes.
Un petit Chœur d'Heures reprend.
Les pas des Heures charmantes
Ne sont jamais assez lentes.

L'ETOURDI.

Les Heures sont toûjours trop lentes

Pour

Pour les plaisirs impatiens.
Courons, agitons-nous, le repos nous ennuye.

Les ETOURDIS *forment une dance bigearre sur un air brusque & sincopé.*

L'ETOURDI.

Courons, agitons-nous, le repos nous ennuye,
Brusquons le temps, passons la vie.

Une des HEURES *tranquiles.*

Vous cherchez à passer la vie,
Et nous cherchons à la goûter;
La course du temps vous ennuye,
Vous voulez la precipiter,
Que ne pouvens nous l'arrêter!
Vous cherchez à passer la vie,
Et nous cherchons à la goûter.

L'ETOURDI.

Le temps qui fuit & que je fuis,
Tout rapide qu'il est m'ennuye & m'inquiéte,
Toûjours je le regrete,
Jamais je n'en joüis.

Une des HEURES *tranquiles.*

Sans regret du passé, la tranquile innocence
Joüit d'un jour qui contente ses vœux.
Elle attend sans impatience
Des jours encore plus heureux.

L'ETOURDI.

Suivons le temps, & sa vîtesse extrême;
Il faut courir aussi vîte que lui,
S'agiter, s'étourdir & s'éviter soi-même,
Pour éviter l'ennui.

L'ETOURDI *s'arrête dans le milieu de son chant impétueux, & par une espéce de réflexion qu'il fait malgré lui même, il chante sur un ton triste & languissant.*

Tout est chagrin dans la vie.

Une des HEURES *tranquiles.*

Tout est plaisir dans la vie.

L'ETOURDI.

Tout est chagrin dans la vie,
Mais ce qui tient lieu de plaisirs,
C'est de voler de désirs en désirs,
Hors l'inconstance tout ennuye,

DUO. L'ETOURDI.

Tout est chagrin dans la vie.

L'HEURE *tranquile.*

Tout est plaisir dans la vie.

L'HEURE *tranquile seule.*

Quand on sçait avec peu contenter son envie,
Lorsque des tranquiles plaisirs
L'innocence nous desennuye,
Tout est plaisir dans la vie.

L'ETOURDI.

Tout est chagrin.

L'HEURE.

Tout est plaisir.

TOUS DEUX *ensemble.*

Tout est chagrin
Tout est plaisir } dans la vie.

CE Duo fut suivi d'une simphonie si douce

ce qu'elle exprimoit presque le silence, au moins donnoit-t-elle une idée parfaite de cette tranquilité charmante qui ravit les cœurs sensibles aux vrais plaisirs.

LA douceur de cette harmonie fut un supplice si cruel pour les Etourdis qu'ils prirent la fuite avec tous les Plaisirs turbulens.

SCENE DERNIERE.

PENDANT qu'ils sortoient par un côté, les Plaisirs innocens entrerent par l'autre.

Divertissemens des Plaisirs innocens & des Heures.

UN petit Chœur formé par les HEURES reprennent les paroles du Duo.

Tout est plaisir . . . . .

UN Plaisir innocent chante ce qui suit:

Tout est plaisir dans la vie,
Qui sçait dans un heureux séjour
Profiter d'un beau jour,
Jamais ne s'ennuye:
Le chant des oiseaux,
Le murmure des eaux,
Une fleur fraichement cüeillie,
Tout est plaisir dans la vie.

ON finit par un Chœur d'Echos qui répétent en différentes manières les paroles suivantes

vantes à la loüange de Francianne & d'Herodates.

Tout eſt plaiſir dans la vie;
Quand on s'eſt fait un ſort au deſſus de l'envie,
Quand on ſçait mêler à propos
Aux travaux glorieux les charmes du repos,
Tout eſt plaiſir dans la vie.

CHOEUR.

Faiſons redire aux Echos:
Tout eſt plaiſir dans la vie.

Fin de l'Hiſtoire Gauloiſe.

SUITE
DU
PUITS DE LA VERITÉ.

DE peur d'interrompre l'Hiſtoire Gauloiſe d'Herodates & de Francianne, je n'ai pas voulu y placer quelques avantures particulieres qui n'ont aucun rapport à l'Election de Francianne, mais qui cependant ſont des ſuites du Puits de la Vérité, puiſqu'elles font connoître les effets & les qualitez de l'Eau de ce Puits.

VOUS vous ſouvenez bien, par exemple, d'avoir lû dans cette Hiſtoire comment pluſieurs perſonnes en burent dans les Feſtins familiers de Francianne.

QUELQU'UN de ceux qui s'y trouverent eut la curioſité & l'adreſſe d'en dérober, & voici ce qui en arriva.

AVAN-

AVANTURE GAULOISE.

LES VAPEURS.

UN de ces bons maris, dont il n'eſt plus guere en ce tems-ci, & dont il étoit beaucoup en ce tems-là, avoit crû avant de ſe marier, que rien n'étoit plus doux dans la vie que la ſocieté d'une femme, & croïoit encore la même choſe après un an de mariage.

CELLE qui faiſoit ſon bonheur avoit nom Aimée, & il lui tenoit ſi bonne compagnie qu'ils beuvoient, mangeoient, ſe promenoient, ſe couchoient, & ſe levoient toujours enſemble. Si le mari alloit en affaire, ſa femme le ſuivoit; ſi la femme alloit en emplette d'habits, ou en commerage de voiſines pour caqueter, ſon mari la ſuivoit auſſi: en un mot, ce mari ſans pareil, ne pouvoit vivre un moment ſans ſa femme, & elle paroiſſoit ſupporter les aſſiduitez d'un mari, plus gayement que ne feroient les épouſes de maintenant. Vous voyez quel bonheur c'étoit que deux perſonnes, obligées de vivre enſemble, s'y trouvaſſent ſi bien: Cela étoit pourtant ainſi, & on pouvoit dire qu'ils n'avoient pas été encore un moment l'un ſans l'autre, lorſqu'un ſoir Aimée ſe trouva un peu mal, & après pluſieurs bâillemens, treſſaillemens, & autres ſimagrées, elle tomba évanoüie dans un fauteüil; le bon mari fort allarmé, vouloit courir à elle, lorſque Maturine, païſanne fort

naïve

naïve qui les servoit depuis peu, l'arrêta pas le bras.

HÉ mon Dieu! Monsieur, n'approchez pas de Madame, je sçai bien ce que c'est que la maladie qu'elle a, j'ai déja servi une femme qui en avoit de même; elles font comme cela semblant d'aller mourir, & puis cela s'en va; mais quand on les approche, elles dévisagent quelquefois les gens; ne vous y fiez pas, Monsieur, ne vous y fiez pas. Il s'y fia pourtant dont mal lui prit, car elle lui tordit le bras d'une telle force, qu'elle pensa le lui rompre.

VOUS ne m'avez pas voulu croire, dit Maturine, croïez-moi donc à cette heure: je vous dis que c'est une mode que les femmes ont faite qui s'appelle des Vapeurs; quand ça les tient, c'est comme si elles étoient folles.

JE vous plains bien, Monsieur, & c'est grand dommage que Madame soit sujette à cette cérémonie-là; car quand les Vapeurs ont une fois pris leur routine, ça revient tous les jours, & il n'y a plus moyen de durer avec celles qui en sont antichées.

QUELQUE temps après, Aimée revint de son évanoüissement, & n'en soupa que mieux. Le lendemain à la même heure, le même mal reprit à Aimée, & les mêmes allarmes au mari qui vouloit aller chercher un Docteur en Médecine; mais Maturine apprit à son Maître qu'il ne falloit ni Docteur, ni mari dans ces maladies-là; car, dit-elle, quand mon autre Maîtresse étoit en train d'avoir ses Vapeurs; elle ne vouloit voir ni ma-

ri

ri ni demi, & elle me disoit: Ah! Maturine, si tu sçavois par-ci par-là. Tant y a que voilà ce qui m'étoit avis qu'elle vouloit dire, écoutez bien.

LÀ-DESSUS Maturine enfila un récit composé de force préjugez de servante naïve, que le mari n'écouta pas, tant il étoit occupé autour de sa femme; enfin aux dépens de quelques coups de point qu'il receut, il la fit revenir, mais les Vapeurs de ce soir-là durerent beaucoup plus long-tems que celles de la veille.

ON attendit le lendemain pour voir si cette maladie augmenteroit encore, mais ce fut bien pis; car si-tôt que le mari l'approcha, elle l'égratigna tant, le pinça tant, le mordit tant, qu'il crût qu'elle étoit possédée; & au lieu d'aller au Medecin, il vouloit aller au Druide pour conjurer les esprits malins.

AIMÉE, qui ne vouloit point de Druide, arrêta son mari, en se jettant sur lui: Ne m'abandonnez point, mon cher mari, disoit-elle d'un ton tendre & plaintif, ne voyez-vous pas bien que rien ne me peut soulager que le plaisir de vous voir?

AIMÉE, pressée de douleur & de tendresse, embrassoit son mari jusqu'à l'étouffer.

LE pauvre homme crioit de toute sa force; Maturine rioit de toute la sienne; les contorsions, les grincemens de dents, & les égratignures redoubloient comme la tendresse; les cris du mari, les éclats de rire de la servante redoubloient aussi; mais enfin

fin tout cela finit avec les Vapeurs de ce soir-là qui avoient duré trois ou quatre heures pour le moins.

LE lendemain Aimée s'avisa de souper dans un petit Cabinet qui étoit à un coin du Jardin; c'étoit une espéce de serre qui fermoit à clef, & qu'Aimée choisit, disoit-elle, parce que c'étoit l'endroit le plus frais de la maison, & que la chaleur pouvoit bien contribuer à augmenter ses Vapeurs.

C'ÉTOIT donc dans ce petit Cabinet où l'on soupoit tous les soirs & où se passoit aussi tous les soirs, sans y manquer, la Scene des Vapeurs entre le mari, Aimée & Maturine.

A la fin le mari s'ennuya d'être moulu de coups, réglement trois ou quatre heures par jour; voilà une étrange maladie, disoit-il, si cela continuë, ma femme mourra de ses Vapeurs, & moi des coups que ma femme m'aura donnez. Et moi je mourrai de rire, reprit Mathurine, car elle vous bat si drolement, que ça ne me fait point de pitié.

CEPENDANT le mari n'y pouvoit plus tenir. Un soir quand il vit que le manége des Vapeurs alloit commencer, il sortit & laissa sa femme dans le Cabinet, disant qu'il avoit aussi des Vapeurs & qu'il alloit se coucher, de peur que l'envie ne lui vint de mordre & d'égratigner sa femme.

(La Continuation dans le Num. suivant.)

PETIT RESERVOIR.

Suite du Puits de la Verité.

TROIS ou quatre heures après, Aimée fut réjoindre son mari qui lui demanda comment s'étoit passé la soirée? Plus mal qu'à l'ordinaire, dit Aimée, car je ne ne t'ai point vû, & quand je ne te vois point, tu ne sçaurois t'imaginer à quel point mon mal redouble.

NE la croïez pas, Monsieur, interrompit Mathurine, c'est la force de l'amitié qui fait qu'elle vous dit cela; car elle ne s'est pas demenée la moitié tant aujourd'hui qu'hier, & c'est à cause qu'il n'y avoit que moi, car on dit que c'est la vûë des hommes qui empire ce mal-là.

JE le croirois bien, reprit le mari, qui étoit bien aise d'accoutumer sa femme à se passer de le batre: va mon cher cœur, je te laisserai seule dorénavant.

JE vois bien, répondit Aimée en pleurant,

je vois bien, mon cher mari, que vous n'êtes plus amant. Helas! avant nôtre mariage deux ou trois égratignures ne vous auroient pas fait peur.

CE reproche perça le cœur du mari: Non, lui dit-il en se jettant à son col, non je ne te quitterai plus, deusse-je être assommé par toi. Comme il avoit jetté ses bras hors du lit pour l'embrasser, Aimée les vit tout meurtris, & faisant reflexion que ces meurtrisseures étoient de sa façon: ah! malheureuse que je suis, s'écria-t-elle, est-ce bien moi, qui t'ai accommodé si cruellement, & après cela je voudrois encore t'obliger à souffrit un tel martire? non, j'aime mieux mourir seule de mes Vapeurs que de souffrir que tu restes avec moi. Je jure que j'y resterai, dit le mari par un excès de tendresse; la femme, par un autre excès, jura qu'elle ne vouloit point le voir dans ces momens; je ne te quitterai point, repliqua-t-il; tu me quitteras, repliqua-t-elle: & tout cela par pures considérations d'amour. A la fin pourtant ils se mirent tous deux à la raison; il fut résolu que le mari s'iroit coucher tous les soirs de bonne heure, & qu'Aimée s'enfermeroit seule dans le Cabinet des Vapeurs, afin qu'elle ne pût battre personne. Cela fut executé pendant quelques mois, en sorte que la femme revenoit tantôt au milieu de la nuit, tantôt au commencement du jour, car quelquefois ses Vapeurs duroient plus qu'elle ne pensoit.

LES choses en étoient là, lorsque nôtre bon mari déroba l'eau de l'une des Bouteil-

les

les que le Druide avoit envoyées au Festin de Francianne; il en avoit mis quelques goutes dans une de ces petites phioles que les Gaulois portoient dans leurs poches, & où ils mettoient de l'Eau de la Reine Macée; c'est comme qui diroit aujourd'hui de l'Eau de la Reine de Hongrie. Il avoit pris cette Eau de la Vérité dans l'intention de la faire boire devant des témoins à un certain Manceau qui lui nioit un dépôt. En attendant l'arrivée de ce Manceau, il gardoit la phiole dans son Cabinet.

Un jour donc qu'il soupoit avec Aimée dans le Cabinet des Vapeurs, elles lui prirent plûtôt que de coûtume, & elle cria: Je me meurs, hé vîte, de l'Eau de la Reine Macée! Mathurine n'en trouvant pas sous sa main, fut dans le Cabinet de Monsieur, & prit la Phiole où étoit l'Eau de la Vérité, qu'elle apporta toûjours courant.

Aimée s'en frotta un peu le nez; le mari reconnut sa phiole, & craignant qu'on ne lui usât son Eau dont il avoit besoin ailleurs, la reprit au plus vîte, & voici ce qui arriva.

Cette Eau de la Verité avoit la vertu de faire dire tout ce qu'on avoit sur le cœur sans s'appercevoir qu'on le disoit, comme il arrive à ceux qui parlent en rêvant la nuit; la vertu de cette Eau étoit telle, que pour s'en être seulement froté le nez, il prit à Aimée un accès de sincerité si violent, qu'il lui fit dire tout ce qui suit.

Il faut que je t'avouë, mon cher Epoux, le secret de ces Vapeurs qui t'ont tant valu d'égratignures; Tu vois bien cette fausse

porte, lui dit-elle, en levant une natte qui étoit sur la muraille du Cabinet aux Vapeurs, & qui cachoit la fausse porte; c'est moy qui l'ay fait faire secrettement, afin de pouvoir aller à ton insceu passer les soirées chez cette voisine qui a son jardin à côté du nôtre.

Je serois morte d'ennui si je ne me fusse avisée d'avoir des Vapeurs; tu ne me quittes non plus que si tu étois jaloux; je sçai bien que tu ne l'es pas: mais enfin il faut bien que la nuit me console du chagrin que j'ay d'être tout le jour avec toi; n'ai-je pas trouvé-là un plaisant secret? avouë que tu as une femme bien ingenieuse!

Au reste je me réjouïs bien mieux là que chez nous, car j'y vois quantité de jeunes hommes les plus réjoüissans du monde, & entr'autres, il y en vient un avec qui.... A ce mot la parole lui manqua tout à coup, car n'ayant fait que se frotter le nez de l'Eau de la Verité, l'effet en avoit été très-foible, & n'avoit operé que jusques là. Elle se teut & revint de sa sincerité comme d'un assoupissement; ensorte que ne s'étant point apperceuë de ce qu'elle avoit dit, elle voulut commencer ses Vapeurs à l'ordinaire.

A d'autres, dit le bon mari Gaulois, à d'autres, si vous m'y attrapez encore, dites que je suis un sot.

En effet, elle eut beau faire, depuis ce jour-là, il ne la laissa plus seule. Il lui prit envie plusieurs fois de faire encore agir l'Eau de la Vérité pour apprendre le détail des choses qu'elle ne lui avoit point dites & qui l'inquiétoient un peu, mais la prudence l'emporta

porta sur la curiosité, car il étoit homme de bon sens.

Il se contenta donc dans la suite d'apporter remede à ce qui pouvoit être, sans vouloir s'assurer si la chose étoit effectivement.

Quoique l'avanture des Vapeurs se fût passée entre le mari, la femme & la servante qui n'en parlèrent jamais à personne, elle ne laissa pas de devenir publique en vingt-quatre heures. Il faut qu'il y ait dans les airs quelques esprits malins & babillards qui prennent plaisir à divulguer ce qui se passe de plus secret entre les maris & femmes, quand il y a quelques circonstances qui peuvent réjoüir le Public.

C'est une chose étrange que le Public aime tant à jaser sur les maris dont les femmes sont soupçonnées. Le bon Gaulois dont nous avons parlé eut beau être discret, les Poëtes furent indiscrets pour lui, & firent courir une infinité de Vers Satiriques. Il m'en est tombé quelques-uns entre les mains, que j'ai mis ici pour faire voir que, de tous tems, la rage de médire a fait plus de mauvais Poëtes que la disette d'argent ne fait aujourd'hui de mauvais Auteurs.

MAXIMES
OU
AVIS aux MARIS IMPRUDENS.

Maxime I.

Maris jaloux, pensez à l'avenir;
Ce qui s'est fait, est fait, perdez en la mémoire.

Heureux le ſage Epoux qui peut tout prévenir,
Tout oublier & ne rien croire.

MAXIME II.

SELON les loix d'Hymen, ſelon les loix d'honneur,
Tu dois, ſi tu le peux, rendre ta femme ſage,
Mais à voir de trop près ce qui fait ton malheur,
Nulle loi ne t'engage.

MAXIME III.

NE rien voir, c'eſt être un ſot;
Souffrir tout, c'eſt indolence;
Voir tout, ne rien ſouffrir, agir ſans dire mot,
C'eſt la véritable prudence.

CONSEIL SALUTAIRE AUX MARIS SOUPCONNEUX.

SIXAIN.

SI quelque legere apparence
T'a bleſſé la tête & le cœur,
Sous d'affables dehors cache ta méfiance;
Car ſi ta femme lit dans ta mauvaiſe humeur
Qu'elle a perdu ta confiance,
Elle perdra bien-tôt la honte & la pudeur.

AVIS

AVIS.

AUX *Maris imprudens qui ne pouvant se faire aimer de leurs femmes, veulent les faire craindre pour les tenir dans leur devoir.*

CRAINTE fit de tout tems, dis-tu,
Plus de femmes de bien qu'heroïque vertu;
Tu fais trembler la tienne, & toujours en colère,
Pour dompter son penchant, tu prens un air sevère.
Doucement, Mari, bride en main,
Je conviens avec toi que la crainte est un frein;
Mais si tu te sers mal de ce frein salutaire,
Ton Epouse bien-tôt, à force d'avoir peur,
Prendra le mors aux dents & la tête levée,
Après avoir franchi la crainte & la pudeur,
Dans tout le voisinage ira faire trophée
De sa revolte & de son déshonneur.

UN Medecin de la Faculté Gauloise, si peu employé qu'il avoit le loisir de faire des Vers, écrivit à nôtre mari prudent la Lettre qui suit, moitié Vers, moitié Prose.

AU PLUS SAGE DES MARIS.

MON CHER. On dit qu'un parfait Medecin doit connoître les maladies de l'esprit aussi-bien que celles du corps.

JE me pique de connoître les unes & les autres, & je tiens qu'entre toutes les maladies une des plus difficiles à guerir, c'est

celle qui tourmente les maris jaloux, & voici pourquoi.

SI la jalousie est bien fondée, on ne sçauroit guerir le mari qu'en guerissant la femme, cure très-difficile à mon avis.

QUE si au contraire la jalousie n'a point de fondement, comment la guerir? Hippocrates dit qu'on ne peut faire cesser l'effet qu'en ôtant la cause; d'où il s'ensuit qu'une maladie qui n'a point cause est incurable: l'argument n'est pas tout-à-fait juste, aussi est-ce un argument de Medecin : cependant tout faux qu'il est, il se trouve vrai dans la plûpart des maris jaloux, à qui on ne peut prouver que ce qui n'est point, n'est point.

J'AI fait encore une remarque curieuse sur cette maladie, c'est qu'elle tourmente presque également celui qui en est attaqué, celui qui le fut, & celui qui craint de l'être; à propos de quoi je vous envoye une Ordonnance de ma façon, dont vous userez si bon vous semble.

ORDONNANCE
DE
MEDECINE.

POUR guerir ce grand mal qui vient quoi qu'on y pense,
Je suis bon Medécin, voici mon Ordonnance.
Pour l'avenir, prenez.... force précaution,
Pour le present prenez... un de peu de patience,
Pour le passé, l'oubli, la douceur, le silence;
Et prenez tout cela sans consultation.

IN

IN VINO VERITAS.

LEQUEL vaut mieux, d'être estimé, ou d'être estimable ? Belle question, me diras-tu ! la bonne renommée n'est pas comparable au vrai mérite ; d'accord, mais toi qui parles, & qui peut-être ne vaux pas grand-chose, tu ne penses guere aux moïens de devenir bon, & tu travailles sans cesse à te faire estimer tel. Tu aimes donc mieux la reputation que la vertu, tu as tort, mais qui est-ce qui n'a pas ce sort comme toi ?

VOULOIR être estimé des autres plus qu'on ne s'estime soi-même, & s'estimer soi-même plus qu'on ne vaut, ce sont deux défauts très-anciens parmi les hommes.

ON dit que dès le tems des prémiers Gaulois il y avoit un homme sujets à ces défauts. Je croirois bien qu'il y en avoit plus d'un. Mais celui dont je vais parler excelloit pardessus tous les autres en bonne opinion de lui-même.

IL étoit riche, il avoit du credit, de la jeunesse, de la santé ; en un mot, rien ne lui manquoit que du mérite & de la vertu : mais que lui importoit-t-il d'en avoir ? il avoit le plaisir de s'en croire tant qu'il vouloit, & personne n'osoit le détromper, cela suffit pour le bonheur d'un sot : il y a même des gens d'esprit qui s'en contentent.

L'HOMME, dont nous parlons, à force d'argent & de loisir s'étoit endurci dans les plaisirs, & n'étoit plus sensible qu'à celui

de la vanité dont on ne se lasse jamais: il s'en donnoit à cœur joye & nourissoit voluptueusement à sa table grand nombre de flateurs, aussi affamez de bonne chere qu'il l'étoit de loüanges.

SUR la fin des repas c'étoit le plaisir, plus ils buvoient plus il lui trouvoient de mérite, & chaque rasade produisoit un Eloge nouveau; car pour lors la Verité n'étoit point dans le vin, elle étoit encore dans l'eau. Vous verrez dans la suite de quelle maniere elle a passé de l'Eau au Vin, & ce qui a donné lieu au proverbe

IN VINO VERITAS.

PENDANT que le Heros de ces repas s'enyvroit de loüanges, tous les Convives s'enyvroient de son vin, excepté un seul, qui conservoit toûjours son sang froid pour machiner quelque malice.

C'ÉTOIT un de ces hommes malins & taciturnes qui haïssent naturellement les gens heureux & qui, pour le seul plaisir de troubler leur bonheur, se chargent volontiers de leur porter de mauvaises nouvelles.

CELUI-CI resolut d'apprendre à l'autre, qu'il n'étoit qu'un sot, & qu'on l'estimoit tel. Si je puis, disoit-il, détruire la bonne opinion que ce fat a de lui-même, je détruirai tout son bonheur, je verrai un homme au desespoir, & c'est ce qui me réjouït.

ALLONS donc lui faire le détail de tout ce qu'on dit de lui dans le monde, mettons lui un miroir devant les yeux afin qu'il se voye tel qu'il est; mais non, il croira que

la glace eſt fauſſe, tant il eſt difficile de perſuader à un ſot qu'il n'eſt qu'un ſot, comment m'y prendrai-je donc ?

ENFIN, après avoir médité long-tems en vain, nôtre ſcélerat ſe ſouvint qu'il avoit chez lui une phiole de cette Eau du Puits de la Verité, dont j'ai parlé dans mon Hiſtoire Gauloiſe, & ſur cette Eau fonda ſon projet qu'il executa comme vous allez voir.

IL fut trouver l'homme aux bons repas, & ſe mit à le loüanger comme les autres : que vous êtes heureux ! lui-dit-il en l'abordant, d'avoir tout enſemble, l'eſtime des honnêtes gens & les ſuffrages de ceux qui ne le ſont pas; il n'y a que vous au monde qui ayez aſſez de mérite pour faire en même tems parler les Panegiriſtes & taire les Médiſans, car vous ſçavez que la médiſance eſt toûjours l'écho de la loüange.

JE vous ſuis bien obligé, lui dit l'autre, des choſes obligeantes que vous me dites; mais parlez-moi en ami, eſt-il bien vrai que j'aye autant de mérite qu'on dit? Mille fois plus, répondit nôtre matois ; mais encore un coup, repliqua le fat, cela eſt-il bien vrai ?

IL lui fit cent fois la même queſtion, & ce n'étoit pas qu'il doutât de ſon mérite, c'etoit ſeulement pour avoir le plaiſir de ſe faire redire qu'il en avoit; nôtre ſcélerat le lui redit tant qu'il voulut.

ET après mille flateries groſſiéres, voulez-vous que je vous parle franchement, continua-t-il ? vos amis ſont fort embaraſſez, comment vous parler de vôtre mérite, car il

eſt

eſt à un dégré ſi éminent qu'en vous diſant ſeulement la moitié de ce qu'ils en penſent, vous les prendriez pour des flateurs outrez : ſi j'étois à vôtre place, je voudrois, une fois en ma vie, les faire parler ſelon leur cœur.

SI vous le ſouhaitez, je vous donnerai pour cet effet un phiole d'Eau de la Verité, qui les fera jaſer ſans ménagement; ce ſera pour lors que vous connoîtrez à quel point ils vous eſtiment.

O je n'ai garde, dit nôtre ſot avec une fauſſe modeſtie, ſi je les mettois à cette épreuve ils me diroient peut être des choſes . . . . Je conviens, interrompit l'autre, que vôtre modeſtie ſouffrira; mais faites-vous violence, je vous en conjure, & donnez-moi la ſatisfaction, à moi, de vous entendre loüer une fois comme vous le méritez; vous verrez qu'ils n'auront pas plûtôt goûté l'Eau de la Vérité, qu'ils feront Chorus de vos loüanges: quel plaiſir j'aurai d'entendre cela! Enfin nôtre homme ravi qu'on éxigeât de lui cette complaiſance, & impatient d'entendre le Chorus qu'on lui promettoit, convia tous ſes amis de table, ſous une treille qui faiſoit un agréable couvert dans ſon jardin ; il leur fit un feſtin proportionné aux loüanges qu'il en attendoit, & ſur la fin de ce repas il leur montra la phiole d'Eau de la Verité. Voici, leur dit-il, une Eau d'or qui faut digérer ſi promptement, qu'elle vous préparera à un ſecond repas que je vous vais faire ſervir à l'inſtant; cela dit, il leur en diſtribua chacun une gou-

goute. Si-tot qu'ils l'eurent avalée, que ne dirent-ils point à leur Hôte? Ton pere étoit ci, ta mere étoit ça, tu n'eſt qu'un . . . . que ſçais-je moi ? chacun lui dit tout ce qu'il ſçavoit, & tâchoit de le faire reſſouvenir de mille choſes qu'il avoit oubliées depuis qu'il étoit riche. Mais il aima mieux croire que cette Eau avoit quelque vertu maligne qui avoit fait perdre le bon ſens à ſes amis. Cependant la ſincerité alloit ſon train, on lui diſoit force veritez, qui n'étoient bonnes à dire, & qu'il ne daignoit pas ſeulement s'appliquer.

SON aveuglement auroit tenu bon juſqu'à la fin, ſi par malheur quelqu'un n'eût touché certaine corde dont il ſentit le vrai juſqu'au vif. Lors, tranſporté de fureur, il s'écria: La Vérité en a menti! & de rage il jetta la phiole où étoit l'Eau, & la jetta par hazard au pied d'un gros ſep de vigne qui faiſoit partie du berceau où ils étoient; cette Eau en l'arroſant y fit monter une ſéve de Vérité qui donna à la treille la vertu de produire des Raiſins de Vérité, & quelque temps après on s'apperceut, comme vous verrez par les avantures ſuivantes, que tous ceux qui mangeoient de ces raiſins diſoient, malgré eux, tout ce qu'ils penſoient. Pluſieurs perſonnes y furent attrapées avant qu'on s'en fût apperçu, & il ſe paſſa ſous ce berceau des Scenes de ſincérité involontaires, qui produiſirent des effets aſſez plaiſans.

La Suite dans le Numero ſuivant.
page 613.

ANEC-

ANECDOTES LITTERAIRES.

De Copenhague.

Il *paroît ici un Ecrit, qui a pour titre :* Enarrationes Historicæ de natura & constitutione Islandiæ formatæ & transformatæ per eruptiones ignis *&c. per* Egerhardum Olavium, Islandum, Philos. Baccal. Particula I. 8°. *de* 152. *pages. Le but de l'Auteur est de faire voir, que sa patrie, l'Isle d'Island, appartenant au Roi de Danemarc, doit sa constitution présente aux eruptions des feux souterrains qui lui ont fait perdre sa première forme. Les argumens, pour soûtenir la Thèse, sont tirés des Histoires, Annales & autres Relations, des temps les plus reculés, qui se trouvent en Manuscrits; auxquels l'Auteur joint ses observations, qui roulent sur les couches irrégulières du terrain, ses cavernes, les montagnes escarpées, & les fossiles de différentes espèces confondus ensemble par la force du feu, & enfin sur les petrifications; choses qu'on voit dans cette Isle en plus grande quantité que par tout ailleurs. Cette brochure n'est que la première Partie de l'Ouvrage, dont l'auteur promet la suite, dans laquelle il traitera des changemens arrivées à l'Islande depuis qu'elle a été peuplée.*

De Gottingen.

Le 10 *de Juin dernier Monsr. le Baron Bernhard Gustave de Stackelberg, Livonien, digne membre de la Societé Royale Allemande,*

a recité, dans une Assemblée publique, un Panegyrique, qui a été fort applaudi, au sujet de Pierre I. Monarque Russien de très-glorieuse mémoire.

DE TUBINGEN.

L'HARANGUE *de Mr. le Professeur* Burcard David Mauchart, *premier Médecin & Conseiller de S. A. S. le Duc de Wurtemberg, qu'il a faite ici dans l'Université le* 1. *de Mai en quittant le Rectorat, est imprimée sous ce titre* : In D. Tayloris Angli merita famamque. 4°. *en* 24 *pages. L'Auteur, dont une des principales études est le traitement des yeux, a pris pour sujet de son Sermon, le fameux Oculiste Anglois, M. le Doct. Taylor, & ses manières de guérir les yeux. Il ne dispute pas à M. Taylor la connoissance de la structure des yeux & de ses maladies ; mais il est marri de ce qu'il se serve de la trompette des Nouvellistes Vulgaires pour étaler ses mérites, plûtôt que des Mémoires exacts des Cures faites.*

APRÈS *cela Mr. le Professeur s'arrête particulièrement sur deux cures qu'on attribuë à Mr. Taylor :* 1. *on dit, qu'il prétend de guérir toutes sortes de Cataractes, sans causer des douleurs ou inflammation, l'expérience ayant fait voir que les sujets, à qui il a fait l'opération, n'ont pas été exemts des dits accidents. Aussi, parce qu'il force l'humeur cristaline de l'œil, en la divisant où elle est adhérente, les guérisons imparfaites sont les suites inévitables de ses opérations. Il est à remarquer ici que nôtre Operateur n'admet pas des Cataractes membraneuses ; & que ce qu'il pense sur l'extraction de l'humeur cristalline par l'ouverture faite*

faite dans la Cornée, a été déjà le sentiment de Mr. Woolbouse; comme sa manière d'opérer est duë au feu Monſ. Petit, ſelon nôtre Auteur.

En ſecond lieu on reproche à M. Taylor qu'il ſe vante de guérir toutes les Amauroſes, promeſſe tout-à-fait impoſſible de tenir par qui que ce ſoit, &c. Mais c'eſt à tort qu'on a divulgué que M. Taylor entreprend de guérir toutes les maladies des yeux. Outre cela il faut avoüer qu'il poſſéde un grande habilité d'opérer, & qu'il ſe ſert des inſtrumens des mieux travaillés & des plus excellens. Au reſte il eſt vrai, que ſes malades ont été ſouvente fois bien operés, mais pas tout-à-fait rétablis. Et parce qu'il eſt errant, il ſe trouve hors d'état de pouvoir donner des Relations circonſtanciées des maladies qu'il a entrepris de traiter.

JEAN NEAULME débite actuellement Les *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Brandenbourg, Seconde Partie*, 12°. contenant *le Regne de Frederic I. Roi de Pruſſe;* auxquels on a ajouté une Diſſertation ſur les Mœurs & Coûtumes, & une ſur la Superſtition & la Réligion dans le Brandenbourg. Il débite auſſi *l'Hiſtoire des Celtes, & particulièrement des Gaulois & des Germains, depuis les tems fabuleux, juſqu'à la priſe de Rome par les Gaulois: par Mr. S. Pelloutier*, 2 Vol. 12. Le premier Tome traité de l'Origine des Celtes, des Païs qu'ils occupoient anciennement, des différents noms qu'ils ont porté, & de la Langue ancienne de ces peuples, de leur manière de ſe nourir &c. de leurs Occupations, de leurs Loix, &c. Le Second contient la Réligion des Celtes. Ce Seconde Volume ſe vend auſſi ſéparement, & ne fait que de paroître.

PETIT RESERVOIR.

Continuation du Puits de la Vérité.

AVANT que de vous raconter les avantures de la Treille de Vérité, je vous ferai souvenir que ce fut à propos de cette treille qu'on inventa le Proverbe *In vino veritas*, & qu'elle fut auſſi l'origine de toutes les bonnes Vignes dont le jus cordial épanoüit le cœur, délie la langue & fait parler librement les plus timides.

CELUI qui inventa le Proverbe *In vino veritas*, fut un Poëte Gaulois: il le mit à la tête d'un petit ouvrage, où il marquoit toutes les bonnes & les mauvaiſes qualitez du jus de la treille, par rapport aux bons & mauvais effets qu'il cauſe.

CETTE Poëſie eſt une eſpece de Lay ou Virelay, ou quelque choſe d'approchant. Vous en jugerez.

IN VINO VERITAS.

DANS l'Eau, pour qui la boit, git la melancolie,
Dans le jus du beau fruit qui croit en Normandie,
Menſonge & perfidie,
IN VINO VERITAS.

IN VINO SINCERITAS.

Le plus fourbe en buvant devient franc & ſincère,
Dit tout ce qu'il a fait, & tout ce qu'il veut faire,
Son cœur nage dans le verre,
IN VINO SINCERITAS.

IN VINO BENIGNITAS.

Tel bouru quelquefois vous fait ſombre grimace,
Avant que d'avoir bû, qui tôt après bonnace,
La larme à l'œil vous embraſſe,
IN VINO BENIGNITAS.

IN VINO FEROCITAS.

L'autre d'un naturel benin, doux & traitable,
Boit tant à ſon ami qu'il le trouve haïſſable,
L'inſulte & l'égorge à table,
IN VINO FEROCITAS.

IN VINO SANITAS.

Point de vin au fievreux, la fievre eſt obſtinée,
Saignez, dit le Docteur, ô Doctrine erronée!
La mort dans la ſaignée,
IN VINO SANITAS.

IN

IN VINO MORTALITAS.

Le vin eſt bien-faiſant quand nature le donne;
Mais quand du Tavernier l'art maudit le façonne,
L'éclaircit & l'aſſaiſonne,

IN VINO MORTALITAS.

IN VINO GENEROSITAS.

Matamore, au Caffé ſe fait tenir à quatre,
A la Guerre il a peur le jour qu'il faut combatre,
Il boit avant que de ſe batre,

IN VINO GENEROSITAS.

IN VINO TIMIDITAS.

Je ſors de chez Rouſſeau, ma cervelle eſt troublée,
Mon ombre me paroît un Spectre, un Briarée,
Je tremble à chaque ajambée,

IN VINO TIMIDITAS.

IN VINO FELICITAS.

Damon loin de l'objet pour qui ſon cœur ſoupire,
Dans les vapeurs du vin qui charme ſon martire,
Croit voir tout ce qu'il deſire,

IN VINO FELICITAS.

IN VINO PAUPERTAS.

Pour boire en quatre mois deux muids de l'Hermitage,
Mon revenu ſuffit. Pour boire davantage,
Je vens mon héritage,

IN VINO PAUPERTAS.

IN VINO SOBRIETAS.

Un Gaſcon le matin trouve par avanture,
Un bon verre de vin, qui tant que le jour dure,
Lui tient lieu de nourriture,

IN VINO SOBRIETAS.

IN VINO SIMPLICITAS.

Un Sophiſte guindé parloit contre Epicure,
Il but, le vin le fit changer de tablature,
Il parla comme nature,
IN VINO SIMPLICITAS.

IN VINO DUPLICITAS.

L'Yvrogne double tout, ſon chemin, ſa fortune,
Prononce en beguayant deux ſillabes pour une,
Et voit deux ronds dans la Lune,
IN VINO DUPLICITAS.

IN VINO VARIETAS.

L'Yvrogne en même tems rit, pleure, parle, chante,
La plus ſimple couleur à ſes yeux eſt changeante,
Il voit gris, jaune, amarante,
IN VINO VARIETAS.

IN VINO LIBERTAS.

O toi, qui ſans eſpoir ſervant une inhumaine,
Gemis dans l'eſclavage où ſa beauté t'enchaine,
Bois, tu rompras ta chaine,
IN VINO LIBERTAS.

IN VINO CAPTIVITAS.

Ton cerveau ſe reſſerre, & ton œil ne voit goute,
Buveur, je vois tes pieds enchaînez par la goute,
Es tu libre? non ſans doute,
IN VINO CAPTIVITAS.

IN VINO FACILITAS.

Au Négociateur le vin eſt néceſſaire,
Puiſqu'avec l'Allemand, la femme & le Corſaire,
En buvant on fait affaire,
IN VINO FACILITAS.

IN VINO DIFFICULTAS.

Ton Procès eſt fort juſte, & la preuve en eſt claire,
Mais ton Juge a paſſé la nuit à la Galère,
Il n'entend pas ton affaire,
IN VINO DIFFICULTAS.

IN VINO FERTILITAS.

Buvez, Auteurs, buvez, ſi vous voulez produire,
Apollon même à jeun n'oſe toucher ſa Lire,
Il faut que Bacchus l'inſpire,
IN VINO FERTILITAS.

IN VINO STERILITAS.

Licidas a tant bû pour devenir fertile,
Qu'il tombe à chaque pas, & ſa veine reptile
Eſt reduite au Vaudevile,
IN VINO STERILITAS.

IN VINO LIBERALITAS.

Arnolphe de ſang froid ne donne ni ne prête,
Liſette de ſang froid tous ſes Amans maltraite;
Faites boire Arnolphe & Liſette,
IN VINO LIBERALITAS.

IN VINO QUALITAS.

Eſt-il de qualité ce buveur redoutable,
Qu'on voit avec le Duc, avec le Connétable,
Aller de pair à table?
IN VINO QUALITAS.

IN VINO PUERILITAS.

Pour rajeunir un peu, Damis boit à outrance,
Le vin le rajeunit beaucoup plus qu'il ne penſe,
Il va retomber en enfance,
IN VINO PUERILITAS.

IN VINO VIRILITAS.

L'insigne buveur d'eau, l'adolescent Guillaume,
Lorsqu'il se maria, n'étoit qu'un vain phantôme,
De vin sa femme l'embaume,

IN VINO VIRILITAS.

IN VINO TRANQUILLITAS.

L'Intrigant agité de soins, d'inquiétude,
Rentre chez lui le soir outré de lassitude,
Il boit, il s'assoupit, adieu sollicitude,

IN VINO TRANQUILLITAS.

IN VINO FIT ÆQUITAS.

Quatre yvrognes d'honneur dans un défi bachique,
De leur vin font entr'eux partage juridique,
Chacun le sien rique à rique,

IN VINO FIT ÆQUITAS.

IN VINO BREVITAS.

Tel discoureur à table ennuyant l'auditoire,
Par son voisin bien-tost étant pressé de boire,
Abrege son Histoire,

IN VINO BREVITAS.

IN VINO PROLIXITAS.

L'autre qu'avec respect écoute l'auditoire,
De cent verres de vin rehaussant son histoire,
L'alonge à force de boire,

IN VINO PROLIXITAS.

IN VINO SOCIETAS.

Le vin par ses liens plus de cœurs rapatrie,
Que Parenté, qu'Himen, Voisinage & Patrie,

In

In vino Confraternitas,
Paternitas, Fraternitas,
Et tota Conſanguinitas,
Unitas, Hoſpitalitas,
Civilitas, Humanitas,
Honeſtas, Affabilitas,
Urbanitas, Affinitas,
Serenitas, Amœnitas,
In quibus eſt Societas.

Reprenons nôtre ſujet. Il faut vous faire part de quelques-unes des Scenes qui ſe paſſerent ſous la Treille de Vérité, dont le raiſin, comme nous avons dit, cauſoit à tous ceux qui en mangeoient une ſincerité involontaire, qui leur faiſoit dire, ſans nulle conſideration, tout ce qu'ils penſoient de bien & de mal, ſur tous ceux à qui ils avoient affaire.

PREMIERE AVANTURE

DE LA TREILLE

DE VERITÉ.

LE POËTE ET L'INTENDANT.

CERTAIN Poëte qui ne faiſoit ni bons Vers ni fauſſe monnoye, pauvre par conſéquent, penſoit & repenſoit ſouvent aux moïens d'avoir de l'argent; ſon imagination travailloit beaucoup, car une penſée

lucrative eſt quelques fois plus difficile à mettre en œuvre qu'une penſée héroïque.

UN jour cependant il ſe reſſouvint qu'il connoiſſoit de veuë le riche Intendant d'un Prince mal-aiſé. Je l'ai vû deux ou trois fois, diſoit-il en lui-même, & puiſqu'il a été préſent à la lecture d'un de mes Poëmes, je ſuis en droit de lui emprunter de l'argent.

DE ce beau raiſonnement il conclut, que l'Intendant pourroit bien lui prêter quelque ſomme conſidérable : prêter ſur gages s'entend, car ce Poëte étoit trop glorieux pour emprunter autrement, & les gages ſurquoi il empruntoit d'ordinaire, c'étoit riches Sonnets, brillans Madrigaux, Odes magnifiques & autres nippes de pareille étoffe, qu'il laiſſoit volontiers pour les gages, pour peu qu'on lui eût prêté deſſus.

IL compoſa donc une Ode à la loüange du riche Intendant, & la compoſa de toutes piéces, parce qu'il étoit preſſé. Il y fourra même quelques Vers qu'il avoit faits pour un Maréchal de France, où il chantoit ſa valeur, ſa glorieuſe renommée, l'éclat de ſa race, enfin toutes les vertus d'un grand Héros, ſans faire réflexion que les vertus d'un homme d'affaires étoient d'une autre eſpèce.

AU reſte il s'étendit fort ſur la libéralité, vertu que les Poëtes loüent de meilleur courage que toutes les vertus d'Hercule. Il s'étendit auſſi ſur le bel eſprit de l'Intendant, ſur ſa franchiſe, toutes fictions poëtiques qu'il pouſſa juſqu'au vrai-ſemblable, tant

tant il étoit animé par l'envie de faire réüſſir ſon emprunt.

APRÈS avoir beaucoup ſué en peu de tems, il finit ſon Ode, & courut la préſenter à ſon Mécène qui ſe promenoit alors dans le jardin où étoit plantée cette Treille, dont les raiſins faiſoient parler ſi franchement. Avant que nôtre Mécène & nôtre Virgile moderne en euſſent gouté, voici ce qui ſe paſſa entr'eux.

ILS ſe joignirent en entrant ſous la Treille; d'abord humbles révérences d'une part, & de l'autre un petit ſigne de tête, car dès ce tems-là on ſe ſaluoit déja à proportion des richeſſes.

BON jour, Monſieur * *, dit l'Intendant, comment va la Muſe? M'apportez-vous quelque petite production nouvelle?

A ces mots, pour toute réponſe, Monſieur * * tire un rouleau de ſa poche, & redouble de reverences.

VOÏONS, Monſieur, voïons, dit l'Intendant d'un ton de Juge ſollicité, j'aime la Poëſie à la fureur, mais je veux du Corneille tout au moins.

JE l'égale dans mes Poëſies ordinaires, dit le Poëte, mais dans celle-ci je me ſuis ſurpaſſé moi-même, & cela n'eſt pas étonnant. L'imagination ne tarit point quand il s'agit de loüer un homme tel que vous, & je puis dire que la richeſſe du ſujet m'a emporté au de-là de ma ſphere naturelle.

APRÈS mille fadaiſes vaines qui ſe dirent de part & d'autre, on leut l'ouvrage en queſtion. Je vous ai dit, que c'étoit en-

cens tout pur pour l'Intendant; je vous laisse à penser s'il le trouva bon. Il en fut si charmé qu'oubliant sa fierté naturelle, il embrassa le Poëte qui étoit très-séchement vêtu.

APRÈS l'embrassade, nouvelles flateries dont ils se régalerent reciproquement. C'étoit à qui parleroit le plus, & à qui parleroit plus haut, ils ne s'entendoient pas l'un l'autre, & parloient tous deux ensemble. Imaginez-vous deux Coquettes babillardes qui se felicitent sur deux habits nouveaux.

CE n'étoit que recriements & acclamations. Enfin, nos deux loüangeurs parlerent tant que la parole leur manqua, & leurs poumons desséchez leur causerent une altération si furieuse qu'elle les prit à la gorge, & fit suspension de loüanges pour un moment.

POUR se désalterer ils furent trop heureux de trouver, à la portée de leur main, chacun une grappe de raisin qui pendoit à la Treille de Verité. Ils mordirent à même, & pendant qu'ils en avaloient le jus, la séve de sincerité opéroit.

LE Poëte fut le premier qui rompit le silence par un Enthousiasme sincere que lui causa la vapeur de ces jus merveilleux.

Mort de ma Muse, jura-t-il, je croyois n'être possedé que d'Apollon, mais je vois à présent que le diable me possedoit quand j'ai composé une Ode héroïque sur un Intendant; la postérité en fera des papillotes.

A qui en avez-vous donc, Monsieur le Poë-

Poëte? dit l'Intendant; quelle fureur vous poſſede?

LA fureur d'avoir menti, continua le Poëte. Quelle honte pour moi! Je vous en fais Juge vous même. Ne vaut-il pas mieux que je porte encore ce vieil habit d'été pendant quatre hivers, que de forcer ma Muſe à chanter les loüanges d'un Intendant tel que vous?

J'EN conviens, dit l'Intendant, mais convenez auſſi qu'il vaut mieux que je me paſſe de loüanges que d'en acheter d'un Poëte tel que vous. J'avoüe que j'ai eu le foible de loüer vos Vers parce qu'ils ſont à ma loüange.

ET moi, dit le Poëte, j'ai fait des Vers à vôtre loüange dans la vûë que vous me les troqueriez contre de l'argent.

J'Y perdrois trop, reprit l'Intendant, l'argent eſt une bonne choſe, & vos Vers ne valent rien.

COMMENT l'entendez-vous? dit le Poëte en s'échauffant; Je ſoutiens que tout vôtre bien ne payeroit pas mon Ode.

JE ſoutiens moi, repliqua l'Intendant, que tous les Vers que vous avez faits en vôtre vie . . . non, tous vos Vers ne valent pas la proſe d'une Lettre de change.

AVEC de pareilles contre-flateries la converſation s'échauffa ſi fort entre nos deux avaleurs de raiſin, qu'ils ſe firent mille reproches chacun ſur leur métier.

JE ne m'étonne pas, dit l'Intendant, que ta Poëſie ne te rapporte pas de quoi vivre; tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre.

A ces mots la colère échauffa tellement l'imagination du Poëte, qu'il fit sur le champ les quatre meilleurs Vers qu'il eût faits de sa vie. Vôtre proverbe n'est pas toûjours vrai, dit-il à l'Intendant, & vous êtes une preuve convainquante que la terre vaut souvent beaucoup à l'homme qui ne vaut guere.

Servir un Grand Seigneur, ne fait pas l'opulence
D'un Intendant homme de bien.
Ce qui fait valoir l'Intendance,
C'est quand l'Intendant ne vaut rien.

CES Vers-là sont trop bons, dit l'Intendant avec indignation; je vois bien qu'ils ne sont pas à toi.

ILS sont plus à moi, dit le Poëte, que vôtre bien n'est à vous.

J'AI lû les traductions des Auteurs, continua l'Intendant, vous avez pillé celui-ci, vous avez pillé celui-là. . .

HÉ morbleu! vous avez plus pillé que moi, repartit brusquement le Poëte, ne nous mettons point sur le pied de nous reprocher nos larcins. A ces mots la colère les transporta tous deux si fort qu'ils furent prêts à en venir aux mains. Ils se regardoient déja avec des yeux de fureur, il ne leur manquoit à tous deux que le courage. Personne n'osoit donner le premier coup de peur des suites; ils resterent immobiles un tems assez considérable, & cela donna le loisir au Poëte, d'imaginer un moïen d'accommodement qu'il proposa en cette maniére.

MON-

MONSIEUR l'Intendant, à qui en avons nous, je vous prie? Quelle maudite demangeaiſon nous a-t-il pris à l'un & à l'autre de nous chanter nos véritez? Depuis quand les Poëtes & les Intendans ſont-ils ſinceres? Au diable la ſincérité qui a penſé nous broüiller enſemble. Juſqu'à préſent, Dieu merci, il n'y a pas encore grand mal à tout cela pourvû que nous ſoïons ſages : car en nous diſant l'un à l'autre que nous pillons le bien d'autrui, nous ne nous apprenons rien que nous ne ſçachions déjà; mais le mal ſeroit d'apprendre au Public ce qu'il n'y a que nous qui ſçachions.

NOUS en demeurerons-là, ſi vous me voulez croire, taiſons-nous, ce qui eſt dit eſt dit. Vivons bien enſemble, & nous nous en trouverons bien tous deux.

SI mon intérêt me fait propoſer une reconciliation, le vôtre vous doit porter à l'accepter. Un homme riche, me direz-vous, ſuffit pour décrier un Poëte, & juſque ſur les beaux eſprits, la richeſſe a du crédit; d'accord, mais en ce temps-ci la Satire a ſon crédit auſſi. Vous pouvez parler, je puis écrire, taiſons-nous tous deux, nous ferons bien.

MAIS faiſons mieux encore, continua-t-il. Il me vient en penſée un expédient infaillible pour nous illuſtrer tous deux, & pour donner un nouvel éclat à nôtre réputation.

HÉ comment cela? répondit l'Intendant, qui juſque-là avoit écouté comme un homme qui a beſoin de réputation. Quel eſt donc

donc cet expédient, & à qui tient-t-il que nous ne nous en servions?

IL ne tiendra qu'à vous, Monsieur, dit le Poëte, écoutez moi bien.

LE monde est rempli de sots qui ne jugent des Ouvrages que par le nom des Auteurs & par leur opulence. J'ai déja un nom, vous pouvez, en me faisant sous main une forte pension, me rendre l'Auteur de Paris le plus accrédité.

J'ENTENS cela, interrompit l'Intendant, je pourrois sans m'apauvrir vous faire riche, mais à quoi bon cela? que m'en reviendra-t-il à moi?

TOUT, Monsieur, tout, reprit le Poëte. Il vous en reviendra tout ce qui vous manque en ce monde, probité bien prouvée; & un homme après avoir établi sa Fortune doit penser à établir sa probité.

JE vous passe tout cela, interrompit l'Intendant, mais que pouvez-vous faire pour établir ma probité?

FORCE apologies, reprit le Poëte, vertes réponses aux libelles qui courent contre vous, & tout ce que j'écrirai pour vous sera lû quand on me verra carosse. Tous les sots qui font le plus grand nombre, jugeront de mes Vers par mon équipage, & par mes Vers de vôtre probité, en un mot vous serez mon proneur, & je serai vôtre Poëte. Vous êtes mon Mecenas, & je serai vôtre Virgile; & vous voyez bien que vous y gagnerez, car Virgile a plus fait d'honneur à Mecenas, que Mecenas n'en a fait à Virgile.

L'IN-

L'INTENDANT trouva la comparaiſon de Mecenas à lui ſi honorable, & l'argent lui coutoit ſi peu, qu'il donna une bourſe de cent Loüis au Poëte pour entrer en commerce. Le Poëte les prit, & voilà tout ce que j'en ſçai.

SI l'Intendant & le Poëte ſortirent bons amis de deſſous la treille après avoir mangé du raiſin, il y en eut beaucoup d'autres au contraire qui y entrerent les meilleurs amis du monde, & qui en ſortirent ennemis mortels. Vous en allez voir un exemple dans l'Avanture ſuivante.

(*La Continuation dans le Num. ſuivant.*)
page 629.

TRIOLET

Du Pere du CERCEAU contre Mr. BOILEAU DESPREAUX. Il ne ſe trouve point imprimé.

LE Boileau qui fut autrefois
Le chaſſe-coquin du Parnaſſe
N'eſt plus ſur l'Heliçon François
Le Boileau qui fut autrefois.
Phebus le croyant aux abois
A dit aux Muſes que l'on chaſſe
Le Boileau &c.

ANEC-

ANECDOTES LITTERAIRES.

De Londres.

Monsieur André Hooke, *qui a fait ci-devant à Briſtol le métier d'Imprimeur, a publié une Brochure de grande importance qui regarde la Politique. Elle eſt intitulée*: An Eſſay on the National debt, and National capital, or the account truly ſtated, Debtor and Creditor. *in* 8°. *Dans cet Ecrit l'Auteur veut debarraſſer les Anglois de la peur qu'ils ont de leur païs, le croiant malheureux à cauſe des dettes nationales, dont il eſt chargé. Il dit* 1. *que ces dettes, qu'on fait monter à* 80. *millions livres ſterl. ne valent pas encore la douziéme partie de tous les biens du païs, & 2. que* 3,00,000 *livres, l'intérêt du dit Capital, ne ſont pas la trentième portion des Revenus de la Nation. Après avoir prouvé ces deux points, il fait voir que la Nation poſſéde en argent contant trente, & en biens meubles & immeubles mille millions livres. Il ajoute à la fin un Projet qui comprend une eſpèce de Tontine, pour ſervir au rembourſement des Dettes Nationales.*

PETIT RESERVOIR.

Suite du Puits de la Verité.

SECONDE AVANTURE DE LA TREILLE DE VERITÉ.

Les Amis de Cour.

Deux amis de Cour, des plus intimes, de ceux qui se tutojent & qui se passent le bras sur l'épaule en se promenant dans les Galleries du Louvre, se rencontrerent sous la Treille; ils s'aborderent avec toutes les simagrées du païs, accolades, protestations d'amitié sincère, je t'estime, je t'odore, & le reste du langage courtisan dont le recit même seroit ennuyeux & fade.

L'UN de ces deux amis s'étoit chargé d'obtenir pour l'autre certaine charge vacante. Ton affaire eſt fort avancée, lui dit-il, mais je veux en avoir tout l'honneur. Garde-toi bien d'emploïer perſonne à ſolliciter; laiſſe-moi agir ſeul. Tu ſçais que tes intérêts ſont les miens, & cela, ce n'eſt point parce que tu m'a promis que ton aîné épouſeroit ma fille, c'eſt pure envie de t'obliger. Je le crois, lui dit l'autre, mais encore à quoi en eſt l'affaire? C'eſt une choſe faite, & je parlai hier de toi au Roi. Il m'écouta avec diſtinction, & je lui dis, je lui dis, je lui dis. Il repeta pluſieurs fois je lui dis, & pour ſe donner le loiſir de trouver ce qu'il vouloit dire, il cueillit un grapillon du Raiſin de Sincérité qu'il préſenta à ſon ami, & ils en mangérent tous deux en badinant.

HÉ bien donc, cher ami, qu'as tu dit de moi au Roi? Je lui ai dit, reprit l'autre, que tu étois un homme remuant, inquiet, dangereux, & que je croïois que tu remplirois mal la Charge dont il eſt queſtion. Tu plaiſantes, lui dit l'autre, & c'eſt tout ce que tu pourrois faire de m'avoir rendu ce mauvais office ſi tu pouvois deviner que dans le fond de mon cœur je n'ai point envie de m'allier avec toi. Je te fais eſpérer à la vérité que mon fils épouſera ta fille, mais ce n'eſt que pour t'engager à me ſervir dans cette affaire-ci. Après cela j'ai deux ou trois ſujets de rupture à faire éclater contre toi.

L'AUTRE crut à ſon tour que celui-ci plaiſantoit,

ſantoit, mais c'étoit la force du Raiſin qui les faiſoit parler ainſi, & ils ſe découvrirent l'un à l'autre leur manœuvre, avec de telles circonſtances, qu'ils furent bientôt perſuadez que rien n'étoit ſincére en eux que la vûë de leur fourberie. Ce fut en ce moment qu'ils ſe découvrirent naïvement les véritables ſentimens qu'ils avoient toûjours eu l'un pour l'autre. J'ai toûjours eu de l'antipathie pour toi, dit celui-ci. Je te regarde comme le dernier des hommes, repartit celui-là. Ils ſe dirent rage enfin, & ne ſe dirent que ce qu'ils penſoient.

Vous comprenez bien, qu'entre gens de qualité, de pareilles converſations finiſſent l'épée à la main. Ils ſe battirent : je n'ai point ſçû le ſuccès du combat, & il ne fait rien à l'hiſtoire. Paſſons à quelqu'autre Avanture moins tragique.

TROISIÈME AVANTURE

DE LA TREILLE

DE VÉRITÉ.

LE VIEILLARD ET SES DEUX FILLES.

UN Vieillard veuf & pere de deux filles majeures, qu'il eût volontiers troquées contre un fils, car il avoit toûjours ardemment ſouhaité d'avoir un héritier.

IL le souhoitoit avec raison, car il possédoit de grands biens, beaux Fiefs & nom illustre ; il étoit le dernier de son nom, & voïoit sa famille presque éteinte en lui, car il étoit presque mort, c'est-à-dire qu'il lui restoit trop peu de vie pour la pouvoir donner à un fils. Cependant malgré son âge & sa décrépitude, il eût bien pû se remarier à quelque jeune femme d'humeur à lui donner un héritier ; mais n'en pouvant avoir par luiméme, il aima mieux s'en passer.

IL borna donc tous ses souhaits à se donner un gendre, & à le choisir tel & de famille si illustre qu'il pût se consoler de voir périr la sienne. Ce gendre étoit tout choisi, mais la difficulté étoit que pas une des deux filles n'en vouloit : ce n'étoit pas qu'il ne fût jeune, bien fait & galant homme, ils l'auroient préferé, disoient-elles, à tout autre si elles eussent pu se resoudre au mariage ; mais elles faisoient toutes deux profession d'une vertu si austere, qu'elles eussent préféré la mort à un mari, car enfin, disoit l'une, à des filles de nôtre trempe, un mari est toûjours une espéce d'amant, & un amant suppose de l'amour, de l'amour, mon pere, de l'amour ! Ah ! quel crime que l'amour !

MAIS, ma fille, l'amour conjugal a été de tout temps une bonne chose, loüable & . . . Ah ! c'est toûjours de l'amour, interrompit l'autre, & l'amour le plus innocent suppose toûjours un homme pour objet. Ah ! mon pere, quel objet qu'un homme !

CELA est horrible, continua l'autre, & un

un homme eſt pour une femme la ſource de toutes les imperfections, il lui donne de l'ambition, de la vanité, de la coquetterie.

ET de tendreſſe, reprit l'aînée, qui eſt pis que tout cela. Mais ſi un homme eſt haïſſable, un mari eſt bien pis encore, c'eſt un bouru, un jaloux, un tiran, un volage, un inconſtant, un ſcélerat, continua la cadette.

AINSI ſe renvoyant la balle alternativement, les deux Veſtales enfilerent une Satire en Dialogue contre les hommes & contre toutes les filles, qui ne les haïſſoient pas, après quoi elles avoüerent à leur pere qu'elles avoient fait vœu de ne voir jamais un homme en face.

VOUDRIEZ-VOUS, mon pere, diſoit l'une, contraindre ma ſœur à détruire par un oui fatal, une réputation de ſageſſe ſi bien établie? car enfin depuis quinze ans ma ſœur eſt l'exemple de ſon quartier.

MA ſœur, diſoit l'autre, fait l'admiration de toute la Ville; ſi vous l'obligez à rompre ſon vœu, elle mourra de douleur, quelle perte ſeroit-ce pour le monde!

C'EST ainſi que les deux ſœurs ſe défendoient l'une l'autre contre les attaques du pere, & faiſoient reciproquement le panegyrique de leur ſageſſe; & cette bonne intelligence entre deux filles vertueuſes étonnoit encore plus le bon vieillard, que le vœu qu'elles avoient fait de ne ſe point marier.

QUE puis-je faire? diſoit le pere; que

puis-je faire contre une vertu si enracinée? si le refus venoit de désobéïssance, si c'étoit caprice, si c'étoit inclination, je pourrois bien par mon autorité paternelle forcer tout cela, mais je n'ose pas forcer la vertu.

IL y avoit déja quelques années que ce bon pere étoit balancé entre le désir ardent d'avoir un gendre, & la peur de rendre l'une de ses filles malheureuse, en l'obligeant de se marier. Je ne vous décrirai point les combats de ces deux sentimens opposez, on en composeroit un Poëme: tantôt il étoit prêt à les violenter, tantôt il faisoit réfléxion que sa race seroit immortalisée par la sagesse heroïque de celles qui refusoient de la perpetuer. Et dans le fond, disoit-il, il est encore plus beau d'être Pere de deux Heroïnes que d'une posterité mâle, qui ne vaudra peut-être pas le souci que je m'en donne. C'étoit sa raison qui parloit ainsi; mais la nature l'emporta un jour & il résolut, à quelque prix que ce fût, d'avoir nombre de petits enfans autour de lui pour réjoüir sa vieillesse. Il déclara donc à ses filles qu'il vouloit absolument en marier une tout au moins.

CETTE déclaration absoluë produisit des pleurs, des supplications, des gemissemens. A tout cela le pere fut inflexible, il vouloit être grand pere, & ce fut toute sa réponse. Il falloit obéïr, ce fut entre les deux sœurs une dispute toute contraire à celles qu'on voit d'ordinaire, car c'étoit à qui ne se marieroit point? Le pere, pour les accorder, dit qu'elles tireroient au sort. (souvenez-

venez-vous que cette Scene se passoit sous la Treille de Vérité.) Le bon vieillard cüeillit une grappe du Raisin d'achopement; ceci, leur dit-il, vous servira de scrutin, vous tirerez au dernier grain, & celle qui aura le dernier sera la malheureuse que je marierai.

Le bon homme tenoit la grappe de Raisin entre elles deux, & après beaucoup de façons à qui tireroit la première, l'aînée porta en tremblant la main sur la grappe, détacha le premier grain, le porta à sa bouche, & à l'instant même se sentit animée d'un désir de parler. C'étoit le premier effet du Raisin d'indiscrétion; car à l'égard des femmes la parole & l'indiscrétion se suivent de près. Cependant ces deux sœurs étoient fort discretes, & confidentes uniques l'une de l'autre: c'est ce qui les avoit maintenu jusques alors en si haute réputation, mais le Raisin gâta tout. En vérité, ma sœur, dit l'aînée, après avoir avalé le premier grain, vous devriez bien vous marier de bonne grace pour m'en épargner le risque, car enfin certain Conseiller vous a paru moins haïssable que les autres hommes.

Tirons, ma sœur, tirons & taisons-nous, dit la cadette en mangeant le second grain, le sort décidera de nôtre malheur; mais, continua-t-elle, puisque vous êtes indiscrette, je pourrois l'être aussi, & je crois que vous avez regardé autrefois Monsieur le Vicomte d'assez bon œil. L'ainée mangea le troisième grain qui augmenta l'indiscrétion de quelques dégrez; je vois bien, lui

dit-elle, que le Conseiller a fait place dans vôtre cœur à ce jeune Chevalier qui vous fit rompre avec lui. Vous ne devez pas trouver cela étonnant, reprit la cadette un peu aigrement, puisque chez vous le Vicomte a fait place au Marquis.

JUSQUE-LÀ le pere écouta avec plaisir, étant ravi de connoître que ses filles n'avoient pas tant d'éloignement pour le mariage qu'elles vouloient le faire croire. Il voulut qu'elles continuassent à tirer; heureusement pour elles, elles avoient aimé fort innocemment, car elles eussent tout dit dans la verve où elles se trouvoient. Elles recommencèrent à tirer, & le dépit qu'elles avoient l'une contre l'autre les faisant avaler les grains avec précipation; ce fut une litanie de noms d'amans nouveaux qu'elles découvroient à chaque grain. Pour lors le vieillard tomba des nuës, & leur arrachant la grappe des mains: en voilà assez, dit-il, & si vous alliez ainsi jusqu'au bout, vous m'apprendriez, peut-être, des choses que je ne veux point sçavoir; mais répondez-moi toutes deux, pourquoi, puisque vous avez si peu d'aversion pour les amans, refusez-vous de m'obéir?

C'EST justement pour cela, répondit l'aînée, car de tous ces amans j'en ai déja choisi un à qui je me suis mariée sécrettement, & parce qu'il n'a ni bien ni naissance, je tiens la chose secrette jusqu'à ce que vôtre decez me mette en liberté de déclarer mon mariage.

LE Vieillard fut percé de douleur à cet aveu, & de colére contre l'aînée, il promit tout son bien à la cadette; mais elle avoüa qu'el-

qu'elle étoit aussi mariée à peu près aussi mal. Ce fut le coup mortel qui acheva le Vieillard, il tomba de foiblesse & n'en releva point.

CES Avantures & une infinité d'autres firent connoître enfin la proprieté du Raisin de la Treille de la Vérité, en sorte qu'il ne se faisoit point d'affaire ni de mariage, qu'on n'obligeât ceux avec qui l'on vouloit traiter, à manger du raisin avant que de conclure, & cela faisoit qu'on ne concluoit rien ou fort peu de chose: car en voïant le fond du cœur de ceux avec qui on entroit en commerce, on y découvroit toûjours quelque circonstance qui rompoit l'affaire.

UN Baron Auvergnac, & une Comtesse plaideuse étoient à la veille de se marier; les articles étoient dressez, le Baron possédoit, disoit-il, deux Terres de vingt mille livres de rente chacune, & la Plaideuse devoit toucher dans peu cent mille écus d'argent comtant, & tout cela, papiers sur table; mais se défiant l'un de l'autre, ils voulurent des preuves plus claires, ils se proposèrent le Raisin & ils en mangèrent sans hésiter; car il étoit vrai que le Baron avoit les deux Terres & que la Comtesse devoit toucher les cent mille écus. Voilà donc un établissement avantageux pour l'un & pour l'autre, & le premier Raisin qu'ils mangerent les fortifia dans le dessein de s'épouser. Vous voyez, dit le Baron, que j'ai des Terres en question, à la vérité elles sont engagées & je n'en joüis point depuis dix ans, mais dès que vous aurez touché vos cent mille écus, ils nous serviront à dégager

mes Terres & nous ſerons riches. Fort bien, dit la Comteſſe, mais pour toucher ces cent mille écus, il faut terminer mon Procès, & il faut avancer force argent que je n'ai point; j'eſperois vendre une de vos Terres pour finir mon Procès. J'entends bien, dit le Baron, il faut vendre ma Terre pour pouvoir toucher vôtre argent, & il faut toucher vôtre argent pour pouvoir vendre ma Terre, c'eſt tout comme ſi nous n'avions ni Terre ni argent.

VOILÀ comment, faute de s'expliquer leurs veuës & leurs intérêts, la plûpart font de mauvaiſes affaires.

UN Chercheur de bonne fortune, par exemple, étoit prêt de faire affaire avec une fine Coquette: ils ſe donnèrent rendez-vous ſous la Treille, ils parlerent ſincérement. Je vous promets de vous épouſer, dit le ſcélerat, mais ce n'eſt que pour obtenir par avance des faveurs qui me rendront inconſtant: & moi, repartit la Coquette, je ne vous laiſſois eſperer des faveurs que pour vous engager dans mes filets. Adieu, Monſieur, je cherche un épouſeur. Adieu, Mademoiſelle, je ne cherche moi que celles qui ne cherchent point d'épouſeurs.

SI cette ſincerité avoit cours dans la galanterie, elle feroit de très-bons effets, car elle en empêcheroit de très-mauvais.

IL me ſouvient encore d'une jeune innocente, dont la naïveté Gauloiſe étoit ſi grande, qu'elle croïoit que l'envie de ſe marier étoit un crime. Sa mere qui vouloit ſçavoir ſon inclination, lui donna une grappe de Rai-

Raisin, & lui demanda si elle avoit bien envie de se marier? ô vraiment non, répondit l'innocente. Et pourquoi? le mariage vous fait-il peur? c'est une societé agréable, c'est ceci, c'est cela. En un mot, elle lui fit un portrait du mariage tel qu'une mere le peut faire à sa fille. L'innocente écoutoit attentivement, tenant son Raisin à la main, elle trouva le récit de sa mere fort touchant, mordit à la grappe & s'écria: Ah ma mere, mariez-moi dès ce soir.

VOILÀ l'un des effets le plus innocent qu'eut le Raisin dont si peu de gens étoient contens, qu'on resolut d'arracher la Treille, de peur que le Raisin ne devint trop commun.

IL faut convenir que la Franchise est une bonne chose, mais les hommes sont faits de manière que si on voyoit leurs cœurs tels qu'ils sont, cela nuiroit beaucoup à la Societé civile.

FIN.

ANECDOTES LITTÉRAIRES.

D'ABO en FINLANDE.

DANS *la Dissertation de Mr. P Menander*, de utilitate fluente ex inito natorum denatorumque calculo, *l'utilité des Billets de mortalité, comme aussi de ceux par lesquels on peut connoître le nombre des enfans qui*

qui naissent chaque année, est suffisamment établie. Les Souverains de chaque Etat en sont convaincus. C'est pourquoi le Roi de Suède en dernier lieu a ordonné à en faire dans tout son Royaume. Cette matière a fourni à M. Menander l'occasion de refuter l'Auteur des Lettres Persanes, *contre lequel il soûtient, que le monde n'est pas moins peuplé maintenant que du temps de Jules César. Il entre là-dessus dans une réflexion qui mérite toute l'attention du Lecteur. Il dit que Dieu avoit doué les premiers habitans du monde d'une vie longue pour pouvoir bientôt peupler la Terre; laquelle étant maintenant assez pourvûe de ses habitans, une si longue vie nous seroit à charge, parce que le monde ne souffriroit à contenir notre posterité, & le soin de l'éducation de nos enfans nous accableroit. La Providence Divine veille donc à notre avantage en laissant mourir tant d'enfans. Or, continue-t-il, quand nous reflechissons sur ce que le genre humain se multiplie de plus en plus, il en résulte que plus nous reculons avec nos pensées dans les temps passés, plus nous trouverons le nombre des humains petit, de sorte qu'à la fin il ne nous en restera qu'un seul couple sorti de la main de Dieu dans le commencement du monde. Voilà la création prouvée d'une manière incontestable.*

DE PARIS.

ON *vient de publier ici deux Traductions Françoises, dont l'une est l'ouvrage de M. Mac-Laurin, traduit par M. Lavirotte sous*

ce

titre Expoſitions des découvertes Philoſophiques de Newton. 4°. *La ſeconde eſt le Livre de M.* Browne Langrish, *qui traite des Exhalaiſons & autres Excretions du corps humain, dont le Traducteur eſt M.* Eidous.

De Besançon.

Mr. *le Profeſſeur* Charles *a fait réimprimer ſa diſſertation Latine traduite en François avec des augmentations, ſous le titre de* Diſſertation ſur les eaux de Bourbonne, 12. *La ville de Bourbonne, dit-il, eſt ſituée dans un endroit très-agréable aux confins de la Champagne & de la Franche-Comté. La ſource de ſes eaux eſt ſi chaude, qu'elle cuit les œufs. On s'en ſert en guiſe de bain, & de douche. Elles ſont bonnes pour guérir pluſieurs maladies, particulierement celles qui ſont de longue durée, par ſa vertu reſolutive & en même temps roborative. Son ſediment eſt bon pour ramollir la roideur des jointures, en l'y appliquant. Par l'évaporation ſur le feu une livre de cette eau donne un gros de ſel marin, douze ou treize grains de Talc, quatre grains d'une terre alcaline & tant ſoit peu de ſel qu'on appelle de Glauber. Son ſoufre ſe manifeſte par la ſenteur & les différentes couleurs ſur ſa ſuperficie.*

De Cremone.

Un *Medecin ici, nommé* Martino Ghiſi, *a publié un Ouvrage intitulé* : Lettere Mediche. La prime tratta di vari mali curati col Mercurio crudo : la ſeconda contiene l'iſ-

l'istoria delle Angine epidemiche degl' anni 1747 e 1748. *in* 4°. *Ce sont deux* Lettres medicinales dont la premiere traite de plusieurs maladies gueries par le vif-argent, & la seconde contient l'histoire des Esquinancies épidemiques qui ont regnées en 1747 & 1748. *Mons. Ghisi, qui dans une Lettre addressée à Mr. le Comte Roncalli avoit conseillé l'usage du vif-argent contre la mortalité des bœufs, recommande maintenant le même réméde aux Humains dans des maladies, où il l'a trouvé très-efficace, donné tantôt en forme de pilules, tantôt appliqué en guise d'onguent. Or les maladies, pour la guérison desquelles il loue le mercure crud, sont: l'Hypochondre inveteré, la Gonorrhée; l'Apoplexie phlegmatique & visqueuse; les tumeurs des mammelles; les écroüelles; les fiévres petechiales; la Goutte; les Paralisies.*

DANS *la seconde Lettre on nous dit que ça été l'inflammation de la trachée artère qui avoit causé des terribles equinancies contre lesquelles on s'est servi avec le plus de succès des grandes saignées & d'autres remédes qu'on a coûtme d'opposer aux inflammations. Mais les malades n'ont pas pû être entièrement gueris qu'après quelques mois de temps, & après que la tumeur se fût manifestée extérieurement.*

TA-

TABLE
DES
ARTICLES

Contenus dans ce

SECONDE VOLUME.

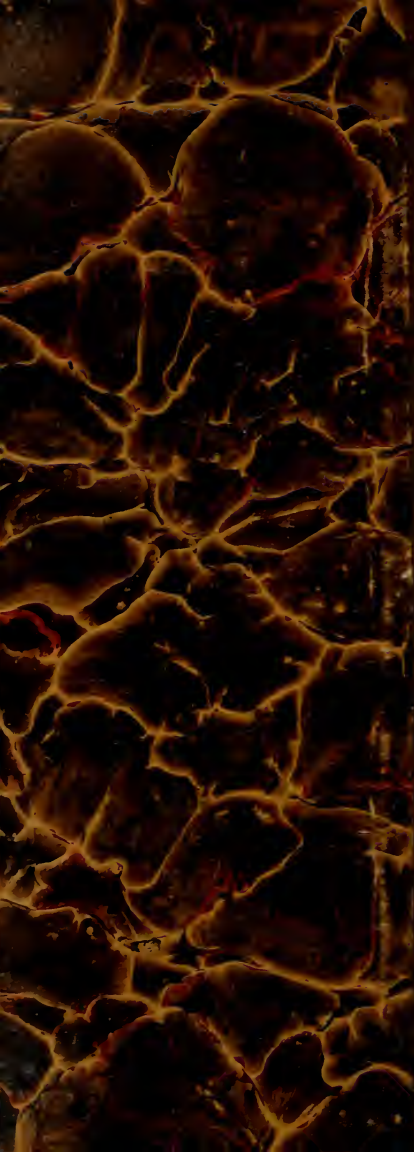
PARODIE *du Prince de Noisy.* Pag. 327
Anecdotes Littéraires. 347
Le Songe interrompu, Ode. 355
La Pistole. 357
Epigramme sur un Avocat. 372
L'Origine de la Critique, Ode. 373
Les Flèches d'Amour. par Mr. de Fontenelle. 377
Anecdotes Littéraires. 379
Description de l'Empire de la Poësie, par Mr. de Fontenelle. Allegorie. 389
Le Divorce de l'Amour & de l'Hymenée. 395
Lettre de César Auguste aux hommes mariés de la Ville de Rome. 405
Sur l'Esprit sans la Beauté, & sur la Beauté sans l'Esprit; Lettre d'une jeune Démoiselle Allemande. 409
La Préférence de la Vertu sur les Richesses. Imitation d'Horace. 413
Le Triomphe d'Apollon, Ode. 415
Anecdotes Littéraires. 416
Nouveaux Livres. 419
Discours sur le principe, & l'effet de la Poësie. par l'Abbé Yart. Pag. 421

Let-

Lettre de César Auguſte à ceux de Rome qui ne ſont pas mariés. 437
Eloge de Marquès petit Eſpagneul, par Mr. de Fontenelle. 444
Anecdotes Littéraires. 448
Eſſai de David Hume *ſur la Polygamie & le Divorce.* 453
Anecdotes Littéraires. 464
Le Ruiſſeau Amant de la Prairie. par Mr. de Fontenelle. 473
La Prairie au Ruiſſeau. 477
Anecdotes Littéraires. 480
Le Puits de la Vérité, Nouvelle Gauloiſe. 485
Sonnet à une Belle à qui Mr. de Fontenelle *apprenoit l'Eſpagnol.* 495
L'Heure du Pêcheur. 496
Anecdotes Littéraires. 497
Suite du *Puits de la Vérité.* 501
Anecdotes Littéraires. 513
Suite du *Puits de la Vérité.* 517
L'Amour champêtre. Epitre. 530
Suite du *Puits de la Vérité.* 533
Anecdotes Littéraires. 548
Suite du *Puits de la Vérité.* 549
Le Tableau du Sommeil. Epitre. 572
Dépit Poëtique. Epitre. 576
Paſtorale. 579
Continuation du *Puits de la Vérité.* 581
Anecdotes Littéraires. 610
Continuation du *Puits de la Vérité.* 613
Triolet du Pere du Cerceau contre Mr. Boileau Deſpreaux. 627
Anecdotes Littéraires. 628
Suite du *Puits de la Vérité.* 629
Anecdotes Litteraires. 639

Fin du ſecond Volume.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due